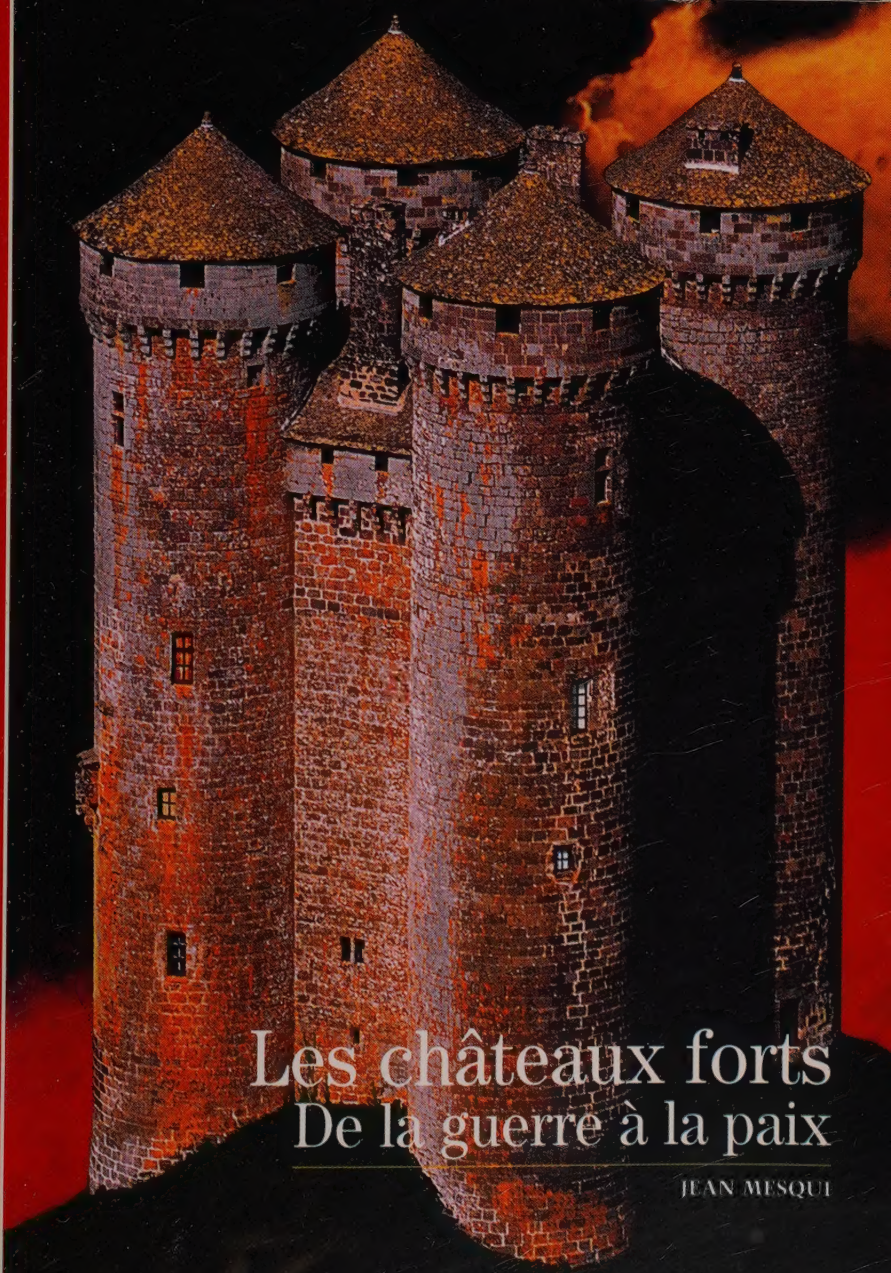
DÉCOUVERTES GALLIMARD

ARCHITECTURE



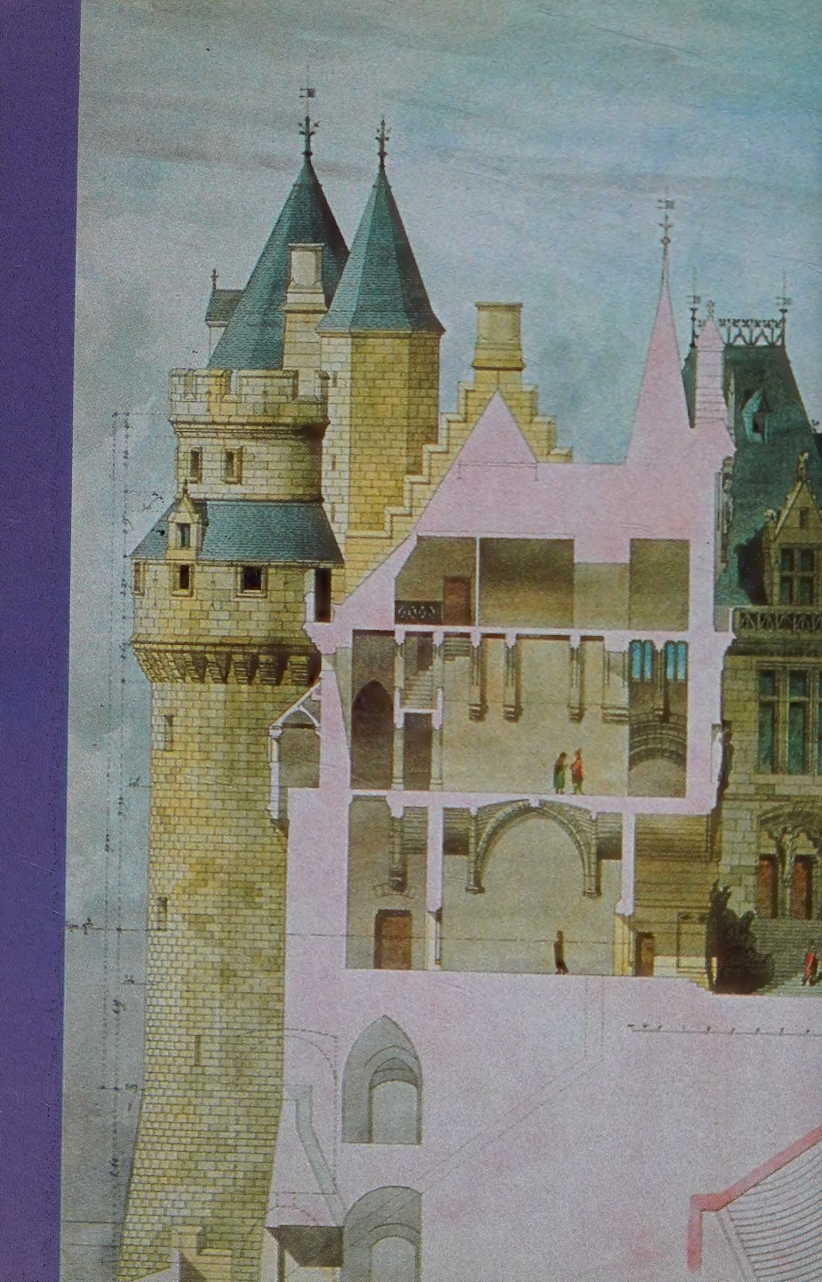
Les châteaux forts
De la guerre à la paix

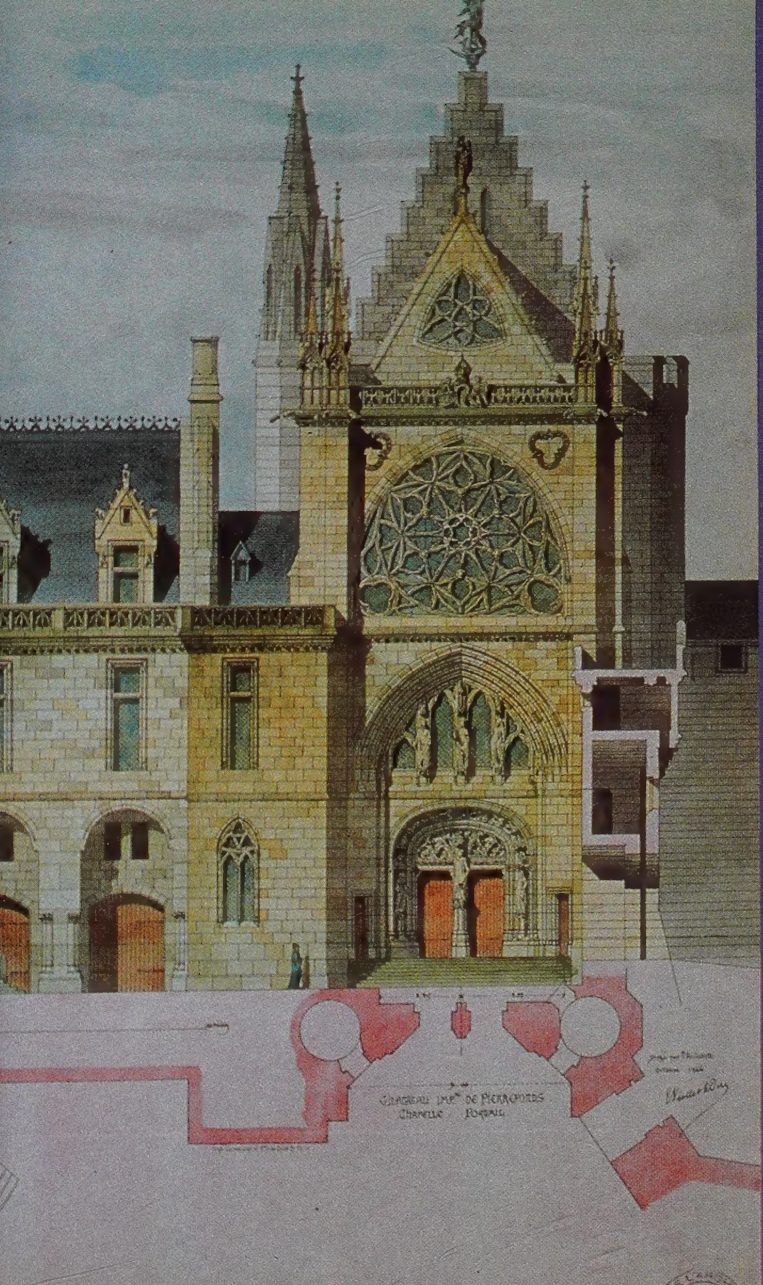
JEAN MESQUI

Le château de Pierrefonds,
construit à la fin du XIVe siècle pour Louis d'Orléans,
– comte de Valois et fils de Charles V –,
et démantelé au XVIIe par Louis XIII,
a été entièrement reconstruit
par l'architecte Eugène Viollet-le-Duc
pour l'empereur Napoléon III.
Reconstitution archéologique
et vision imaginaire du XIXe siècle
y sont indissociables :
«D'ailleurs, le meilleur moyen pour conserver
un édifice, c'est de lui trouver une destination,
et de satisfaire si bien à tous les besoins
que commande cette destination,
qu'il n'y ait pas lieu d'y faire des changements. [...]
Dans des circonstances pareilles,
le mieux est de se mettre
à la place de l'architecte primitif,
et de supposer ce qu'il ferait, si,
revenant au monde,
on lui posait les programmes
qui nous sont posés à nous-mêmes.»

Viollet-le-Duc,
Dictionnaire raisonné de l'architecture française,
Article «Restauration»

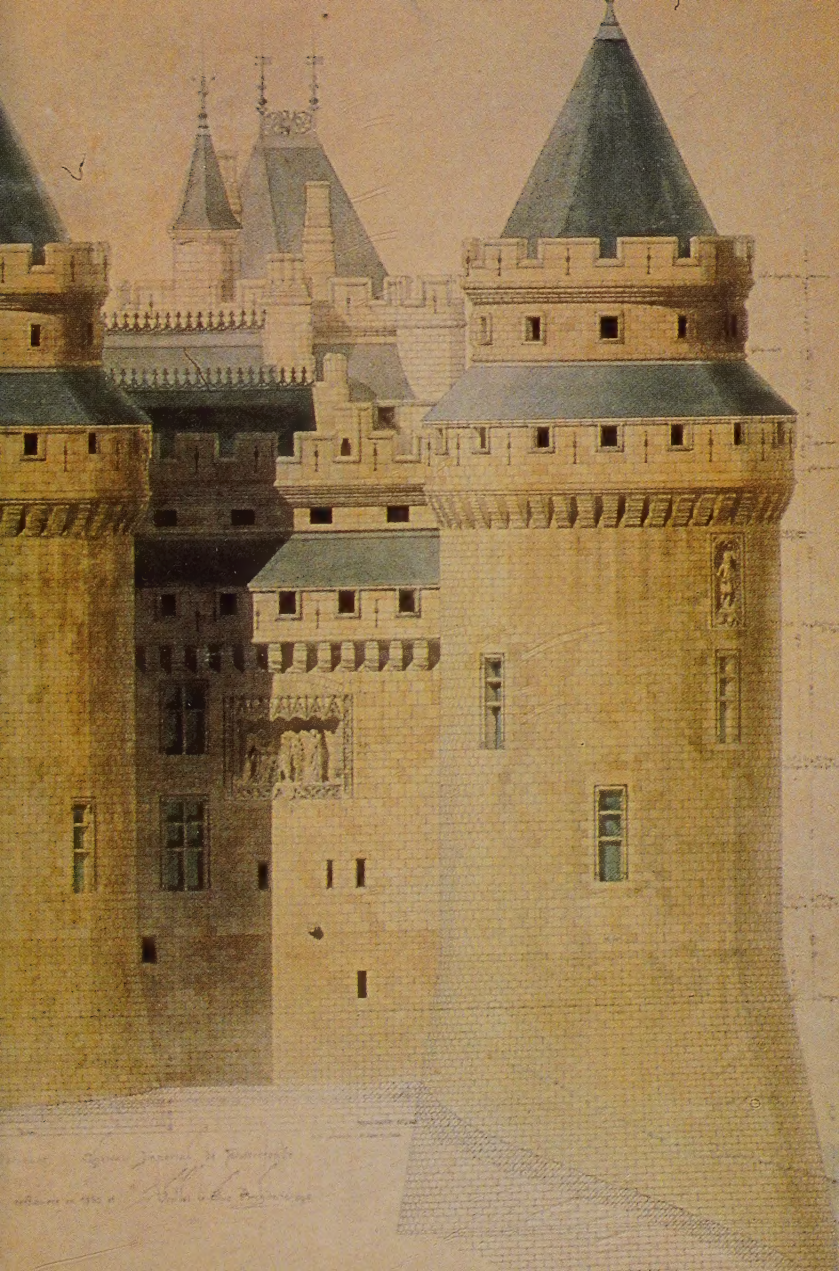
Photo Jean Dieu. Ouvrage avant la restauration.

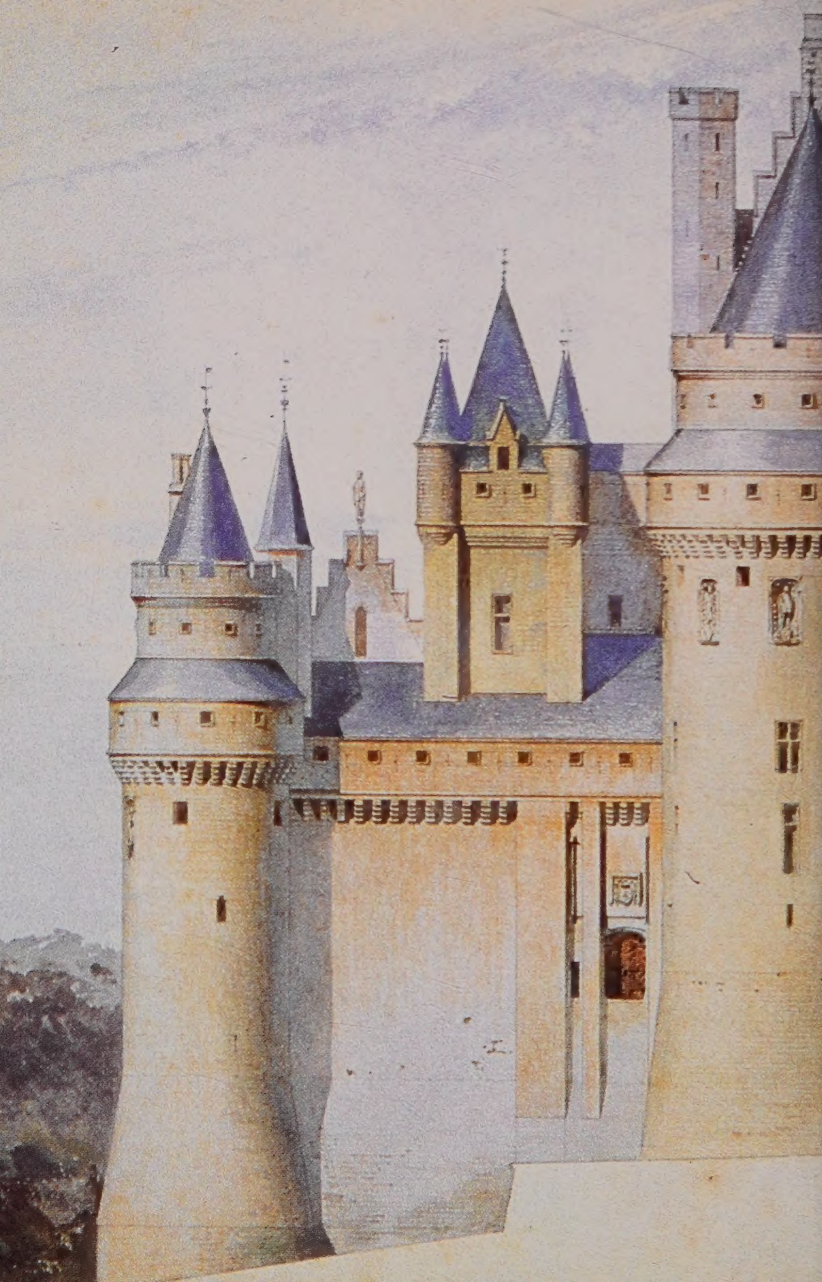



CHAPELLE
PORTAIL

Château de Pierrefonds

Façade restaurée





Jean Mesqui, ancien élève de l'école Polytechnique, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, est également docteur ès Lettres.
Parallèlement à sa carrière professionnelle dans les travaux publics, il a mené des recherches historiques et archéologiques qui lui ont permis de publier, entre autres ouvrages, *Provins. La Fortification d'une ville au Moyen Age* (Paris, 1979); *Le Pont en France avant le temps des Ingénieurs* (Paris, 1986); *Châteaux et enceintes de la France médiévale. De la défense à la résidence* (Paris, 2 vol., 1991-1993), ainsi que de nombreux articles scientifiques.
Il est président de la Société française d'Archéologie.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1995

1er dépôt légal: septembre 1995
Dépôt légal: septembre 1998
Numéro d'édition: 87907
ISBN 2-07-053297-6
Imprimé en Italie par Editoriale Libraria

LES CHÂTEAUX FORTS
DE LA GUERRE À LA PAIX

Jean Mesqui

Richard Owens
June 26, 1999.
Fontenay.

DÉCOUVERTES GALLIMARD
ARCHITECTURE

quo mediante
rubeo, lucerna cum longo collo
ponas lumen continente
Hec tibi lucerna
ventus

Arnoul d'Ardres, voyant la fortune lui sourire, fit construire, au milieu du marais, une motte d'une hauteur exceptionnelle, qu'on appelle aussi «donjon», dominant la région, entourée de défenses et de merlons. Il dota ce «donjon» de ponts, de portes et de bâtiments utilitaires.

Chronique de Lambert d'Ardres, vers 1060

CHAPITRE PREMIER
LES ATTRIBUTS MILITAIRES DU CHÂTEAU FORT

Dans la représentation médiévale du château, ici au début du XVe siècle, la tour maîtresse apparaît comme un symbole majeur, avec ses archères et son hourdage; la tour de flanquement et la porte figurent aussi en bonne place. Et le «palais», résidence seigneuriale, complète l'allégorie, à l'intérieur de l'enceinte.

Prononce-t-on le mot de château fort, qu'immédiatement se projettent sur notre écran intérieur des images vives : chevaliers en armes, donjons coiffés de bannières flottant au vent, oubliettes et souterrains. L'imaginaire s'impose : Robin des Bois, Ivanhoé, les tournois, l'amour courtois en contrepoint des salles de torture. Mais le château du Moyen Age a été tout autre chose : centre de pouvoir et de conquête, chef-lieu administratif, résidence du seigneur, il fut avant tout cela. Édifice fortifié pour résister à l'assaut, plus ou moins pourvu de défenses, il a été cela aussi. Ensemble de bâtiments résidentiels plus ou moins luxueusement agencés à l'intérieur du corset défensif, c'est encore une autre définition qu'on peut lui appliquer.

La réalité du «château fort» est donc complexe, associant des fonctions diverses parmi lesquelles trop souvent on privilégie la fonction défensive. Malgré tout, l'imaginaire domine ; ce n'est pas d'aujourd'hui, car, lorsqu'on lit les chroniques anciennes et les romans, la puissance de l'image, la force du symbole, transparaissent à chaque ligne dès qu'il est question du château.

Le siège de Château-Gaillard, en 1204, a constitué une étape majeure de la conquête de la Normandie par Philippe Auguste. Mais il s'est agi aussi d'un événement symbolique car Château-Gaillard avait été l'œuvre personnelle de Richard Cœur de Lion, qui y déploya tous les attributs féodaux, tour maîtresse, tours de

Le château peut être lu comme un édifice codé, où chaque flanquement, chaque bâtiment, est élément d'un chiffre que les époques successives ont interprété de façon différente. Au temps des constructeurs, la grille de lecture était tout simplement celle du pouvoir, civil et militaire, féodal avant tout. Plus tard vinrent d'autres trames de lecture ; au travers de toutes, l'ostentation reste une transversale constante, à tel point que l'on peut interpréter le château ou l'enceinte comme la

flanquement, mâchicoulis avec un génie de la mise en scène militaire qui fit date. C'est cette dimension qu'une illustration contemporaine s'attache à évoquer (ci-dessous).

Dès le Xe siècle, l'image de la motte s'impose dans l'iconographie. Elle est ceinturée d'une palissade, couronnée par une enceinte ou «chemise» enserrant la tour maîtresse. Dans l'armée assiégeante, ci-contre, le nombre des arbalétriers est impressionnant.

manifestation extérieure d'un état social, mais aussi l'expression d'une aspiration à une reconnaissance sociale.

La motte, attribut de la puissance militaire ancrée dans la terre

Au cours du Xe siècle, alors que le premier système féodal se constituait peu à peu, s'imposa parallèlement la symbolique du château, siège du pouvoir. L'élévation de l'édifice fut certainement le critère emblématique premier : on ne compte pas dans la littérature du temps les adjectifs *altissimus*, *eminens*, *excelsus*, ni, *a contrario*, les collines abruptes, les défilés profonds qui mettent en valeur sa situation prééminente.

C'est à partir de cette époque que l'Europe occidentale tout entière se couvrit de mottes qui furent la marque la plus ostensible du château. En général tronconiques, hautes de dix à trente mètres, ces éminences artificielles se superposèrent fréquemment à des sites plus anciens.

Ainsi, dans les années 1050-1150, l'évêque de Durham et le comte de Chester construisaient à Goltho, en Grande-Bretagne, au-dessus d'un site fortifié préexistant attribué aux rois de Mercie, qui furent danois après avoir été saxons, un enclos palissadé, entouré de fossés, contenant les bâtiments usuels de la résidence royale, à vrai dire assez frustes ;

La motte fut, du Xe au XIIIe siècle, le symbole par excellence de la féodalité. Couronnée par une tour de bois, elle formait le noyau d'enceintes successives de terre, séparées les unes des autres par des fossés, défendues par des merlons, buttes de terre artificielles aux crêtes palissadées. L'habitat seigneurial s'établissait en général dans la basse cour.

il devint au XIe siècle un château à motte et basse cour. Moins important par son statut social, le seigneur de Mirville en pays de Caux, héritant d'un enclos fortifié au XIe siècle, le transforma de même manière. On trouve une évolution similaire sur le site du Husterknupp en Allemagne, depuis longtemps cité comme l'archétype de cette tendance ; la motte fut, dans ces exemples comme dans bien d'autres, colline

La construction de mottes de plus en plus nombreuses est liée au pouvoir de ban des seigneurs, qui pouvaient astreindre leurs administrés à la corvée ; la tapisserie de Bayeux montre ainsi le travail de terrassement d'un camp à Hastings, se référant directement au travail des sujets d'une seigneurie pour la construction d'un château de terre.

érigée de main d'homme, affirmant ainsi la naissance d'une nouvelle manifestation du pouvoir, directement liée aux conditions sociologiques en cours de mutation, se superposant souvent à d'anciens établissements fortifiés.

La motte revêtait un caractère symbolique, à plusieurs titres : au plan de l'image, elle était par nature prééminente, justifiant les hyperboles des chroniqueurs ; mais, au plan de sa construction, elle était mieux que cela, puisque, ouvrage de

terrassement, elle était réalisée par les hommes de la seigneurie, en vertu du pouvoir de ban permettant au seigneur d'user de la corvée pour l'édifier.

Le modèle était à ce point présent, qu'en de nombreux cas des constructions anciennes furent «emmottées» : leur rez-de-chaussée fut pris dans un terrassement rapporté, alors qu'on les surélevait pour dominer la motte nouvelle. On citera ainsi, parmi d'autres, l'ancien bâtiment d'apparat carolingien de Doué-la-Fontaine, en Anjou, qui fut modifié à la charnière entre le Xe et le XIe siècle, sous Thibaud le Tricheur, comte de Blois, par enterrement du rez-de-chaussée dans une motte, et surélévation.

À la fin du XIe siècle, Robert de Bellême éleva pour Guillaume le Roux, roi d'Angleterre, l'imposante motte de Gisors, en Normandie (à gauche). Ce site majeur devint une citadelle royale anglaise face au royaume de France : Henri Ier y apposa son sceau, avec une tour polygonale et une enceinte à contreforts ceinturant la motte. Puis Henri II suréleva la tour, en l'étayant de puissants contreforts.

Le château à motte

Ce type de château était en général constitué par la motte, portant une palissade, contenant quelques bâtiments et éventuellement une tour de bois ou de pierre, complétée par une basse cour plus ou moins enveloppante, accueillant les bâtiments utilitaires, la chapelle, parfois même les résidences. Dans cet ensemble, la motte et les édifices qui y étaient construits portaient le nom de «donjon» (*dominium*), indiquant le siège du pouvoir féodal. La tapisserie de Bayeux illustre remarquablement cet engouement des constructeurs : il n'est pas une forteresse qui n'y

Le siège de Dinan par les armées de Guillaume le Conquérant, au XIe siècle, a inspiré une scène de la tapisserie de Bayeux. La motte y est représentée, avec ses fossés, couronnée par une enceinte palissadée ; au-dessus du fossé, une passerelle à forte pente relie la basse cour au sommet de la motte, sur lequel une tour de charpente est schématisée, avec ses défenseurs maniant le javelot.

soit figurée sous forme d'une motte surmontée par un édifice à caractère palatial.

Mais il existe des sites plus complexes encore, où l'on met en évidence des mottes multiples indiquant l'existence de partages de seigneuries : l'un des plus beaux exemples est celui de Bussy-le-Château, site où les comtes de Champagne et leurs vassaux ne construisirent pas moins de quatre châteaux à motte juxtaposés, bordant la petite rivière de la Vesle, entre le XIe et le XIIIe siècle.

On trouve aussi des sites où se déclina, depuis la motte qui constituait le centre de l'édifice, une

gradation entre basse cour noble et basse cour villageoise. D'autres présentaient des structures extrêmement complexes à basses cours multiples, peut-être stratifiées au fil du temps, sans que l'on puisse, à défaut de fouilles, en déterminer les datations.

La floraison de tels ouvrages fut extraordinaire, au point qu'il est impossible, aujourd'hui encore, de cerner totalement ce phénomène qui s'éteignit au XIIIe siècle : en effet, à côté des mottes châtelaines de plein exercice, on recense un nombre considérable de sites manifestement liés à une époque très spécifique de l'aménagement du terroir, délaissés par la suite sans pour autant être mentionnés par l'histoire.

Mais, à l'inverse, toutes les mottes visibles aujourd'hui ne furent pas le résultat de fondations ; certaines d'entre elles, fouillées récemment,

Arques-la-Bataille, en Normandie (ci-dessus, en plan, et en bas en élévation), est dominé par les ruines de sa tour maîtresse rectangulaire à contreforts, édifiée au XIIe siècle dans un site dont les fossés datent du siècle précédent. Elle fut rapidement encerclée par une enceinte maçonnée, laquelle fut flanquée de tours circulaires, pour la plupart au XIVe siècle.

se révèlent n'être... que des amas de constructions maçonnées ruinées au cours d'une guerre.

La tour, symbole d'un nouveau pouvoir maîtrisant la pierre

La motte, en tant qu'attribut essentiel du château fort, fut rapidement détrônée dans la littérature comme dans la diplomatique par la tour. Bien souvent, l'une et l'autre ont pu physiquement coexister. On emploierait aujourd'hui plus volontiers, à propos de ces édifices, le mot de «donjon» ; pourtant, au Moyen Age, on les appelait «grosse» ou «grande tour». Ils seront désignés ici par le terme «tours maîtresses» : cette qualification en résume tous les caractères symboliques.

L'importance prise par la tour maîtresse fut d'autant plus considérable qu'elle intronisait une nouvelle relation sociologique du seigneur à son environnement : contrairement à la motte et à sa basse cour, entièrement érigeables par le moyen de la corvée, la tour maîtresse, qu'elle fût de bois, ou de pierre à compter du XIe siècle, était la marque d'une société féodale capable de dégager des ressources en numéraire pour payer des charpentiers et des maçons. Au cours des XIe et XIIe siècles, la très grande majorité des tours maîtresses furent des édifices à vocation mi-défensive, mi-résidentielle. L'une des plus anciennes est celle que Foulques Nerra, comte d'Anjou, bâtit à la charnière de l'an mil à Langeais ; il s'agissait d'un édifice carolingien transformé en tour maîtresse, à l'instar du bâtiment résidentiel, ou *aula*, de Doué-la-Fontaine, surélevé en tour maîtresse par le comte de Blois, son rival ancestral.

Les tours maîtresses rectangulaires à contreforts se multiplièrent à partir de la seconde moitié du XIe siècle à partir de la Normandie et du Val de Loire. La tour de Lavardin (ci-dessus), possession des comtes de Vendôme, commença par une modeste bâtisse rectangulaire ; transformée ensuite en tour maîtresse à contreforts, elle fut flanquée de tourelles circulaires au XIIIe siècle, puis surélevée dans la seconde moitié du XIVe siècle, époque à laquelle fut ménagée sa ceinture de mâchicoulis. Au-devant s'étageaient les logis remaniés jusqu'en plein XVe siècle.

La diffusion européenne du modèle

Un peu plus d'un demi-siècle plus tard, à partir de 1067, Guillaume le Conquérant édifiait à Londres une tour maîtresse qui fit date ; il s'agissait de la tour Blanche, énorme complexe autosuffisant comprenant salle, chambres et chapelle. Cette tour fut-elle une invention ? Sans doute pas, puisque le duc Richard Ier, père de Guillaume, passe pour avoir construit un bâtiment du même type à Rouen au début du siècle ; les vestiges de la tour maîtresse d'Ivry-la-Bataille, bâtie par la comtesse de Bayeux, épouse du demi-frère

de Richard Ier, attestent que le modèle existait dès les années 1000. A la même époque, dans le courant du XIe siècle, apparaissaient en pays de Loire des tours maîtresses tout aussi impressionnantes : celle de Loches édifiée par les comtes d'Anjou, ou encore celle de Montbazon n'avaient rien à envier à leurs cousines normandes.

Ces exemples furent les premiers d'une série particulièrement vivace de tours abritant la résidence du seigneur sur plusieurs étages. Dites «donjons romans», rectangulaires ou plus rarement circulaires, elles seront très souvent pourvues de contreforts rythmant l'élévation. Leur floraison intervint sans conteste au

Harold, prétendant au trône d'Angleterre dans les années 1060, ne se doutait sans doute pas de l'ambition de Guillaume, duc de Normandie (à gauche, leur rencontre illustrée par la tapisserie de Bayeux). Celui-ci déploya dès la conquête un quadrillage systématique par des châteaux dont l'élément dominant fut la tour maîtresse de maçonnerie, rectangulaire à contreforts. Le premier château construit par Guillaume le Conquérant outre-Manche, dans le dernier tiers du Xe siècle, fut la tour Blanche de Londres (ci-contre), qui combinait les fonctions de tour défensive, de grande salle, de chambre et de chapelle. Cette tour-résidence enduite de blanc, entourée de puissantes fortifications, fut un symbole manifeste de la royauté anglaise dans la ville de Londres dont le pont apparaît en arrière-plan.

La genèse des grandes tours-résidences à contreforts est controversée pour les XIe-XIIe siècles. Récemment, certaines analyses ont donné, pour la tour de Loches (maquette, à gauche), une datation dans la première moitié du XIe siècle, contrairement à l'opinion générale qui en faisait un bâtiment du siècle suivant.

XIIe siècle, époque à laquelle elles essaimèrent dans toutes les contrées marquées par l'influence de l'Europe occidentale. On les trouve, au-delà de la France et de l'Angleterre, dans l'Italie normannisée,

aux franges de l'Empire germanique, mais aussi dans les contrées sous domination occidentale récente, en particulier le Moyen-Orient où elles s'imposèrent, devenant même des attributs des fortifications musulmanes, par simple glissement des traditions. Il suffirait, à ce sujet, de citer les tours bâties à Damas, à Bosra, à Sheizar, à la charnière entre XIIe et XIIIe siècles, parallèlement à celles, franques, de Tortose ou Safita.

Des plans variés pour les tours maîtresses

Dès cette époque, d'autres plans apparaissent : le plan circulaire fut utilisé par exemple par les comtes de Blois à Fréteval, tour maîtresse élevée peu après l'an 1000, suivie aux XIe et XIIe siècles dans la même principauté par d'autres du même plan, comme les Montils ou Mondoubleau. A Saint-Sauveur-en-Puisaye, les comtes d'Auxerre choisirent, quant à eux, un plan ovoïdal.

Au fur et à mesure que les seigneurs se montraient capables de dégager des moyens financiers importants, les plans se firent plus sophistiqués : le roi de France fit édifier, entre 1130 et 1150, une tour en quatre-feuilles à Étampes ; le comte de Montfort bâtit, avant 1137, une circulaire à tourelles conservée à Houdan ; le comte Henri le Libéral de Champagne en construisit une extraordinaire en octogone à tourelles sur les petites faces en son castrum de Provins. Dans la seconde moitié du siècle, le comte de Nemours faisait élever une tour rectangulaire à tourelles d'angles ; à la même époque, celle de Mez-le-

Sur une motte tronconique, une tour maîtresse rectangulaire domine son enceinte (à gauche). La miniature du XVe siècle enregistre encore cette prééminence des attributs symboliques.

La tour de César à Provins (ci-dessous) fut construite par le comte Henri dans le troisième quart du XIIe siècle. Elle présentait un plan curieux, octogonal flanqué par de petites tourelles. Dès l'origine, elle fut conçue pour servir de prison urbaine, comme en témoignent les nombreux cachots ménagés dans l'épaisseur des murs, et le système de surveillance par une galerie haute voûtée qui courait à l'étage

haut des tourelles. Au-dessus, l'octogone était primitivement aménagé en terrasse, et ne fut couvert qu'au XVIIe siècle.

Maréchal était construite sur le même plan. Autant d'exemples d'une montée en puissance de la technicité, au service de l'ostentation formelle ; on retrouve cette sophistication dans d'autres contrées, particulièrement outre-Manche, où s'expriment les mêmes symboles de maîtrise du plan. Le quatre-feuilles d'Étampes se retrouve à la Clifford's Tower et le cylindre à tours flanquantes d'Houdan à Pontefract ; les cylindres à contreforts de Mortemer, Maurepas, ont leur analogie à Conisborough ou Longtown ; l'octogone à contreforts de Gisors a son pendant à Odiham.

La seconde moitié du XIIe siècle fut une époque de grande inventivité pour les plans des tours maîtresses, en France comme en Angleterre. La tour maîtresse de Conisborough (ci-dessus) fut élevée vers 1180 par un demi-frère du roi, Hamelin Plantagenêt, sur plan circulaire flanqué de six énormes contreforts en trapèze montant jusqu'au sommet. Peu avant, le roi d'Angleterre transformait la tour de Gisors (page 18) en l'étayant de contreforts de la même façon, et il édifiait la tour d'Orford avec trois énormes contreforts, mais sans atteindre la qualité de l'œuvre de Conisborough.

Les tours maîtresses «philippiennes»

L'avènement du roi Philippe Auguste apporta une modification extraordinaire de la fonction, mais aussi de la forme de la tour maîtresse. Le modèle, véritable symbole royal, fut la tour du Louvre, simple cylindre sur un tronc de cône, érigé vers 1190 ; d'un très grand dépouillement architectural, cette tour fut pourtant celle dont dépendirent,

durant tout l'Ancien Régime, les fiefs de la Couronne. C'était, sans en porter le nom, le prototype de la «tour de l'hommage» dont le nom est si répandu en Espagne ; la tour maîtresse était, en soi, le point d'orgue de toute la hiérarchie féodale, et, au-delà de son rôle purement institutionnel, sa forme devint, grâce à la force de la politique de Philippe Auguste, une véritable référence canonique.

La tour du Louvre fut suivie rapidement dans les châteaux royaux, qu'il s'agisse de Bourges, Dourdan, Laon, Lillebonne, Riom, Rouen, Verneuil-sur-Avre, Vernon, Villeneuve-sur-Yonne, et tant d'autres encore. L'administration de Philippe Auguste l'imposa dans maints châteaux déjà pourvus de tours maîtresses, tant l'image de la tour circulaire était forte, au point de dominer les symboles féodaux plus anciens : ainsi par exemple à Gisors ou à Chinon.

Par analogie, la plupart des grands seigneurs du royaume en usèrent dans la première moitié du XIIIe siècle, n'hésitant pas dans certains cas à dépasser l'exemple : vers 1230, Enguerrand III de Coucy, gendre de l'empereur d'Allemagne, baron quelque peu

Les «grosses tours» construites par Philippe Auguste à partir de 1190 furent certainement un des événements majeurs de l'architecture castrale ; non par leur concept, mais par leur véritable normalisation, qui impose leur image standardisée, fonctionnelle et puissante, au-dessus du château et de la ville, témoignant de la présence royale conquérante et univoque.

mégalomane, édifiait à Coucy une tour maîtresse au double des dimensions traditionnelles, qui fut, jusqu'en 1917, date de sa destruction par l'armée allemande, la plus grande d'Europe. Cette destruction prouve d'ailleurs, par son caractère négatif, tout l'impact que purent détenir ces édifices ostentatoires bien au-delà du Moyen Age.

Mais la diffusion de ce modèle dépassa largement le cadre du royaume français : ainsi les constructeurs d'outre-Manche le reprirent-ils à leur compte, comme le prouvent, parmi d'autres, les tours de Pembroke, Barnard Castle, Bothwell Castle. Vers l'est, dans les pays germaniques, la mode inspirée par Philippe Auguste eut également des répercussions : on pourrait citer, sans prétendre à l'exhaustivité, les tours maîtresses de Besigheim, Reichenberg, Abbach ou Neuenburg, qui présentèrent des similitudes évidentes. Bien au-delà de l'aire

La tour du Louvre (en bas à gauche), construite à l'intérieur d'une enceinte rectangulaire, fut la première d'une longue série initiée par Philippe Auguste ; par la suite, ces tours furent édifiées à l'un des angles de l'enceinte, comme à Dourdan (en haut à gauche), isolées de l'intérieur par un fossé. Elles étaient en général couronnées d'un hourdage de bois (page 61), et coiffées d'un toit conique. Invariablement, leurs étages étaient voûtés d'ogives, comme on le voit sur la coupe de la tour de Rouen (en haut à droite). L'étage inférieur possédait deux accès à pont-levis, l'un vers l'intérieur et l'autre vers l'extérieur de la place ; des cheminées, un puits, des latrines, souvent un four à pain, rendaient l'espace logeable, mais plus vraisemblablement pour la garnison, voire même pour des prisonniers, que pour le capitaine de la place.

Coucy fut incontestablement la tour maîtresse aux dimensions les plus vastes en Europe. Détruite en 1917 par l'armée allemande, elle empruntait son concept aux tours philippiennes ; comme elles, la tour de Coucy se situait à l'angle de l'enceinte, séparée de l'intérieur de la place par un fossé. Mais son diamètre de trente et un mètres, sa hauteur de cinquante-quatre mètres en faisaient un monument d'orgueil, à la mesure de l'ambition d'Enguerrand III de Coucy qui la bâtit vers 1225. Son couronnement forme d'un crénelage couvert d'arcs brisés, et d'une ceinture de consoles pour porter les hourds de bois, bien visible sur la photographie (à gauche) et sur la maquette conservée au musée des Monuments français (ci-contre, en haut), lui conférait un cachet tout particulier. La tour se décomposait en quatre niveaux voûtés sur ogives, les deux niveaux supérieurs étant d'une telle hauteur qu'ils ne pouvaient avoir de fonctionnalité véritable ; au-dessus se trouvait une terrasse. Quant au reste de l'enceinte, il ne le rendait en rien sur le gigantisme de la tour maîtresse (maquette ci-contre).

germanique, on en trouve également des traces en Tchéquie, en Pologne, en Hongrie. Mais elles ne furent, dans toutes ces contrées orientales, que des exceptions à un usage différent de la tour maîtresse, celui de tour-beffroi.

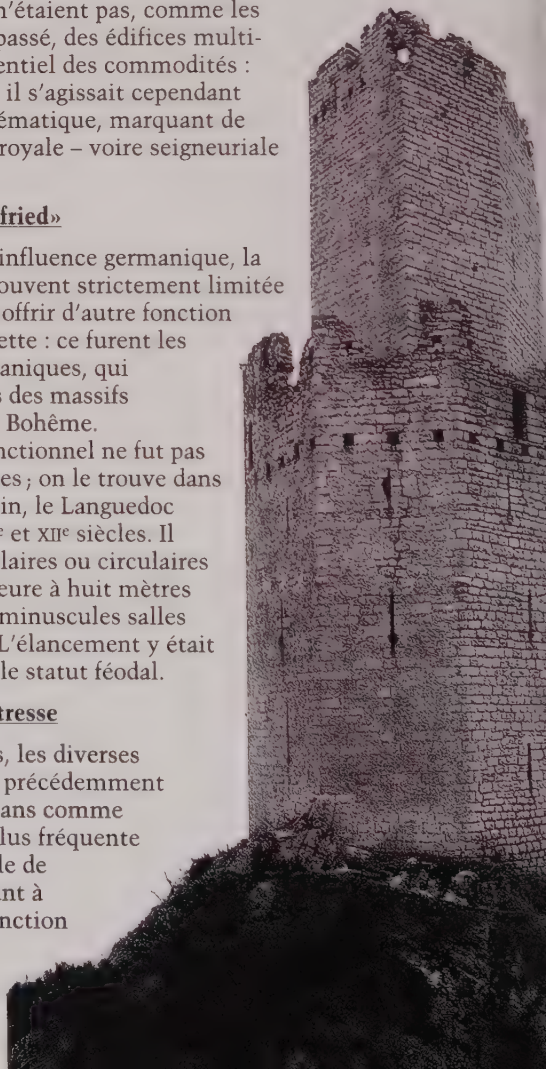
Les tours philippiennes n'étaient pas, comme les tours-résidences du siècle passé, des édifices multi-fonctionnels dotés de l'essentiel des commodités : cheminées, latrines, puits ; il s'agissait cependant d'édifices à caractère emblématique, marquant de leur sceau la prééminence royale – voire seigneuriale par similitude.

Les tours-beffrois ou «Bergfried»

Dans toutes les contrées d'influence germanique, la tour maîtresse fut le plus souvent strictement limitée à un rôle symbolique, sans offrir d'autre fonction utilitaire que celle de la guette : ce furent les *Bergfried* alsaciens et germaniques, qui hérissent tous les sommets des massifs hercyniens, des Vosges à la Bohême.
Ce cantonnement monofonctionnel ne fut pas limité aux aires germaniques ; on le trouve dans d'autres régions, le Limousin, le Languedoc et la basse Provence aux XIe et XIIe siècles. Il s'agissait de tours rectangulaires ou circulaires d'une emprise au sol inférieure à huit mètres au carré, n'abritant que de minuscules salles vides à chacun des étages. L'élancement y était déterminant pour imposer le statut féodal.

L'évolution de la tour maîtresse

Aux XIIIe, XIVe et XVe siècles, les diverses tendances mises en œuvre précédemment se maintinrent, dans les plans comme dans les programmes. La plus fréquente demeura certainement celle de la tour-résidence, combinant à la vocation statutaire la fonction d'habitat. Cette tendance fut d'autant plus forte que les risques sociaux étaient importants : on



assista à une véritable floraison de tours maîtresses à vocation résidentielle, à partir du milieu du XIVe siècle, lorsque la guerre de Cent Ans imposa son contexte de conflits larvés, succession d'affrontements régionaux. La tour royale de Vincennes, bâtie à partir de 1361, fut certainement l'un des plus beaux modèles d'une nouvelle génération qui vit naître les tours d'Elven et d'Oudon en Bretagne, de La Rochelle en Poitou, de Trévoux dans l'Ain, de Saint-Sauveur-le-Vicomte en Normandie, et tant d'autres encore. Les plans en furent variés, parfois sophistiqués, depuis le cercle tout simple jusqu'à l'octogone ; le plus fréquent étant le rectangle à tourelles qui devint, au XVe siècle, un véritable archétype de la tour maîtresse résidentielle d'échelle moyenne, par sa bonne adaptation au programme courant d'espaces résidentiels flanqués par des annexes dans les angles.

D'une façon générale, les châteaux germaniques étaient dominés par de minces et hautes tours non habitables, dites *Bergfried*. La coutume était si profondément ancrée que l'on en ajouta une, circulaire, au XIIIe siècle à Ratsamhausen (ci-dessus), tour-résidence exceptionnelle en Alsace. Souvent, ces tours-beffrois prenaient des formes en éperon, comme à Ortenberg, en Alsace également (à gauche), construit entre 1255 et 1265 ; une belle enceinte ou «chemise» polygonale à archères et hourds de bois enserrait sa base.

Ce plan rectangulaire à tourelles, introduit dès le XIIe siècle à Nemours ou à Mez-le-Maréchal, connu tout au long des XIIIe et XIVe siècles, par exemple à Arques en Corbières, au Temple à Paris, devint au XVe siècle le modèle de la tour intermédiaire, servant de résidence seigneuriale à un nombre considérable de seigneurs de statut moyen, comme à Sarzay en Berry. Au plan de l'image, se superposaient celle de la tour maîtresse rectangulaire, et celle des tours de flanquement. Une évolution parfaitement identifiable, les mêmes causes produisant les mêmes effets, dans d'autres contrées ; on penserait ainsi particulièrement aux tours écossaises ou irlandaises.

La porte, un attribut sécuritaire

La porte du château fut, en de très nombreux cas, l'endroit privilégié de mise en œuvre des dispositifs à vocation purement défensive ; il n'est pas rare qu'elle ait joué en outre le rôle de tour maîtresse dans bien des châteaux d'importance secondaire.

La tour du Bois à Vincennes (ci-dessus), bâtie pour Charles V à partir des années 1360 sur un plan rectangulaire à tourelles, offrait en partie centrale l'espace de la chambre royale (au deuxième étage), entouré de cabinets et d'un oratoire dans les tours. La même disposition régnait au-dessus, où se trouvait la chambre du Dauphin, puis dans les étages des services et de la garde.

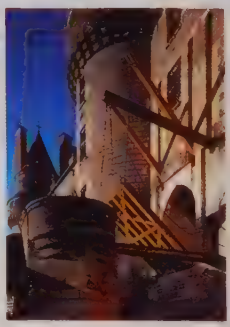
Ce fut le cas dès les temps les plus anciens, comme au Plessis-Grimoult au XIe siècle, à Senonches au XIIe siècle ; en plein XIIIe siècle, le château de Brie-Comte-Robert présentait deux tours-portes rectangulaires aux allures de tours maîtresses. Certaines portes de châteaux purent aussi constituer l'essentiel de la résidence : à la fin du XIIe siècle, Crépy-en-Valois en offrait un exemple, mais cette superposition des fonctions fut particulièrement manifeste dans certains châteaux bretons, ducaux ou assimilés, de la seconde moitié du XIVe siècle, Suscinio ou Vitré par exemple, Montauban-de-Bretagne aussi.

Dans d'autres cas, la porte, élément fragile par excellence, fut surmontée d'une invocation tutélaire, grâce à la présence d'une chapelle ; les constructeurs la plaçaient ainsi sous la protection d'un saint. Ce fut le cas par exemple à Montferrand-du-Périgord, Pestillac en Dordogne à l'époque romane ; bien plus tard, le concept reçut son excellence au château construit par Jean de Berry à Mehun-sur-Yèvre,

Le château de Gand fut bâti, pour l'essentiel, dans le dernier quart du XIIe siècle par Philippe d'Alsace, comte de Flandres. A l'intérieur de son enceinte à contreforts portant de curieuses échauguettes sur trompes, la tour maîtresse résidentielle fut édifiée en surélevant une grande salle du XIe siècle. Au-dessus de l'entrée de l'enceinte fut ménagée la chapelle princière, dotée de deux puissantes tourelles polygonales sur contreforts, alliant la protection religieuse tutélaire et l'appareil militaire.

à la fin du XIVe siècle. Symboliquement, l'effet de l'implantation du logis ou d'une chapelle sur l'entrée était équivalent ; car, en parallèle à l'établissement d'un édifice religieux censé représenter la puissance divine protectrice, la présence de la résidence seigneuriale était fortement porteuse de sens. Il s'agissait, ni plus ni moins, d'affirmer le pouvoir tout à la fois militaire et civil au-dessus de l'entrée, la surveillant mais aussi lui conférant toute sa noblesse.

Au-delà de cette mise sous sauvegarde religieuse de l'entrée, la porte fut en tout temps l'occasion de développer une architecture ostentatoire, et des techniques de défense particulièrement affûtées. On en voit la preuve dans la floraison de dispositifs d'entrée sophistiqués produits à la fin du XIIIe siècle par la couronne française sous Philippe le Bel à Provins, à Château-Thierry, à Carcassonne ou encore à Aigues-Mortes.



La mise en scène de la porte reposait sur une combinaison d'éléments purement défensifs, détenteurs d'une force symbolique ou décorative. A Vitré (en haut), à la fin du XIVe siècle, comme à Langeais (au centre) dans le château construit par Louis XI, le pont-levis à flèches était systématique, au-dessous de couronnes de mâchicoulis finement dessinées.

Le rôle de la porte fut, en certains cas, renforcé par la présence du logis seigneurial sur le passage. Ce fut le cas à Vitré (à gauche), comme à Suscinio (ci-contre) où le duc de Bretagne Jean IV bâtit un ensemble intégré formé d'un bâtiment rectangulaire flanqué par les deux tours de l'entrée, à cheval sur cette dernière. Le débouché de cette entrée vers la cour est totalement marginalisé par rapport à l'ampleur du bâtiment, qui contenait cuisines, grandes salles, et appartements ducaux sur deux niveaux.

Les autres attributs militaires : tours de flanquement, archères, hourds et mâchicoulis

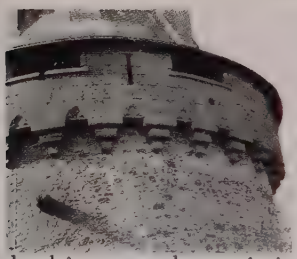
Les tours de flanquement, dites «tournelles» dans la terminologie des XIIe et XIIIe siècles, furent un autre élément porteur de symbolique ; non pas du fait de leur présence, à l'inverse de la motte ou de la tour, mais du fait de leur nombre ou de leur situation. Bien des textes anciens font référence aux tours de flanquement «innombrables, dépassant par leur hauteur toutes autres constructions...». Elles ne firent leur apparition dans la fortification médiévale que dans la seconde moitié du XIIe siècle de façon régulière et furent généralisées dans les grandes constructions royales et princières, d'abord sur plan carré, puis rapidement sur plan circulaire ou semi-circulaire.

Alors même que se produisait cette mutation des symboles vers la puissance militaire

Jean, duc de Berry, transforma à la fin du XIVe siècle le château philippien de Mehun-sur-Yèvre (à gauche) en un véritable joyau architectural, les tours de flanquement recevant en leur sommet des dentelles de pierre hérissées de cheminées, les courtines et les tours étant ceinturées de mâchicoulis au dessin délicat, les murs étant percés de fenêtres aux réseaux gothiques. Au-devant de l'entrée fut édifié une sorte d'avant-corps qui supportait la chapelle ornée de gâbles et de pinacles encadrant de grandes verrières.

Les châteaux espagnols, comme celui d'Ampudia (à gauche), ont toujours été porteurs d'une exubérance décorative s'exprimant dans leurs couronnements, au travers de crénelages, de mâchicoulis et de bretèches reposant sur des encorbellements fortement dessinés (page 61 et glossaire en fin de volume).

exprimée par le nombre des tours de flanquement, apparaissaient d'autres attributs tout aussi symboliques, moins porteurs de signification féodale tout en étant plus porteurs de signification militaire – voire de professionnalisme. Ainsi en allait-il des archères, dont la seule présence attestait une capacité



militaire, l'ostentation jouant à tel point qu'en certains cas les fentes de tir atteignirent des hauteurs incompatibles avec les données réelles du tir. L'archère fut, à compter du XIIIe siècle, un attribut majeur du château, quel que pût être son rôle effectif.

Les défenses sommitales du château furent, elles aussi, l'occasion d'une expression emblématique : hourds, parapets de bois encorbellés, puis mâchicoulis de pierre sur consoles, appartinrent au langage des symboles de la puissance castrale. Certainement porteurs d'une réelle fonction défensive, ils n'en furent pas moins des vecteurs de plus en plus manifestes d'une forme d'ostentation féodale.

Le mâchicoulis est devenu un élément du décor du château, à partir de la fin du XIVe siècle, comme ci-contre à Combourg, en Bretagne.

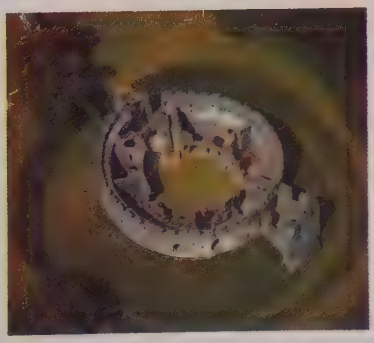
Vincennes s'imposait par ses neuf tours émergeant de la forêt (ci-dessous) ; le château était conçu pour que chacune d'elles abrite les courtisans les plus proches de Charles V, constituant une tour maîtresse dominée par l'énorme tour royale. C'était un programme purement féodal, bien au-delà des concepts militaires.

Les tournelles de Montargis que Garnier doit construire seront payées quarante livres l'unité ; chacune aura cinq pieds et demi d'épaisseur de mur, et huit pieds de diamètre ; elles auront deux paires d'étages depuis le plancher, un parapet et un crénelage sur le mur. Les portes seront à deux tournelles, avec une herse au-devant et une meurtrière ; il recevra cent livres pour chaque porte, et devra acquérir la chaux, le bois nécessaire.

Devis de travaux du roi Philippe Auguste,
entre 1205 et 1212

CHAPITRE II

FORMES ET SYSTÈMES



La perfection de la forme construite a toujours été au cœur de l'homme concepteur. Les figures géométriques sont reflet de la perfection divine ; encore doivent-elles se confronter à la réalité de la vie...

La forme domine, de tout temps, la symbolique d'expression du maître d'ouvrage ; la motte en constitua une, prégnante, de l'édifice seigneurial, la verticalité de la tour maîtresse constituant un autre attribut du château. Au cours des XIe et XIIe siècles,

elles suffirent pour la satisfaction des besoins d'affichage des maîtres d'ouvrage. La seconde moitié du XIIe siècle fut une époque de mutation : les progrès techniques autorisaient les maîtres d'ouvrage à mettre en relation leur pouvoir avec des formes architecturales de plus en plus structurées, dépouillées, géométriques. Cette mutation fut contemporaine des évolutions économique et financière de la société féodale qui s'opérèrent dans ces années : en effet, la sociologie du château quittait le domaine coutumier de la terre pour embrasser le domaine technique du travail raisonné de la pierre. Déjà, on en a rencontré les effets sur les tours maîtresses ; ceux-ci dépasseront largement le cadre de ces éléments majeurs de la fortification, s'étendant à toute la conception du château.

On peut situer dans la seconde moitié du XIIe siècle l'acquisition par les maîtres d'ouvrage, les rois au premier chef, d'une maîtrise conceptuelle de la forme du château. L'origine en est, de façon certaine, l'assimilation des modèles antiques existants en métropole ou dans les pourtours méditerranéens connus par les croisades ; cependant, cela ne fut possible qu'avec la mise en place d'une structuration sociale et politique capable de recréer des conditions analogues à celles des Empires romain ou byzantin. Centralisation des pouvoirs – qu'ils soient d'essence Plantagenêt ou d'essence Capet – mobilisation de finances sonnantes et trébuchantes au travers d'une fiscalité efficace, technicité de la maîtrise d'œuvre de plus en plus spécialisée, enfin confrontation aux réalisations du passé, elles furent les clés de cette mutation qui fit apparaître de nouveaux châteaux, de nouvelles enceintes urbaines.

Du haut d'une tour, la tour-porte, deux personnages, peut-être Lancelot et Guenièvre, apprécient la vue depuis une belle fenêtre aux arcatures romanes. Les autres tours, avec leur crénelage, donnent le contrepoint de l'appareil militaire, alors que le verrou, précisément figuré sur la porte, révèle un arrière-plan psychologique très complexe. Renvoie-t-il au château, ou au couple…?

Le roi interpelle l'architecte, alors que les ouvriers transportent les pierres et les assemblent. Dans la miniature du XVe siècle (à gauche), l'architecte salue du haut d'une tour polygonale : le dessinateur a voulu retranscrire l'importance du maître d'œuvre dans l'expression formelle architecturale.

Le rôle et l'influence de Philippe Auguste : la régularité des enceintes maçonnées

Philippe Auguste sut le mieux donner un corps normatif à ces assimilations de connaissances, vraisemblablement grâce à une équipe de maîtres

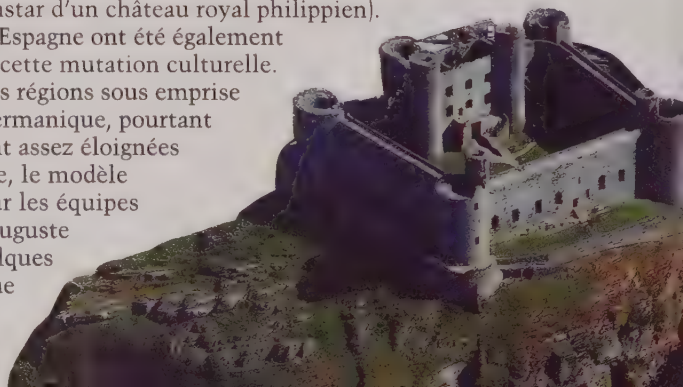
L'activité constructive des rois d'Angleterre eut un apogée lors de la conquête du pays de Galles, à la fin du XIIIe siècle. A cette époque, le roi Édouard III lança la construction de châteaux aux plans inspirés du modèle de Philippe Auguste, mais incroyablement sophistiqués par rapport au modèle de base. En particulier, la place de la porte d'entrée fut affirmée, à Beaumaris (en haut) comme à Harlech (en bas), grâce à ce que l'on appelle des «donjons-portes».

d'œuvre spécialisée. Le canon philippien consista en une fortification formée par une enceinte rectangulaire régulièrement flanquée de tours de flanquement ; il se déclina suivant les sites, pouvant engendrer des plans diversifiés, depuis le carré simple du Louvre jusqu'au pentagone présent à Montlhéry.

La mutation fut universelle. La Grande-Bretagne, pays culturellement fort proche de la France dans sa conception du monument, lui offrit dès le début du XIIIe siècle une zone de prédilection, donnant naissance dans le dernier quart du siècle à la plus superbe série d'ouvrages réguliers, construits par Édouard III dans le pays de Galles (Conway, Harlech, Beaumaris, et Flint surtout, avec sa tour maîtresse détachée à l'instar d'un château royal philippien).

L'Italie et l'Espagne ont été également marquées par cette mutation culturelle. Même dans les régions sous emprise de l'Empire germanique, pourtant culturellement assez éloignées de l'aire latine, le modèle réintroduit par les équipes de Philippe Auguste influença quelques édifices, jusque dans des contrées

L'histoire d'Alexandre fut l'un des thèmes où s'exprima le plus la verve des illustrateurs au Moyen Age. Dans ce manuscrit de 1470, la tour maîtresse circulaire est flanquée de contreforts supportant de petites échauguettes ; sa forme sophistiquée traduit bien la tendance de l'architecture féodale.



fort lointaines comme la Pologne, la Roumanie, la Hongrie et la Tchéquie, où se trouvent des exemples considérés aujourd'hui comme «d'influence française».

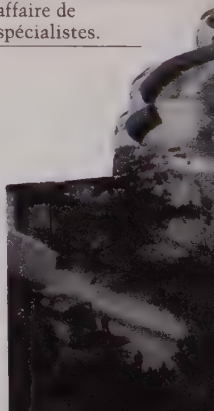
Des architectes et des plans géométriques

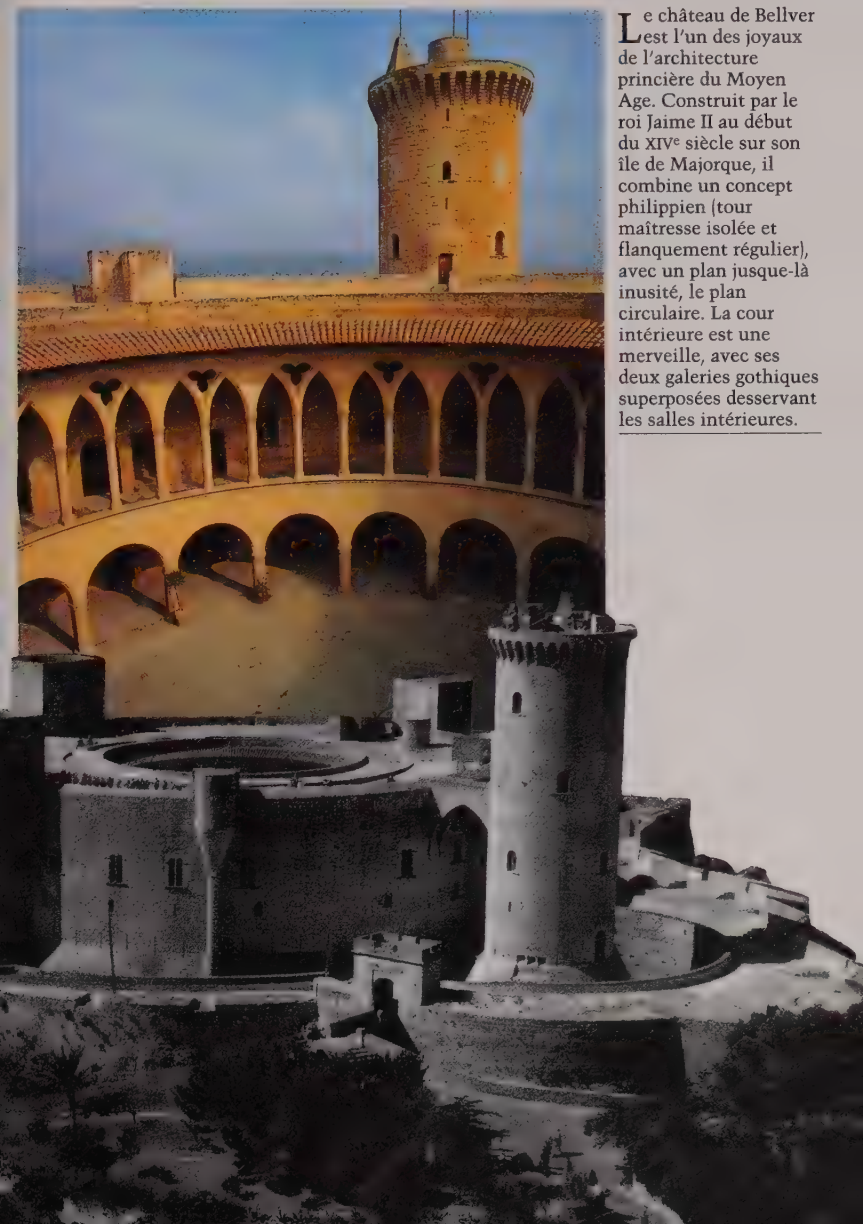
Au-delà des effets directs de cette première mutation, la spécialisation des maîtres d'œuvre, au service de maîtres d'ouvrage aux exigences croissantes, devait conduire à des réalisations de plus en plus sophistiquées. Les architectes retinrent, universellement, la notion de flanquement régulier ; mais la formalisation du plan put prendre une importance déterminante, conduisant aux plans polygonaux réguliers, dont le Castel del Monte, construit dans les Pouilles italiennes par l'empereur Frédéric II, vers 1230, fournit l'archétype. Perfection de la forme, octogone flanqué d'octogones ; pure symétrie huit fois reproduite, dans une situation topographique privilégiée, le symbole était manifeste, l'aboutissement géométrique constituant en soi un attribut de la puissance impériale. Sans prétendre mettre en évidence des influences de quelque ordre, on trouve ici et là en Europe occidentale un certain nombre de sites présentant des plans approchants, toujours dans un registre statutaire justifiant le recours à la forme intellectuellement parfaite.

Le château bas de Poitiers (ci-contre) fut construit sur un plan triangulaire dans la première moitié du XIIIe siècle par les rois de France. Il s'agit d'un des rares cas d'emploi de ce plan peu fonctionnel où l'angle droit était banni. Le duc de Berry en remodela toutes les parties résidentielles à la fin du XIVe siècle, pour le transformer en un véritable palais.

Cette recherche put se traduire par l'usage du plan en triangle équilatéral, comme au château bas de Poitiers construit par Saint Louis, ou au château de Caerlaverock en Grande-Bretagne, construit vers 1280 ; par le carré, développé par l'administration de Philippe Auguste ; par le polygone régulier, comme à Castel del Monte, mais aussi dans de nombreux édifices alsaciens, un très bel exemple étant celui du château urbain d'Eguisheim, ainsi que dans d'autres édifices comme Concressault bâti à la fin du XIVe siècle par le duc de Berry. Le cercle fut l'aboutissement ultime du concept ; c'est au roi d'Aragon et de Majorque que l'on doit l'un des plus extraordinaires symboles de cette perfection du plan : il s'agit de Bellver qui combine le programme philippien d'un château à tour maîtresse indépendante et tours flanquantes avec un plan parfaitement circulaire constituant un cas rarissime dans la fortification occidentale. L'ensemble fut bâti au début du XIVe siècle. Trois quarts de siècle plus tard, Queenborough, en Grande-Bretagne, reprenait un plan d'une perfection approchante ; au XVIe siècle, le château de Commequiers en Vendée épousait une forme tout aussi parfaite.

Compas et équerre (à gauche, en bas) furent les attributs des techniciens qui conçurent les plans sophistiqués, les adaptant aux conditions topographiques peu propices qu'étaient les pitons et les escarpements. La construction du château fut toujours affaire de spécialistes.



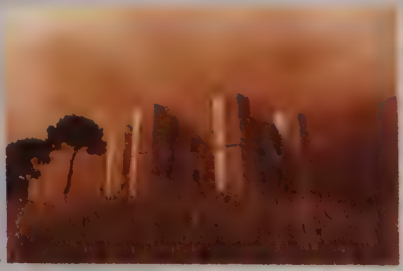


Le château de Bellver est l'un des joyaux de l'architecture princière du Moyen Age. Construit par le roi Jaime II au début du XIVe siècle sur son île de Majorque, il combine un concept philippien (tour maîtresse isolée et flanquement régulier), avec un plan jusque-là inusité, le plan circulaire. La cour intérieure est une merveille, avec ses deux galeries gothiques superposées desservant les salles intérieures.

Une aspiration intellectuelle

Ainsi la forme, le plan, furent-ils des éléments très forts de la symbolique, en ce qu'ils se référaient à des modèles précis, ou à des aspirations intellectuelles. La tendance aux plans polygonaux, voire circulaires, renvoie tout simplement à l'aspiration à la perfection divine, représentée par la Jérusalem céleste, toujours figurée dans les miniatures comme circulaire. Certes, peu de châteaux, peu d'enceintes purent, en fonction des contraintes topographiques, adopter des plans aussi aboutis ; mais la symbolique du plan fut omniprésente à partir de la seconde moitié du XIIe siècle, au travers d'une recherche de tracés aussi géométriques, aussi symétriques que possible, traduisant la mutation d'une société tout entière.

Progressivement, cette symbolique du plan s'effaça au profit d'autres critères fonctionnels du programme ; cependant, la symétrie quasi canonique du site de Vincennes, construit entre 1360 et 1370, prouve à quel point la maîtrise de



En matière de formes, l'excellence fut atteinte avec le Castel del Monte, bâti par l'empereur Frédéric II dans les Pouilles vers 1230. Résidence fortifiée pour la chasse, elle reçut un plan octogonal parfait, flanqué par huit tours également octogonales ; à l'intérieur, les logis suivaient exactement le contour des murs, délimitant une cour octogonale. Pureté de la forme, annonçant le Bellver des rois de Majorque, le château traduit également une conception rationnelle de la résidence s'ordonnant par des bâtiments voûtés encadrant une cour à ciel ouvert. Ce concept se retrouve dans toutes les constructions neuves du bassin méditerranéen à la même époque.

la perfection de la forme put être, au cours du temps, expression du pouvoir féodal.

Les tours de flanquement

De même que s'imposait dans les idées une géométrisation du tracé des enceintes, les mêmes recherches de formes s'opérèrent sur les éléments individuels, à commencer par les tours maîtresses. Cette recherche s'étendit aux tours de flanquement ou tournelles. Largement en deçà et au-delà des frontières chronologiques médiévales, deux formes demeurèrent la base de l'expression du pouvoir : le cercle, avec ses variantes que furent le demi-cercle ou le demi-cercle outrepassé ; et le rectangle – sans doute serait-il plus exact de dire quadrangle, puisque sous ce terme on inclura le carré, le trapèze, et toutes formes approchantes.

D'autres dessins prirent place entre ces deux plans canoniques : à commencer par les polygones réguliers, hexagones, octogones, voire dodécagones; suivent les polygones irréguliers présentant un éperon face à l'attaque ; sans oublier des formes exceptionnelles telles que le plan en amande. Contrairement à des thèses déjà anciennes, l'usage de l'un ou l'autre de ces plans ne révèle qu'une conception propre au maître d'ouvrage, variant selon les régions et selon les époques.

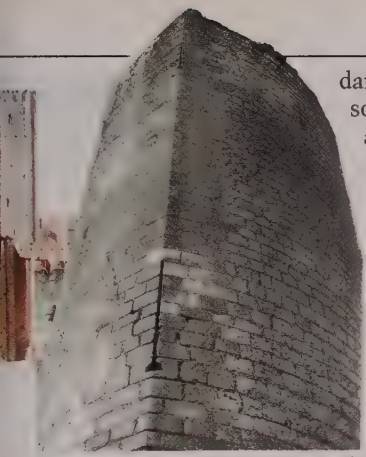
La variété des formes appliquée aux tournelles

De toutes les formes utilisées, le rectangle (quadrangle) fut sans doute la plus fréquente : facile à mettre en œuvre, elle avait constitué le plan universellement employé par la fortification grecque antique. La civilisation romaine, puis gallo-romaine, lui préféra, dans tout le monde occidental, le plan circulaire ou semi-

circulaire ; et pourtant, au Moyen Age, c'est vers la forme rectangulaire que se tournèrent les maîtres d'œuvre des premières enceintes maçonnées à tours flanquantes. Parmi les plus anciennes, celles de Carisbrooke (vers 1136), de Portchester (vers 1130), de Sherborne (vers1140), celle de Gisors (vers 1130-1160) prouvent ce recours à la facilité.

Le cercle, présent dès avant l'époque romaine en Occident, paradigme dans la fortification romaine, ne réapparut curieusement dans la fortification médiévale de façon systématique qu'à compter des dernières décennies du XIIe siècle. Il revint à Philippe Auguste, en Europe occidentale, d'en ériger à partir des années 1190 la présence en principe constructif ; ses ingénieurs reprirent tout simplement le canon antique des *castella* romains ou byzantins, visibles

Les plans centrés, circulaire et polygonal, ont toujours tenté illustrateurs comme architectes, en raison de leur perfection.



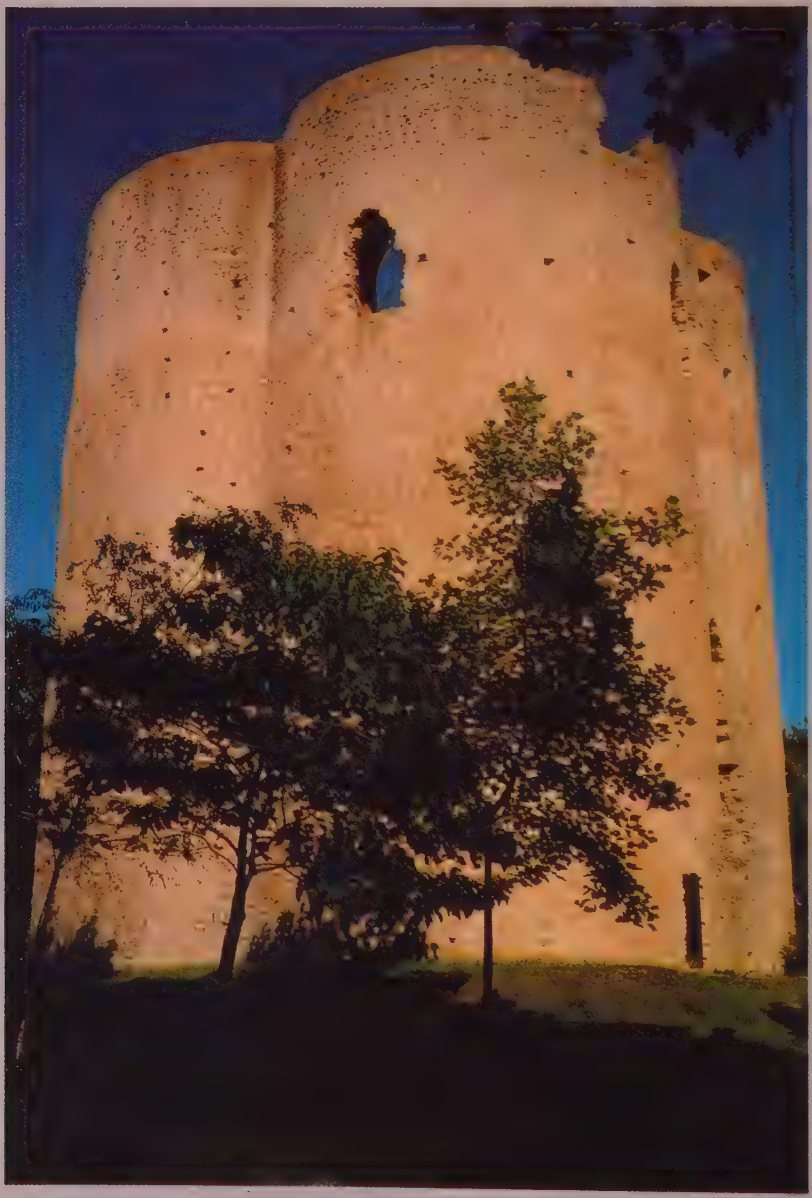
L'architecture des rois Plantagenêt a privilégié, à la fin du XIIe siècle, la recherche formelle. Les tours en amande de Loches (au centre), bâties avant 1205, en sont un bel exemple. Le but était sans doute de profiler les tours pour offrir moins de prise aux boulets de pierre ; mais l'efficacité était aléatoire, compte tenu du fait que les archères, situées dans l'angle des éperons, étaient particulièrement vulnérables.

dans tout le monde soumis à l'Empire et à ses succédanés.

La sophistication du dessin

A la même époque, des plans de tours de flanquement plus sophistiqués se faisaient jour : dans le dernier quart du XIIe siècle, les rois Plantagenêt mirent à l'honneur toutes formes polygonales, qu'elles soient régulières (Domfront, Douvres), ou irrégulières à éperon (Gisors). Puis les ingénieurs de l'orbite Plantagenêt poursuivirent la recherche conceptuelle en inventant le plan en amande, présent au Coudray-Salbart, à Parthenay, comme à Douvres dans le premier quart du XIIIe siècle. A la même époque, l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen imposait la tour flanquante polygonale au Castel del Monte, ou à Augusta, en Sicile.

Les années 1150-1250 s'imposent donc comme une époque propice à la recherche architecturale dans le monde occidental ; cette recherche fut cantonnée en métropole, et ne se développa que de façon lente dans les zones conquises au Proche-Orient. Curieuse évolution : car dans ces contrées marquées



La forme joue un rôle considérable dans l'architecture des châteaux du Moyen Age. Les recherches des architectes sont trop souvent interprétées à partir de critères fonctionnels, en particulier défensifs. La belle tour d'Étampes, construite au milieu du XIIe siècle (à gauche), est formée de quatre demi-cylindres assemblés en quatre-feuilles ; le but aurait été l'obtention d'un meilleur flanquement, supprimant les angles morts résultant d'un plan rectangulaire. Tout simplement oublie-t-on, dans cette approche, la richesse architecturale que présentait l'espace intérieur, et la puissance conceptuelle du cercle. Même dans un ouvrage purement militaire comme les tours de Carcassonne (à droite), la combinaison du bossage et du plan à éperon en accolade (éperon se détachant d'un cylindre), la prééminence du concept sur la fonction défensive est évidente : l'efficacité de tels éperons était assez illusoire, en revanche leur impact architectural était considérable, par l'effet de puissance qui s'en dégageait.

La porte Narbonnaise à Carcassonne, représentée ci-contre par Viollet-le-Duc, est l'un des ouvrages les plus prestigieux des années 1280, témoignage d'une architecture royale en plein renouveau, au plan de l'aspect comme de la technique.

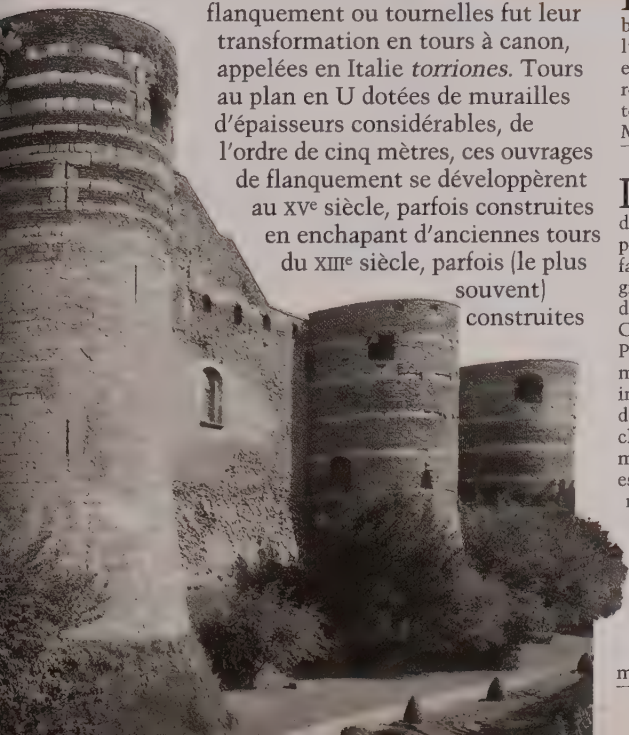
par une tradition millénaire gréco-romaine, les acquis du plan circulaire, repris par exemple dans la fortification omeyyade du IXe siècle, laissèrent place durant les XIe-XIIIe siècles à la fonctionnalité la plus fruste, celle du rectangle. Il fallut, dans ces pays, une nouvelle greffe provenant d'Occident, véritable retour aux sources, pour faire renaître les plans sophistiqués. Par la suite, on peut estimer que la primauté, grâce au modèle imposé par Philippe Auguste, fut en Occident

donnée à la tour de flanquement circulaire ; il est vraisemblable que, si l'on dressait une statistique, ce plan serait largement majoritaire. Ce qui n'empêcha pas les maîtres d'œuvre de reprendre parfois des modes bien plus anciennes, portant sur des plans moins simples ; ainsi la fortification royale française, comme l'anglaise, remirent-elles au goût du jour, à la fin du XIIIe siècle, l'usage de plans polygonaux (Caernarvon, Ravel) ou plus affûtés encore (plans en accolade de Carcassonne).

Le château de Saône (Sahyun) en Syrie, bâti au XIIe siècle, est l'un des premiers exemples de réimplantation de tours circulaires au Moyen-Orient.

Les tours à canon : aboutissement ou transition ?

L'ultime évolution des tours de flanquement ou tournelles fut leur transformation en tours à canon, appelées en Italie *torriones*. Tours au plan en U dotées de murailles d'épaisseurs considérables, de l'ordre de cinq mètres, ces ouvrages de flanquement se développèrent au XVe siècle, parfois construites en enchapant d'anciennes tours du XIIIe siècle, parfois (le plus souvent) construites

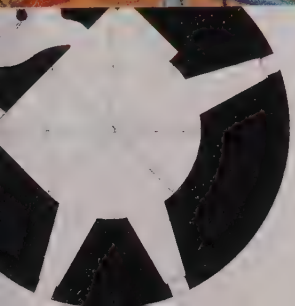


Le château d'Angers (ci-contre), construit dans les années 1230 par le roi Saint Louis, fait pièce, pour le gigantisme et l'effet de puissance, à celui de Coucy, contemporain. Point de tour maîtresse, mais une incomparable série de tours circulaires, chacune de dix-huit mètres de diamètre, espacées de trente mètres, abondamment garnies d'archères. Au premier plan, la porte des Champs, encadrée par deux tours entre lesquelles est bandé un mâchicoulis sur arc.

a nihilo. Ces édifices de taille considérable ont constitué, durant tout le XVe siècle, l'aboutissement d'une logique féodale, sorte de culmination d'un système, exacerbation d'une technique avant une transformation au profit des bastions inventés en Italie, et peut-être en France conjointement, au début du XVIe siècle.

Comme le furent les tours de flanquement philippiennes, les tours à canon du XVe siècle, qu'elles aient été bâties par le roi, par le duc de Bretagne, par le duc de Bourgogne, ou encore par les villes qui prirent alors une part déterminante dans la montée en puissance des techniques de fortification, ces tours à canon, épaisses et basses, flanquant des courtines tout aussi épaisses et basses, ont véritablement constitué une transition entre un système féodal où technicité et ostentation se disputaient la prééminence, et un système «technocratique» au sens positif du terme, c'est-à-dire conditionné par des considérations techniques.

Les armes à feu sont apparues dès le milieu du XIVe siècle, mais n'ont entraîné de modifications que de façon très progressive. A partir des années 1400, on adapte les archères, et on perce des canonnières permettant de tirer d'abord à l'aide de canons de moyen calibre, comme le montre la miniature de siège ci-contre, puis avec des armes épaulables dès le premier tiers du siècle. Le château de Rambures (plan au centre), construit dans les années 1460, montre l'adaptation de la conception non seulement au tir, mais aussi à la résistance contre le boulet : massif, il est formé de six tours circulaires trapues aux murs épais s'épaulant mutuellement.
A gauche, Clisson fournit l'aboutissement du processus, avec ses énormes tours à canon bâties à la fin du XVe et au XVIe siècle devant le château des XIIIe-XIVe siècles : basses pour être défilées des tirs adverses, leurs murs très épais (souvent plus de cinq mètres) ne comportent que de petites ouvertures pour armes légères, les armes lourdes étant reportées en terrasse.



Les archères : un rôle défensif...

Tours et courtines furent percées, à partir de la seconde moitié du XIIe siècle, de fentes destinées aux tirs d'armes à corde, arcs et arbalètes.

Dans l'immense majorité des cas, ces orifices furent de simples fentes verticales pratiquées dans les parements, plus ou moins longues suivant que les archères possédaient une plongée, c'est-à-dire offraient une possibilité de tirer vers le bas, ou non.

Sans contester leur fonctionnalité défensive, ces archères furent un élément déterminant de la symbolique castrale. Il suffit de lire les interdictions faites par les souverains aux constructeurs de ménager archères ou arbalétrières, pour comprendre à quel point le simple fait de pouvoir les exhiber était indicateur de statut. Les tours philippiennes furent, de ce point de vue, un modèle extraordinaire ; non que les fortifications antérieures n'aient pas possédé d'archères, mais tout simplement du fait que les tours et courtines, régulièrement percées d'archères en décalage de niveau en niveau, devinrent une référence architecturale tout à fait précise, rapidement diffusée grâce à la politique expansionniste de la Couronne, grâce également à son influence extraterritoriale.

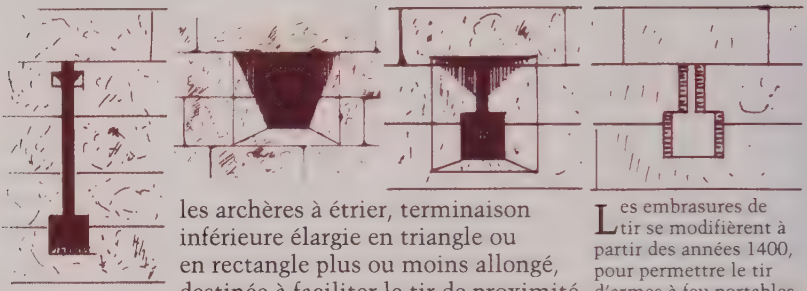
... mais aussi de dissuasion et de décor

La dissuasion n'était pas loin : il est avéré que jamais un maître d'ouvrage n'eût été en mesure de garnir

L'archère devient à la fin du XIIe siècle un élément uniformément présent dans le château. La fente est desservie par un ébrasement souvent pourvu d'une plongée (tours de Falaise, début du XIIIe siècle, ci-dessus). Afin de faciliter le tir, on put ménager des croisillons horizontaux, ainsi que des élargissements à la base appelés «étriers» ; la fente d'archère devenait ainsi élément décoratif et symbolique, sous la forme de la «croix pattée» (Uchaux, début du XIIIe siècle, à droite en haut). Parfois aussi, ces fentes d'archères eurent un rôle de pure dissuasion, sans souci de fonctionnalité : celles de Najac (vers 1250, à droite) sont longues de six mètres !

l'ensemble des fentes de tir lors d'un siège, en raison des garnisons réduites. L'un des buts des fentes nombreuses percées dans les ouvrages fut manifestement d'impressionner l'ennemi, nul ne pouvant prédire dans un siège si derrière la ligne noire verticale se trouvait, ou non, un défenseur ; de ce point de vue, la hauteur atteinte par certaines fentes d'archères entrait tout à fait dans cette optique.

La symbolique castrale put également se nourrir du dessin sophistiqué, élaboré pour répondre à des exigences fonctionnelles. La simple fente de tir était, en soi, difficilement utilisable par les servants d'arcs ou d'arbalètes, du fait de son manque de visées, et de la difficulté du tir fichant (dit aussi «plongeant»). Nombre de constructeurs, à commencer par les maîtres d'ouvrage anglais du dernier quart du XIIe siècle, cherchèrent à améliorer les conditions du tir, d'une part en prévoyant des élargissements de la fente à son extrémité inférieure, d'autre part en aménageant des fentes horizontales de visée à hauteur de l'œil. Ainsi prirent naissance



Les embrasures de tir se modifièrent à partir des années 1400, pour permettre le tir d'armes à feu portables de moyen calibre. L'évolution commença par l'aménagement d'une ouverture circulaire ou rectangulaire à la base de la fente, permettant le tir à l'«hacquebutte» (arquebuse) comme à l'arbalète. Dans le dernier quart du XVe siècle, se développa l'embrasure «à la française»; pratiquée en retrait du nu du mur afin de permettre une plus grande souplesse de tir, en conservant la solidité du mur (à gauche, en haut).

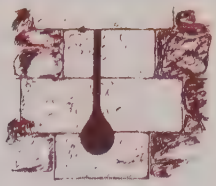
les archères à étrier, terminaison inférieure élargie en triangle ou en rectangle plus ou moins allongé, destinée à faciliter le tir de proximité couvrant les abords immédiats de l'ouvrage. En France, ce type de dessin prit son essor surtout dans les pays du sud de la Loire; d'ailleurs, la tradition s'exporta dans les pays de conquête du Moyen-Orient. Les recherches multiplièrent aussi les archères à croisillon horizontal, permettant une meilleure couverture angulaire, ne serait-ce que par la possibilité de suivre un assaillant dans sa progression.

La fortification d'essence anglaise, présente sur le territoire français actuel en Guyenne, fut encline à l'utilisation de techniques de ce type, au point de développer dans les années 1250-1350 des fentes purement géométriques et décoratives dites «en croix pattées», possédant des étriers triangulaires, tant verticalement qu'horizontalement, aux branches de la croix. Le dessin était porteur de signification, par un curieux amalgame entre une fonctionnalité défensive et un symbole religieux. Il est curieux de remarquer la puissance d'image que put revêtir ce modèle dans l'orbite anglaise, renouvelée un siècle plus tard dans la construction princière provençale.

Des archères aux canonnières

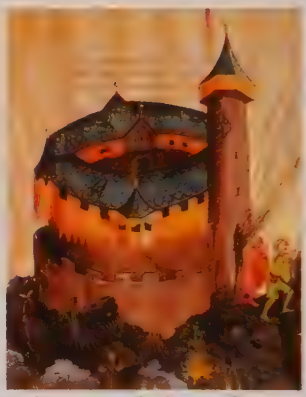
Il n'est donc pas étonnant de constater que lors du passage, dans les années 1400, des archères vers les «canonnières», c'est-à-dire vers les ouvertures destinées au tir des armes à feu, se soit produit la même évolution vers l'affirmation externe d'un dessin très abouti.

La transition fut avant tout fonctionnelle : la multiplication des armes à feu portables ou semi-portables, bâtons à feu, veuglaires ou couleuvrines de toutes sortes, imposa de doter la fente verticale d'une ouverture circulaire permettant le passage du canon des armes ; il fallut pourvoir l'ébrasement de points de fixation pour des dispositifs antirecul,



Coca (ci-dessus), château tout entier bâti de briques jaunes à la fin du XVe siècle, fournit un bel exemple espagnol d'embrasures pour armes à feu surmontées de fentes en croix.

et de refuges pour les tireurs. A partir du milieu du XVe siècle, on fit aussi régresser l'ouverture de tir à l'intérieur de la maçonnerie, en la dotant d'un ébrasement extérieur dit «embrasure à la française» pour améliorer la qualité du flanquement.



Mais, comme pour les archères, cette évolution fonctionnelle s'accompagna d'une symbolique du dessin absolument remarquable. Les registres furent nombreux : le plus usité étant la simple fente à orifice circulaire en forme de serrure ; mais d'autres, plus décoratifs, utilisèrent la fente à croisillon horizontal, la fente à croix pattée, maintenant à la base l'orifice circulaire. Les canonnières à la française apportèrent d'autres possibilités de variantes : ainsi, au cours des XVe et XVIe siècles, les embrasures externes purent-elles prendre des formes de plus en plus sophistiquées, imitant des gueules de lion, des lèvres humaines ou d'autres motifs géométriques ou anamorphiques.

Les ceintures sommitales

La défense rapprochée de tout édifice exigeait également la possibilité de garantir les abords immédiats par un flanquement vertical reposant sur des tirs plongeants depuis les hauts de l'édifice. Toute fortification fut donc dotée de dispositifs de flanquement vertical débordants. A l'origine, il s'agissait de chemins de ronde en encorbellement, construits en bois, pourvus d'orifices dans leur plancher. Ce furent les hourds, qui garnirent les hauts des tours jusqu'au XVe siècle, les exemples encore présents datant justement de cette époque, par exemple aux châteaux de la Motte-Feuilly ou de Culan. L'importance structurelle de ces dispositifs fut considérable, au point de devenir générique :

La défense des hauts de tours et courtines fut assurée, depuis le XIIe siècle, par des hourds en bois (à gauche) appuyés sur des consoles de pierre ou sur des poutres prises dans la maçonnerie.

Les fortifications utilisaient aussi bien le hourdage en bois que le mâchicoulis sur consoles de pierres. Cette miniature de la fin du XVe siècle montre, dans la même enceinte, les deux procédés alors que les armes à feu se mettent en position face à l'enceinte. Viollet-le-Duc a restitué au XIXe siècle un couronnement hourdé de Carcassonne (ci-dessus).

les châteaux philippiens comportaient systématiquement ce genre de défenses. Mais l'évolution naturelle conduisit au remplacement de la charpente par la maçonnerie. Dès la seconde moitié du XIIe siècle apparurent des formules où les hourds de bois étaient remplacés par des encorbellements de pierre s'appuyant sur les contreforts de la structure : ainsi, par exemple, au Château-Gaillard de Richard Cœur de Lion, entre 1190 et 1200. Ici furent construits des mâchicoulis ménagés

derrière des arcs s'appuyant sur les contreforts de la maçonnerie. Les encorbellements défensifs acquéraient ainsi, au-delà de la pérennité, une intégration dans la structure architecturale ; il suffit de voir le palais des Papes d'Avignon, construit dans la première moitié du XIVe siècle, pour comprendre à quel point ces dispositifs appelés «mâchicoulis sur arcs» purent s'assimiler à un élément de programme, complétant la verticalité des contreforts par des arcs brisés recelant en leur flanc des assommoirs. Farcheville, en Ile-de-France, Lagrange-Bléneau, peut-être Chevreuse, constituèrent d'autres exemples de cette technique dans les années 1300.

Mais la véritable mutation du hourd au mâchicoulis intervint lorsque les constructeurs comprirent qu'il suffisait de rapprocher les consoles supportant l'encorbellement de bois, consoles présentes à Coucy et Rozemont par exemple, pour leur permettre de recevoir un parapet maçonné en encorbellement. En Orient, dès la fin du XIIe siècle, ou au début du siècle suivant, il est probable que les fortifications musulmane et croisée utilisèrent le procédé, en prévoyant des séries de bretèches discontinues (krak des Chevaliers, Maeqab). Mais il ne devint véritablement générique que dans la seconde moitié du XIVe siècle. Ce fut dès lors un élément indissociable de l'image du château ou de l'enceinte.

La construction du palais des Papes d'Avignon (à gauche) s'étendit de 1335 à 1370, mais l'essentiel en fut bâti sous Benoît XII et Clément VI avant 1352. L'ensemble était flanqué par des tours rectangulaires, et animé par des mâchicoulis sur contreforts ou mâchicoulis sur arcs qui en constituent une des particularités majeures.

Le château de Saumur, rebâti par les ducs d'Anjou à partir du dernier tiers du XIVe siècle sur une base «philippienne» du XIIIe siècle, fut l'un des sites majeurs de l'architecture princière des années 1400. Les couronnements en mâchicoulis y jouaient un rôle majeur, au-dessous des crénelages et des toitures hérissées de cheminées.

De la fonction au décor

Généralisés, ces encorbellements pérennes finirent par être dessinés, voire sculptés. Couronnements des tours et des courtines, ils furent aussi diadème décoratif et ostentatoire pour les édifices, à la gloire du constructeur. Ménagés pour tuer, puisque les vides entre consoles étaient destinés à lancer des projectiles divers (chaux vive, en particulier), et à tirer avec arbalètes et arcs, les architectes leur donnèrent des profils délicats ; ils sculptèrent sur les linteaux entre consoles des décaissements en trilobe ou en accolade, dessinant les profils des corbeaux avec grâce. De telle sorte que les mâchicoulis devinrent au cours de la

Le krak des Chevaliers, construit par les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem aux XIIe-XIIIe siècles en Syrie, est l'une des forteresses qui autorise le plus au rêve. Les Hospitaliers bâtirent, dans la seconde moitié du XIIe siècle, l'enceinte centrale. Dans le premier quart du siècle suivant, cette première enceinte fut pourvue d'un gigantesque talus et, à la même époque, on ajouta une enceinte extérieure flanquée de tours circulaires à bretèches discontinues. Après le siège, et la prise de la forteresse par le sultan Baybars Ier en 1271, le krak fut renforcé de tours rectangulaires, alors que les hauts de la forteresse étaient transformés en machicoulis continus.

seconde moitié du XIVe siècle tout à la fois un élément militaire indispensable et un élément décoratif majeur, ces deux caractères s'associant pour constituer la marque du maître d'ouvrage.

Le relief fourni par ces défenses, le dessin délicatement ouvragé, furent donc l'une des composantes essentielles du château de la seconde moitié du XIVe et du XVe siècle, affirmant une volonté militaire derrière une façade conçue avec grâce. L'usage et le puissant symbole de ces couronnements de mâchicoulis dépassa largement le Moyen Age, demeurant à l'époque classique un indice du statut seigneurial ; il suffit de considérer un château comme Kergournadéach, en Bretagne, ou encore Château-Chesnel, en Charente, tous deux bâtis au début du XVIIe siècle, pour s'en convaincre.

La tour-beffroi de Heidenreichstein (ci-dessous) conserve un superbe hourd de bois qui prouve la persistance du procédé dans les régions marquées par l'influence germanique.

Appareil de maçonnerie ou crépi ?

La plupart des châteaux nous apparaissent dans leur état moderne, où la pierre nue constitue, aux yeux du public, un gage d'ancienneté. Il n'en fut rien autrefois, où les appareils souvent peu soignés visibles aujourd'hui étaient recouverts par des crépis ne laissant entrevoir que les encadrements de baies. La modernité a totalement occulté cette réalité de l'édifice médiéval : il suffit cependant d'examiner un petit château comme celui de la Motte-Feuilly, encore entièrement blanchi par un crépi chaulé, pour se figurer ce que put être le château médiéval. De ce point de vue, les édifices conservés outre-Rhin, dans des pays qui ont maintenu cette culture dédaignant la pierre nue, qu'il s'agisse de l'Allemagne, de la Suisse, ou de contrées plus orientales, fournissent d'excellentes références sur l'aspect primitif du château médiéval. Ses façades étaient entièrement enduites, colorées de blanc ou de pastel ocre ou rose ; il ne semble pas que les colorations extérieures aient été aussi vives qu'elles purent l'être pour des maisons urbaines. L'iconographie médiévale atteste de cet état de fait ; on n'eût pas admis, au Moyen Age,

les médiocres appareils portés depuis quelques générations aux nues d'une prétendue authenticité retrouvée.

Cependant l'appareil de maçonnerie put avoir son langage, sa puissance, rendant inutile le crépi du simple fait de sa présence. La qualité de l'appareil de maçonnerie fut l'un des signes les plus évidents de la qualité du constructeur ; cela de longue date, puisque, dès l'Antiquité, la plupart des forteresses furent édifiées en grand appareil, parfois cyclopéen par ses dimensions, n'hésitant pas à réaliser des prouesses en réalisant des murs où chaque pierre polygonale était dessinée en fonction de ses voisines.

La taille de la pierre et le bossage

Au Moyen Age, deux tendances se firent jour dès le XIIe siècle dans la manifestation de la pierre nue. L'une fut celle de l'appareil de maçonnerie réglé, constitué de pierres rectangulaires soigneusement taillées (dressées, dans le vocabulaire technique), disposées en assises régulières. Cette tendance s'affirma dans

La tendance actuelle est à la pierre nue. Pourtant, le Moyen Age n'aimait guère l'appareil maçonné, hormis lorsqu'il se composait de pierres de qualité, bien taillées et délicatement assemblées. Les appareils de moellons étaient systématiquement enduits ; on l'a oublié en France, mais les châteaux outre-Rhin en conservent le souvenir. Les exemples en sont nombreux, comme Bädingen (ci-dessus), ou Heidenreichstein en Autriche (au centre).

Les effets d'appareil furent, tout au long du Moyen Age, et bien au-delà, l'un des modes d'expression des maîtres d'ouvrage : la construction du Castel Nuovo à Naples (ci-contre), entre 1443 et 1458, fut pour les rois d'Aragon l'occasion de déployer un faste basé sur un usage optimal de la pierre, à la rencontre entre fonctionnalité militaire et décor renaissant.

les constructions royales de la fin du XIIe siècle, aussi bien philippiennes que Plantagenêt. L'appareil réglé, qui ne nécessitait aucun artifice d'apparence, fut tout au long du Moyen Age symbole de perfection, utilisé par les princes capables de payer les équipes de maçons pour tailler les pierres, mais aussi les pierres elles-mêmes, qui devaient provenir de carrières plus ou moins lointaines.

La seconde tendance existait d'antiquité. Les maîtres d'ouvrage, en Grèce comme au Moyen-Orient, cherchèrent à mettre en relief le parement externe grâce à l'appareil à bossage : les pierres dotées d'une saillie lisse (bossage en table) ou non dégrossie (bossage rustique) contribuaient par leur assemblage à un effet de force et de solidité quasi agressive,

en particulier par le jeu d'ombre et de lumière. Le bossage en table perdura dans la fortification moyen-orientale tout au long du Moyen Age, qu'elle soit d'essence occidentale ou orientale. Mais le Moyen Age utilisa surtout le bossage rustique, au Moyen-Orient comme en Occident. A partir du milieu du XIIe siècle, il devint l'une des marques de la construction féodale dans une aire composite s'étendant à l'est du Rhône et du Rhin, depuis le Languedoc jusqu'à la Bohême, pour devenir la règle dans la fortification germanique, au point qu'on l'a parfois qualifié d'appareil «des Hohenstaufen», tant il symbolise la construction des XIIe et XIIIe siècles outre-Rhin. Universellement présent dans la fortification du Moyen-Orient au XIIIe siècle, il refit surface à la fin de ce même siècle dans la fortification royale sur le territoire français.

Après une période de moindre utilisation, la fin du XVe siècle et le début du siècle suivant reprirent le procédé afin d'opposer son caractère agressif apparent à la puissance réelle du canon. Le plus souvent, les constructeurs usèrent alors du bossage rustique (Langres, Le Havre, Bourbon-l'Archambault); mais la symbolique fut parfois poussée à l'extrême, ainsi lorsque les constructeurs firent tailler les bossages en forme de demi-sphères, comme des boulets de canon déjà enfoncés dans les parements (Montreuil-Bellay, Tournoël).

On a beaucoup prêté au bossage pour le justifier militairement; son emploi fut d'abord esthétique, et très répandu dans tous les pays méditerranéens dès l'Antiquité où il s'adaptait bien au jeu d'ombre et de lumière. Il devint quasiment la règle dans tout l'Empire germanique du XIIe au XIVe siècle : son rôle symbolique

apparaît dans la miniature allemande représentant la construction d'une enceinte (au centre). Dans le sud de la France, il fut la marque de fabrique des constructions royales de la fin du XIIIe siècle : ainsi, à Aigues-Mortes, où la bosse rustique porte une marque de tâcheron destinée à reconnaître le tailleur de pierre (en haut, à gauche).

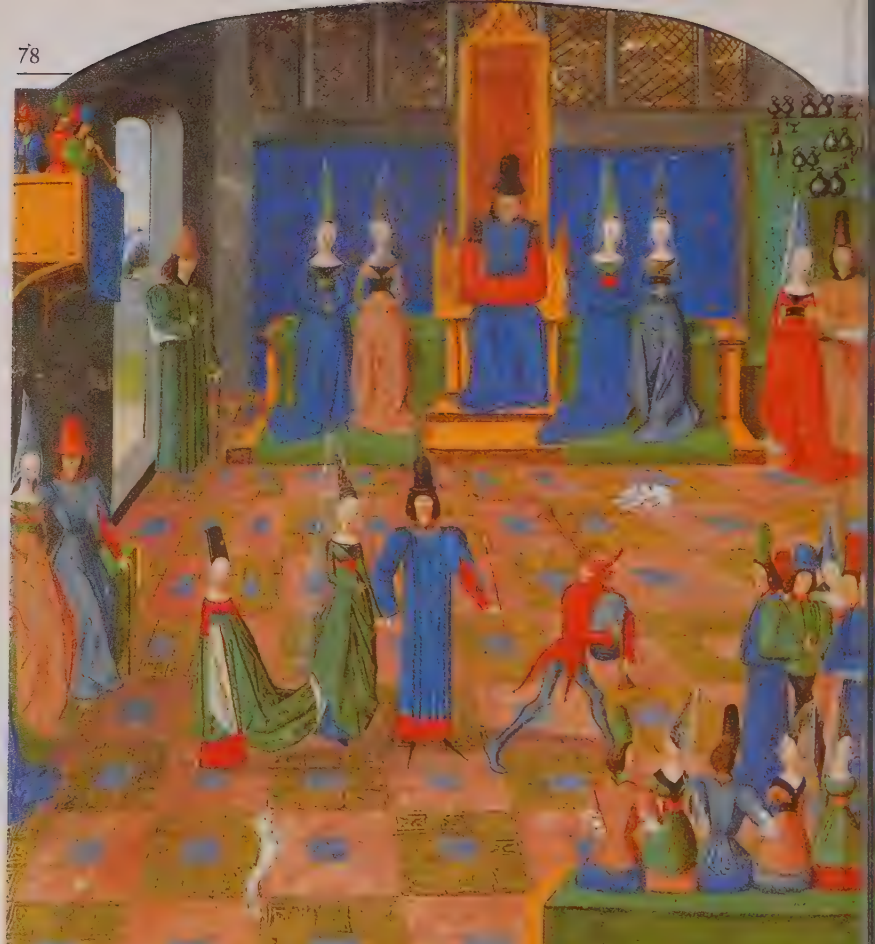
La ville et chastean de Nouete

Châteaux d'Auvergne et de Forez

L'armorial de Guillaume Revel est un recueil héraldique constitué pour le duc Louis de Bourbon, comte d'Auvergne et de Forez, au milieu du XVe siècle. Les blasons sont accompagnés de représentations des châteaux, berceaux des lignages nobles, dues à trois dessinateurs différents. Le premier avait un style extrêmement figuratif et détaillé, on voit ici ses dessins de Nonette, château reconstruit par le duc de Berry à la fin du XIVe siècle, de Tournoël, magnifique forteresse auvergnate aux deux tours maîtresses, de Châteaugay et Chazeron, châteaux plus représentatifs des salles à tour de la noblesse d'Auvergne. C'est à un second dessinateur, plus sensible à l'aspect symbolique, que l'on doit les trois dessins des pages suivantes : Lavieu, Cervières, Montbrison, châteaux et bourgs du Forez. De récentes études ont montré qu'au-delà du détail, le second dessinateur n'a en aucune manière déformé la réalité mais traduit la force des attributs symboliques de la tour, couronnée ou non de hourds ou de mâchicoulis.

La ville et chasteau de montbrison

in compte de forces



Or doncques pour
ceste matere plai
sant entaimmer et
mettre a effect Il
est a scauoir que
e premier liure qui contient en soy v
hapitres Est comme vng preambu
et prologue pour lentendement et
nstruction de toute ceste presente euure

des croniques dengleterre Jadis a
pellee la basse hiberme Et de puis
par diuerses guerres et conquestes
de gens elle a sorty pluiseurs non
Cest a scauoir albion pour dame a
bine et ses seurs filles du roy diodu
desquelles est faitte mention en ce
mier liure pour ce quelles y habiter
premierement comme vous orez E

Le château, sur une falaise
Était si puissamment fortifié
Que jamais si riche forteresse
Homme qui vit n'a contemplé
Car sur la roche vive
Était assis un palais si riche
Qu'il était tout entier de marbre gris.
Dans le palais, les fenêtres ouvertes
Étaient bien cinq cents, toutes couvertes
De dames et de damoiselles
Qui regardaient devant elles
Les prés et les vergers fleuris.

Chrétien de Troyes, *Perceval ou le Conte du Graal*,
fin du XIIe siècle

CHAPITRE III

LES ATTRIBUTS CIVILS DU CHÂTEAU-PALAIS

L'un des meubles les plus présents dans le château fut, en dehors des coffres et des châlits, le dressoir (à droite), qui permettait de mettre en valeur argenterie et vaisselle de luxe, symboles de la richesse du maître des lieux.

Les attributs guerriers furent-ils déterminants dans la conception du château médiéval ? Sans doute, d'une certaine façon ; mais il suffit, là encore, de lire romanciers ou chroniqueurs pour se convaincre qu'ils ne furent pas seuls à régir l'image de l'édifice. Les attributs civils du château furent tout aussi importants que les manifestations de la puissance militaire ; car le château vécut plus longtemps en paix qu'en guerre, son rôle étant, après tout,

La grande salle est, par excellence, le cœur de la vie du château ou du palais. Au pignon est installée l'estrade, et, au centre de celle-ci, le dais sous lequel trône le maître des lieux, encadré par épouse et dames d'honneur.

A proximité est installé le dressoir portant avec ostentation les signes du train de vie seigneurial. Le long des murs de la grande salle sont disposés quelques bancs ; mais on marche plus que l'on est assis, au son de la musique dispensée depuis une tribune haute. C'est ici que se déroulent les fêtes et les grands événements, les repas officiels, mais aussi la justice.

plutôt celui d'un centre administratif que celui d'une caserne ou d'un fort au sens moderne du terme.

La grande salle : la puissance civile, administrative et judiciaire

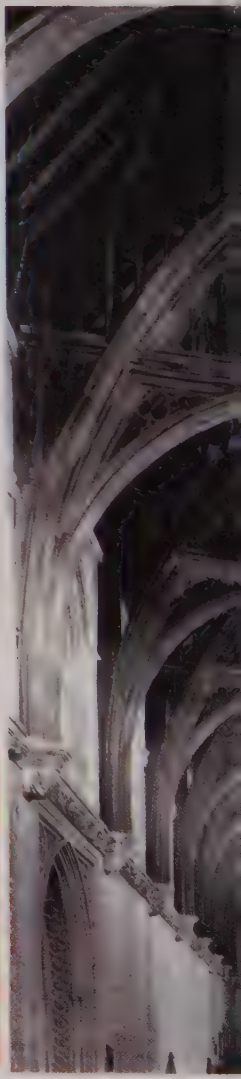
Les pouvoirs exécutif et judiciaire exigent, de tout temps, des espaces publics pour s'exprimer et s'exhiber. Quelle que soit l'époque, les souverains ont eu besoin de volumes destinés à abriter l'exercice de leur justice, de leurs cérémonies, de leurs festivités, devant un public soigneusement choisi pour reconnaître le pouvoir. C'était le rôle de la basilique gréco-romaine ; transposée dans les palais carolingiens, elle devint à l'époque féodale la grande salle, l'*aula* suivant la terminologie latine, le *hall* dans la terminologie anglaise.

Dès l'origine de la féodalité, il exista dans le château une salle commune où le seigneur prenait ses repas, où il exerçait sa justice, rassemblait ses conseillers afin qu'ils délibèrent. Lorsque

le moment du repas s'achevait, les tables étaient démontées, on dressait éventuellement les sièges pour la justice seigneuriale ; le soir, une fois le souper terminé, on remplaçait les tréteaux par des lits destinés aux hôtes de passage les plus marquants. Cette fonction tout à fait ductile transparaît dans tous les romans du Moyen Age : il s'agissait, ni plus ni moins, de la salle de vie du château, centre de la vie administrative, judiciaire, mais aussi hospitalière. Après le repas du soir, la salle accueillait les visiteurs dans une promiscuité aujourd'hui oubliée ; le ménestrel avait chanté sa chanson, avant que les paillasses dressées par le service ne reçoivent les corps de chevaliers exténués par chasses ou tournois.

Dimensions et statuts

La grande salle vit son rôle se spécialiser à la fois dans une évolution chronologique et statutaire. Dans cette dernière, les dimensions furent le plus sûr indice de l'élévation du maître d'ouvrage. Le meilleur exemple est celui de la salle du palais royal de Westminster bâtie au XIe-XIIe siècle par la couronne d'Angleterre : il s'agissait d'un espace de 1 440 m^2, long de soixante douze mètres, large de vingt. Cet édifice, extraordinaire par ses dimensions, était capable de recevoir les assemblées les plus nombreuses ; le roi pouvait y rendre justice, et, au-delà, toutes les cérémonies officielles pouvaient s'y dérouler. Il ne fut rattrapé dimensionnellement qu'un siècle et demi



Le roi et sa cour, dans une grande salle aux murs abondamment décorés (à gauche).

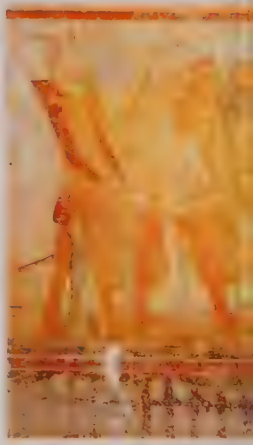
La grande salle de Westminster compte parmi les trésors de l'architecture civile. Extrêmement vaste, puisqu'elle ne mesure pas moins de soixante-douze mètres sur vingt de largeur, elle est couverte d'une superbe charpente montrant la maîtrise des charpentiers anglais au XIIe siècle. Bâtie dans les années 1100 sous Guillaume le Roux, recharpentée dans le dernier tiers du XIVe siècle sous Richard II, elle pouvait accueillir des centaines de personnes pour les grands événements de la vie royale; mais ses dimensions avaient, en elles-mêmes, un but ostentatoire. Ne racontait-on pas que Guillaume le Roux aurait dit, en la voyant, qu'elle était trop grande pour une chambre, mais pas assez pour une grande salle... Comme la majorité des grandes salles des régions sous domination anglo-normande, celle-ci est de plain-pied avec la cour, et ne comprend pas de soubassement. La tradition française privilégiait les grandes salles situées en étage.

plus tard, lorsque Philippe le Bel reconstruisit la grande salle du palais de la Cité à Paris. L'ostentation, ou l'orgueil souverain, furent alors prépondérants, puisque la salle parisienne, d'une superficie de 1 785 m^2, fut

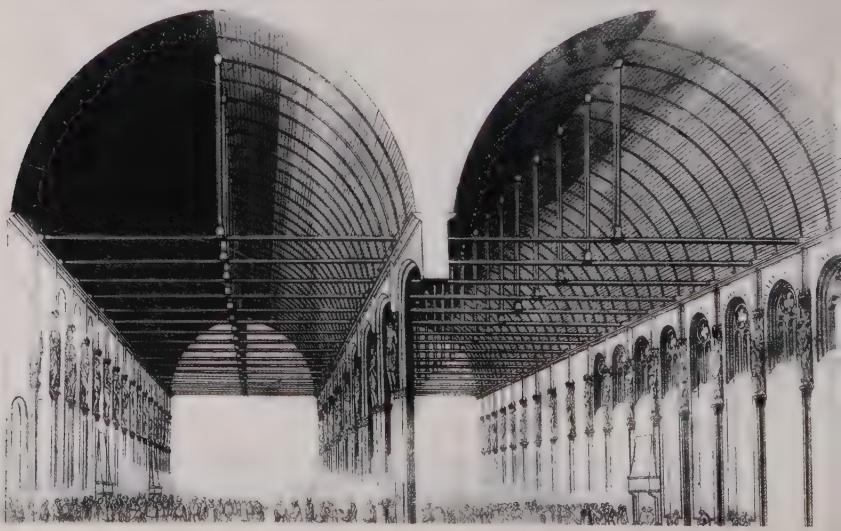
conçue avec une longueur de soixante-dix mètres, légèrement inférieure à celle de la salle de Westminster, mais avec une largeur de plus de vingt-sept mètres. Dans cette salle exceptionnelle, la mise en scène de la légitimité du lignage royal fut un élément majeur du programme : chacun des pilastres était couronné, sous un dais, par la statue d'un roi de France.

Les grandes salles n'atteignirent que rarement de telles dimensions ; néanmoins, la tendance alla, pour les édifices statutairement les plus importants, vers des grandes surfaces, la fonction civile revendiquant des dimensions horizontales utilisées ailleurs dans le sens vertical pour la fonction militaire. Au nombre des plus spacieuses, on peut citer celle de Coucy, édifiée dans les années 1230 par les barons de Coucy ; elle fut remaniée dans les années 1380, accueillant une série de statues à l'effigie des héros de la littérature médiévale, les «Preux». Elle fut certainement un contrepoint à la grande salle de Paris, la statuaire nourrie des concepts chevaleresques du temps répondant à la série des statues des rois de France.

La salle de Montargis, construite par les rois de France dans la première moitié du XIIIe siècle, celle de Poitiers, édifiée par Aliénor d'Aquitaine vers 1200,



Philippe le Bel édifia vers 1300-1310 au palais de la Cité à Paris une grande salle à deux nefs (ci-dessous) dépassant Westminster en largeur ; pilastres et piliers étaient ornés de statues en pied des rois de France.



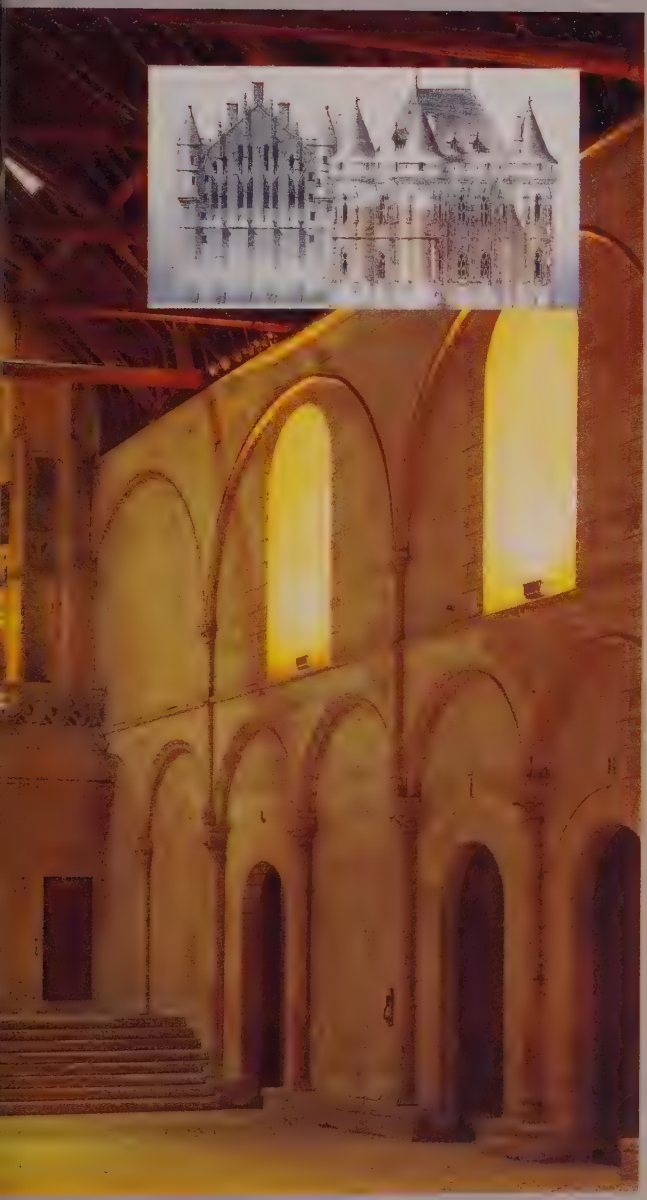
Le décor des espaces résidentiels était, en lui-même, signe de richesse, de luxe et d'ostentation. On oublie trop souvent aujourd'hui que, dans la plupart des salles, les murs portaient des peintures sur enduits figurant des scènes de tournoi, de guerres (comme au château d'Avio, ci-dessus), ou de chasse, voire simplement des décors de fausses tentures. Les plafonds contribuaient à cette mise en scène : à Chillon (à gauche), vers 1437, ils retombent élégamment sur des piliers de marbre du début du XIIIe siècle.

celle de Boulogne-sur-Mer, bâtie par l'un des fils de Saint Louis dans les années 1230, atteignirent des dimensions équivalentes ; on peut citer aussi celle de Bourges, édifiée à la discrétion du duc Jean de Berry dans la seconde moitié du XIVe siècle, toutefois sur une base plus ancienne.

En matière de superficies, sur le territoire français, la plus grande occurrence s'établit entre 100 et 225 m^2. L'espace ainsi déterminé, qu'il soit isolé ou intégré dans un bâtiment, constituait au sein du programme castral une zone à usage multifonctionnel. De la salle de 100 m^2 à celle supérieure de dix fois en superficie, on conçoit que les utilisations furent différentes ; mais, dans l'une comme dans l'autre, s'imposait la symbolique féodale civile.

La grande salle dans la distribution du château

La grande salle forma, dans la majorité des cas, un édifice indépendant. Dans l'orbite anglo-normande,

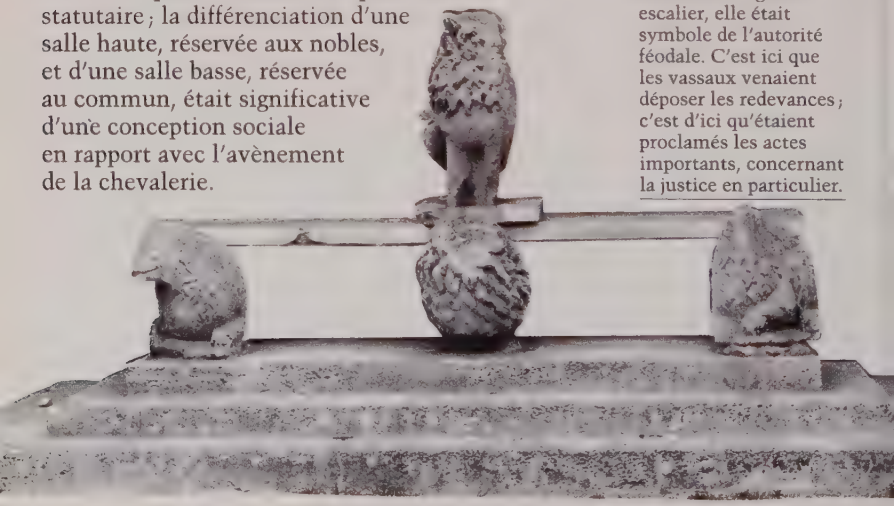


Le palais des ducs d'Aquitaine à Poitiers était formé par une tour maîtresse, dite tour Maubergeon, et une grande salle, reliées par des bâtiments résidentiels. Au tout début du XIIIe siècle, la grande salle fut rebâtie par Aliénor d'Aquitaine, reine d'Angleterre, sur de vastes proportions convenant à une reine ; il en demeure trois murs aux arcatures romanes et aux fenêtres haut placées, la grande salle étant de plain-pied suivant la mode anglaise. A la fin du XIVe siècle, le palais fut entièrement restructuré par le duc Jean de Berry : la tour Maubergeon fut enchapée pour devenir une tour-résidence abritant la chambre ducale (à droite sur le relevé du XIXe siècle), ornée extérieurement des statues de sa famille. Quant à la grande salle, elle reçut un nouveau pignon (à gauche sur le même relevé, et vu de l'intérieur sur la photographie), joyau architectural avec ses trois cheminées dont les conduits passent derrière le fin réseau des verrières gothiques. L'estrade ducale possédait deux petites portes permettant au duc de gagner une tribune dominant la grande salle, ou de monter par deux vis latérales au sommet des tourelles d'angle.

ce bâtiment possédait un seul niveau, celui de la salle ou *hall*, caractère extraordinairement développé outre-Manche dans la programmation des édifices manoriaux. On en trouve évidemment un certain nombre en France, à l'intérieur du domaine Plantagenêt, ne serait-ce que la grande salle de l'Échiquier de Caen attribuée à Henri Ier d'Angleterre, superbement conservée et restaurée, et qui fournit, d'une certaine façon, la réplique continentale de celle de Westminster. De même, la grande salle du palais d'Angers, attribuée à Henri II Plantagenêt, était un espace de niveau avec la cour, comme celle du palais de Poitiers, construite vers 1200 par Aliénor d'Aquitaine, veuve d'Henri II. La culture architecturale française fut nettement différente, privilégiant l'élévation de la grande salle au-dessus d'un niveau domestique ou utilitaire.

Symboliquement, cette différence est notable : elle signifie tout simplement que le souverain ou le seigneur attribuaient une importance particulière à cette situation au premier étage. On le comprend aisément du point de vue statutaire ; la différenciation d'une salle haute, réservée aux nobles, et d'une salle basse, réservée au commun, était significative d'une conception sociale en rapport avec l'avènement de la chevalerie.

La table seigneuriale de Coucy (ci-dessous) est l'un des rares «perrons» conservés ; placée au devant du grand escalier, elle était symbole de l'autorité féodale. C'est ici que les vassaux venaient déposer les redevances ; c'est d'ici qu'étaient proclamés les actes importants, concernant la justice en particulier.



Le grand degré et le perron : l'ascension vers le pouvoir féodal

Le programme de la grande salle noble surélevée était conforté par deux éléments : le perron, et les grands degrés. Le perron était une table monumentale située au bas de l'escalier conduisant à la salle : il s'agissait d'un élément à plusieurs fonctionnalités, servant tout à la fois pour recevoir les cens seigneuriaux, pour rendre, voire même pour exécuter la justice, et pour faciliter enfin la prise de parole du seigneur-souverain. Il en demeure un très bel exemple au château de Coucy, grande table supportée par trois lions, portant un quatrième lion rugissant ; placée primitivement au-devant de l'escalier conduisant à la grande salle, elle jouait le même rôle que le perron de Troyes, considéré avant sa destruction comme pierre de justice.

Au-delà, les romans du Moyen Age donnaient au perron un rôle plus prosaïque : celui de servir de point d'appui pour les chevaliers lourdement équipés lorsqu'ils montaient à cheval. Mais, dans ce rôle comme dans ceux, plus nobles apparemment, qu'il a pu avoir, la symbolique

A la sortie de la grande salle, l'escalier est un lieu privilégié ; on y arrive, on en part, après avoir enfourché le destrier... et embrassé l'épouse.

Le grand degré de Brancion (ci-contre) n'avait guère de place pour se loger entre la grande salle bâtie par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, à la fin du XIVe siècle, et la tour maîtresse du XIIIe siècle. Il s'affirmait pourtant en façade, commençant au droit de la porte de la salle basse.

était omniprésente : au bas de l'escalier conduisant à la salle, le perron seigneurial constituait un lieu privilégié d'expression des pouvoirs souverains, du podium au marchepied.

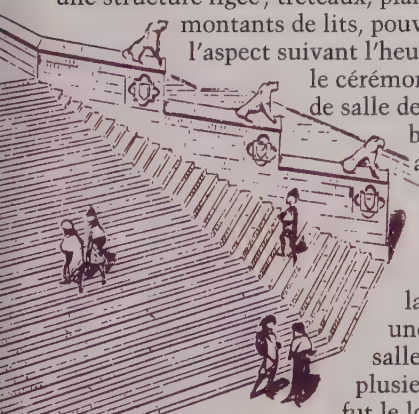
Le perron était introduction aux «grands degrés», escalier menant du niveau de la cour à celui de la salle. Les romans et la littérature médiévale en font une véritable voie initiatique, conduisant du perron au palier de la grande salle. L'architecture ne fut pas en retrait, avec la mise en œuvre de rampes adaptées à un déroulement processionnel ; les escaliers à trois pans du palais de la Cité, de Montargis, de Bourges, de Troyes, en offrent de bons exemples.

Certes, la majorité des escaliers donnant sur la grande salle haute fut de caractère plus simple ; mais on doit retenir que, quelle que soit la mise en forme, escalier perpendiculaire à la façade, escalier longeant celle-ci pour donner dans le pignon, toujours les grands degrés furent un élément majeur de l'emblématique féodale, ne serait-ce que du fait que l'escalier servait de décor à une mise en scène processionnelle dans laquelle le souverain-seigneur jouait le rôle premier.

Et, pour en revenir à la logique de pouvoir, toute cette scénographie architecturale n'avait qu'un but : celui de conduire au saint des saints, à l'estrade seigneuriale.

L'organisation spatiale de la grande salle

La grande salle, espace multifonctionnel, n'avait pas une structure figée ; tréteaux, planches, paillasses ou montants de lits, pouvaient en modifier l'aspect suivant l'heure de la journée ou le cérémonial. Mieux, le rôle de salle de justice qu'elle joua bien souvent fit apparaître les «parquets», enclos provisoires délimités par les sièges des juges et la barre des avocats, une même grande salle pouvant accueillir plusieurs parquets. Ce fut le lot des grandes salles

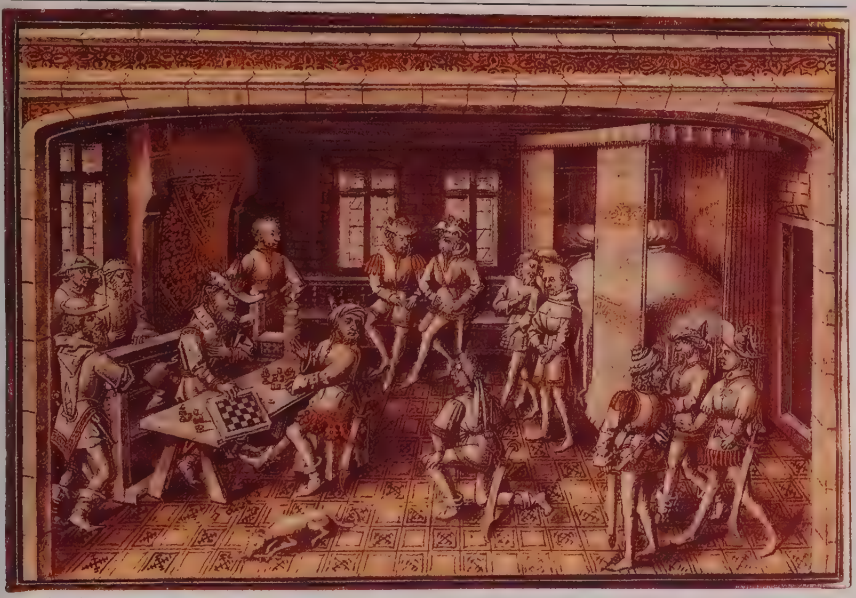


D'une table placée au bas du grand degré, comme à Coucy, le perron désigna bientôt l'ensemble formé par l'escalier et sa partie plane devant la porte, signification qu'il a conservée. Certains pouvaient avoir des proportions monumentales, comme le célèbre perron ajouté par Philippe le Bel au palais de la Cité (à gauche) ; l'escalier à trois pans, porteur d'une symbolique particulière, se retrouve dans tous les grands palais de cette époque.

peu à peu transformées en salles de justice, comme le Palais de Paris, ou celui de Poitiers ; ici, au XVe siècle, les fonctions résidentielles avaient cédé la place à la fonction judiciaire, si ce n'est la tenue de quelques banquets rarissimes où la piétaille l'emportait en définitive sur la fonction nobiliaire.

De la grande salle royale à la grande salle seigneuriale d'un petit château, dimensions et aménagement intérieur, usage courant purent varier ; mais la structuration spatiale en présence du maître des lieux, toute fugitive qu'elle ait pu être, fut constante. A l'un des pignons se trouvait l'estrade seigneuriale, dénivelée par quelques marches ; c'est là que le seigneur siégeait, prenait ses repas, rendait sa justice. Le plus souvent, cette estrade était chauffée par une cheminée de pignon, au revers de la grande table ; banquets, lits de justice s'organisaient à partir de cette estrade en longues tables ménagées au long des murs gouttereaux de la salle, perpendiculaires au pignon, réservant ainsi un espace libre au centre qui permettait de faire comparaître les justiciables, de faire évoluer les valets tranchants, ou encore

La grande salle, même dans un petit château, fonctionne toujours de la même façon : lorsqu'il est l'heure du repas, des tables sont montées sur tréteaux. Le seigneur et son épouse sont dos à la cheminée, et mangent sous l'œil de courtisans, alors que musiciens et danseurs les distraient.
A gauche, toujours l'omniprésent dressoir, devant lequel s'extasient quelques visiteurs. Après le repas, les tables seront démontées et la salle servira à d'autres usages.



de donner les spectacles si fréquents dans la vie sociale du Moyen Age.

L'espace résidentiel comprend en général plusieurs chambres au travers desquelles s'établit un filtrage progressif du public au privé. Il existe toujours une fonction d'apparat, jouée par la «chambre de parement», où ne couche pas le maître des lieux, mais où il reçoit volontiers, jouant aux échecs ou recevant quelque ambassade.

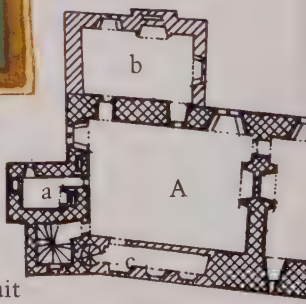
L'espace résidentiel, ou chambre

Il est incontestable que la grande salle fut aussi, à l'origine, espace de résidence nocturne pour les hôtes de passage, et même parfois pour les servants d'un certain niveau, les valets se contentant des galetas ou des combles. Mais il semble bien que l'un des attributs les plus importants de la résidence castrale ou palatiale évoluée fut la chambre, *camera* en latin, qui permettait au seigneur et à sa famille la plus rapprochée de s'isoler du couchage commun, ou de celui des hôtes.

La structuration des grandes tours maîtresses des XIe et XIIe siècles atteste de cette volonté manifeste d'isolement ; le seigneur disposait, à l'intérieur des plus vastes de ces édifices – telle la tour de Londres – d'appartements bien déterminés, formés de plusieurs pièces éventuellement cloisonnées. L'un des plus beaux exemples qui demeurent en France est celui de Beaumont-le-Richard, du milieu du XIIe siècle,

Dans la chambre a été montée une baignoire parementée de draps ; Monsieur et Madame se prélassent en déjeunant, ne s'offusquant pas de la présence de la servante. Le bain est un événement, mais sa place est bien présente dans les espaces résidentiels, soit sous la forme de simples cuves, comme ici, soit d'étuves qui se multiplient à la fin du XIVe siècle.

A Chinon, l'ancien château royal présente encore une série d'appartements qui faisaient passer de la grande salle (E) jusqu'à la chambre royale (A). Celle-ci possédait sa tour de latrines (a), une garde-robe (b) et un escalier privé. Avant d'y entrer, il fallait traverser la chambre de parement (B), desservie par une grande vis ; une galerie extérieure couverte (h) reliait directement la grande salle à cette chambre (ci-dessous).



dont les seigneurs firent bâtir, à côté d'une grande salle de belles dimensions, une maison indépendante dotée d'un appartement résidentiel sur cave ; celui-ci possédait une grande antichambre luxueusement décorée, et un espace privatif pour le couchage du seigneur.

Ainsi, de même que le statut seigneurial imposait de disposer d'une salle, il exigeait pour le seigneur un couchage indépendant de la promiscuité coutumière :

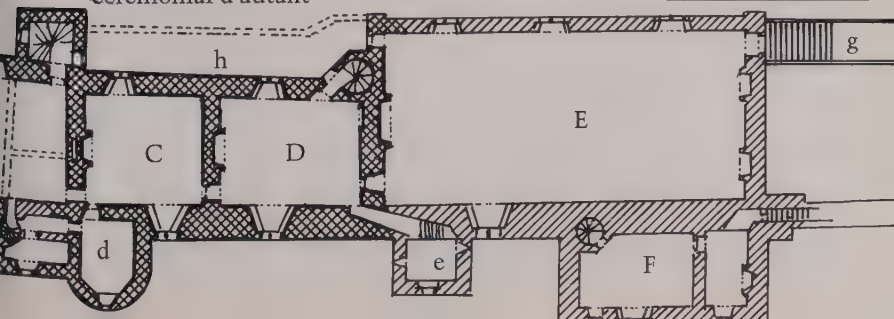
Druyes-les-Belles-Fontaines (ci-dessus) offre les ruines d'un superbe logis de la fin du XIIe siècle, où la grande salle centrale était encadrée de chaque côté par une chambre pourvue de latrines.

c'était, d'une certaine façon, la chambre nuptiale, celle d'où procédait la légitimité lignagère, accompagnée au moins d'une antichambre destinée à l'accueil du cercle restreint des fidèles ou de la famille. Au cours des XIIe et XIIIe siècles, on reconnaît facilement dans les programmes castraux ou palatiaux cet élément fondamental plus ou moins développé, soit horizontalement dans des logis, soit verticalement dans des tours maîtresses ou des tours annexes.

De la chambre à l'appartement

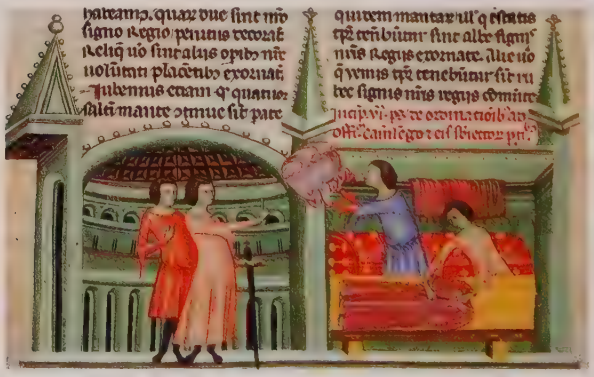
Les siècles suivants ont vu évoluer l'espace affecté à la résidence privée, ne serait-ce que par une inclination de plus en plus forte vers un contrôle de l'intimité par des filtres successifs que furent chambres de parement et garde-robes, jalons d'un cérémonial d'autant

La promiscuité du couchage nocturne était fréquente au Moyen Âge (à gauche). Cependant, l'évolution chronologique et statutaire conduisit progressivement vers la conception d'appartements isolés ou de chambres privatives, au moins pour les dignitaires.



plus sophistiqué que le statut du seigneur était élevé. Les XIVe et XVe siècles virent se multiplier les espaces annexes, retraits, cabinets, conçus pour accueillir l'intimité du seigneur, mais destinés aussi à prendre place dans un protocole de plus en plus figé. De façon simultanée, la résidence se démultiplia de plus en plus, avec une affectation des appartements au seigneur, à son épouse, à leurs enfants.

L'étude sociologique n'est pas encore faite de l'époque exacte à laquelle, en fonction des strates sociales, s'effectua la séparation entre la chambre du seigneur et celle de son épouse ; on peut admettre que, dans les édifices de plus haut statut, elle intervint dès la fin du XIIe siècle, alors que la chambre commune demeura de règle dans les édifices



Très souvent, la chambre est complétée par de petits espaces annexes, retraits ou études. Ici, le prince se retire avec l'un de ses proches, ou lit (ci-dessus) ; dans un autre, son miniaturiste attitré enlumine l'un de ses manuscrits. Ces espaces d'intimité sont nécessaires pour se soustraire de la vie publique, qui existe jusqu'à la chambre privative... A côté de la chambre se trouve la garde-robe (à gauche), où sont entreposés les habits. Ici, les serviteurs les apprêtent, après les avoir sortis de leurs coffres.

de second rang, bien des manoirs bretons du XIXe siècle prouvant que cette situation put perdurer largement au-delà du Moyen Age.

La chapelle

La chapelle replaçait l'exercice des pouvoirs seigneuriaux dans un cadre réglé par l'ordre divin : la religion, ses manifestations et l'exercice de sa pratique finirent par devenir, dans l'évolution de

Les latrines, omniprésentes dans les résidences, peuvent être ménagées en encorbellement lorsqu'elles donnent sur des fossés (Alluyes, ci-dessus). Toute chambre privative possédait la sienne ; mais les comptes anciens prouvent que, souvent, le seigneur utilisait la chaise percée, les serviteurs allant la vider dans les latrines !

Le pignon de Pierrefonds (ci-contre), avant sa restauration, donnait une coupe du logis construit entre 1396 et 1407, où chaque niveau était articulé en trois espaces comprenant la salle, la chambre de parement et la garde-robe, la chambre privative étant sans doute dans une tour voisine. Les appartements du duc et de la duchesse d'Orléans étaient superposés, celui de la duchesse sans doute au-dessus de celui du duc.

la sociologie médiévale, un axe incontournable, magnifié par la sacralisation de la chevalerie.

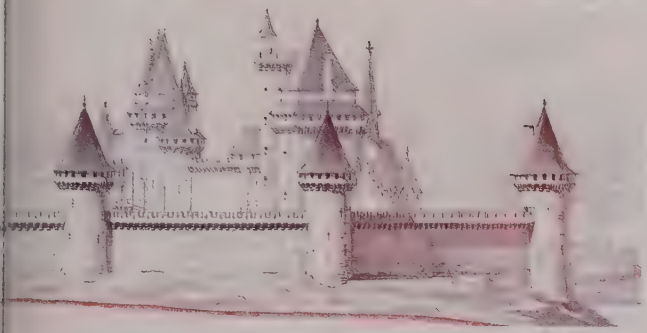
Elle fut donc attribut majeur du château comme du palais et, en bien des cas, au plan des programmes, un élément symétrique de la grande salle, avec un poids équivalent dans l'organisation. Le plus bel exemple est celui de la Sainte-Chapelle du palais de la Cité à Paris, élevée sous Saint Louis en vis-à-vis de la grande salle ; une grande galerie reliait l'une à l'autre, desservant aussi les logis royaux. D'une façon plus générale, toutes les saintes chapelles accueillant des reliques, qu'il s'agisse de celles d'Angers, de Bourbon, de Bourges, de Moulins, ou de Vincennes, formaient un édifice indépendant du reste du palais, pour des raisons liées au statut le plus souvent collégial de la desserte.

Plus couramment, la chapelle fut étroitement connectée à la grande salle, dont elle formait un indispensable appendice ; souvent ménagée perpendiculairement à celle-ci, parfois parallèlement comme à Senlis, elle était accessible directement depuis la salle, comme à Coucy ou à Troyes. Elle put être un simple oratoire à peine débordant de la salle, comme un bâtiment de plein exercice ; on recense également des chapelles à deux niveaux, l'un pour le commun, l'autre pour les assemblées nobles. Quelle qu'en ait été la mise en forme, la présence ne s'en dément jamais, et le plus beau témoignage de la totale cohérence de la trilogie salle-chambre-chapelle est donné par les grandes tours maîtresses des XIe et XIIe siècles, la tour de Londres, celle de Falaise, celle de Loches, tant d'autres encore.

Au fil du temps, on constate dans la chapelle, comme dans la salle et dans la chambre, une tendance à l'individualisation de l'espace réservé au seigneur ;

Le délicat «oriel» (à gauche) qui débordait de la grande salle du château de Landsberg, construite vers 1200, dominait la porte d'entrée ; l'ouverture en croix venait rappeler la fonction religieuse, offrant une protection tutélaire. L'appareil en bossages est caractéristique de l'Alsace.

La chapelle du château de Tarascon (à droite), construit dans la première moitié du XVe siècle par les ducs d'Anjou, possédait comme toutes les chapelles princières une loge de chaque côté du chœur. Chauffées par une cheminée, ces loges permettaient aux princes de suivre l'office sans être mêlés aux courtisans.



Le projet de restauration de Châteaubriant (ci-contre) par l'architecte Deverin, en 1909, ménage une large place à la chapelle gothique (ci-dessous) dont le mur externe était fortifié par un chemin de ronde à mâchicoulis et tourelle.

à partir du milieu du XIVe siècle, un nombre considérable de chapelles seigneuriales seront dotées de petites loggias destinées à recevoir le seigneur et son épouse de chaque côté de la nef. De petites fenêtres, appelées hagioscopes, permettaient depuis ces petites loges de suivre les offices, à l'abri des regards.

L'espace public de la cour

Ces éléments fonctionnels ne pouvaient exister qu'au sein d'un

espace structuré, permettant la desserte des fonctionnalités.

Au premier chef venait la cour, *curia* en latin, espace vide situé entre les divers édifices ; cette cour était naturellement zone d'accueil, le plus souvent contrainte à l'intérieur d'une enceinte, de bâtiments résidentiels. Elle n'en jouait pas moins un rôle considérable dans l'organisation de l'édifice. Dans

la plupart des palais, en particulier épiscopaux, on constate que les textes assimilent l'existence topographique d'une cour avec la fonction de lieu de rassemblement que fut la *curia*. Il s'agit d'un concept par essence palatial, c'est-à-dire lié à un statut de l'édifice dépassant la norme du petit château.

Un bon exemple d'une telle *curia* dans un édifice féodal est fourni par la cour enserrée entre les bâtiments du château de Coucy ; en effet, cette cour noble, bordée d'espaces formant halles sous les divers édifices, était lieu d'essence supérieure. D'un côté, le perron conduisant au grand degré ; à proximité, la chapelle, le tout étant dominé par des édifices de grande hauteur magnifiant les attributs souverains.

L'une des dimensions les plus présentes dans le château, à toute époque, fut sa relation avec le jardin, fragment de nature apprivoisée. Au Louvre comme à Vincennes, Charles V n'avait-il pas fait aménager des ponts-levis reliant directement son logis aux jardins ? Dans la miniature (page de droite) représentant le roi René d'Anjou dans son étude, l'artiste a figuré en arrière-plan les jardins, accessibles directement depuis la retraite du roi. Ces jardins, aménagés en carrés réservés à diverses cultures, agrémentés de fontaines, contenaient souvent des volières, voire même des ménageries. Princes et seigneurs aimaient à s'y reposer, voire à y conter fleurette, comme dans les romans courtois.

Des grands degrés aux grandes vis

Dans la cour, l'un des éléments principaux était celui des circulations verticales extériorisées. Durant les Xe et XIVe siècles, les seules circulations verticales affirmées furent les grands degrés conduisant à l'élément d'apparat, la grande salle. Le palais de la Cité à Paris est exemplaire, de ce point de vue ; dans

la cour noble, un grand degré desservait la grande salle de Philippe le Bel, ménagé à l'extrémité est du mur gouttereau sud, et un second, celui d'apparat par excellence, se trouvait au milieu de la galerie des Marchands.

Mais le XIVe siècle apporta une logique nouvelle : ce fut l'introduction de la circulation verticale par l'escalier en vis principal ou grande vis, magnifié à l'égal des grands degrés, accompagné par des vis multiples établies aux angles des bâtiments sur cour. Cette affirmation de la structuration

des circulations verticales répondait tout à la fois à une volonté ostentatoire exprimée dans les grandes vis (le Louvre, Saumur, d'autres encore), mais aussi à une nécessité fonctionnelle liée aux besoins croissants de communication entre la cour et des appartements de plus en plus spécialisés.

L'extériorisation de la fonction de circulation verticale, née dans les années 1360 d'une nouvelle réflexion sur l'espace contraint de la cour castrale, eut un essor considérable ; en effet, il en découla l'usage de la grande vis flanquant toute tour

maîtresse, puis tout manoir après le XVe siècle, et ce jusqu'au XVIIe siècle, et même plus tard encore dans les constructions de second ordre.

Les galeries : espaces de circulation, espaces de délassement

Mais la circulation verticale, primordiale pour ce qui était de l'accès depuis la cour aux parties essentielles de la résidence, avait son pendant : le logis souverain, ou castral, devait posséder, pour mériter son statut, des espaces de circulation horizontale que le Moyen Age a appelés loges, puis galeries.

L'une des manifestations du statut seigneurial était la capacité d'extériorisation du superflu ; en d'autres termes, être seigneur ou souverain supposait de pouvoir construire des espaces non directement utiles. Dès le début du XIIe siècle, cette fonctionnalité du superflu est bien mise en évidence au palais d'Auxerre avec la galerie reliant la salle synodale aux logis ; tous les palais, tous les

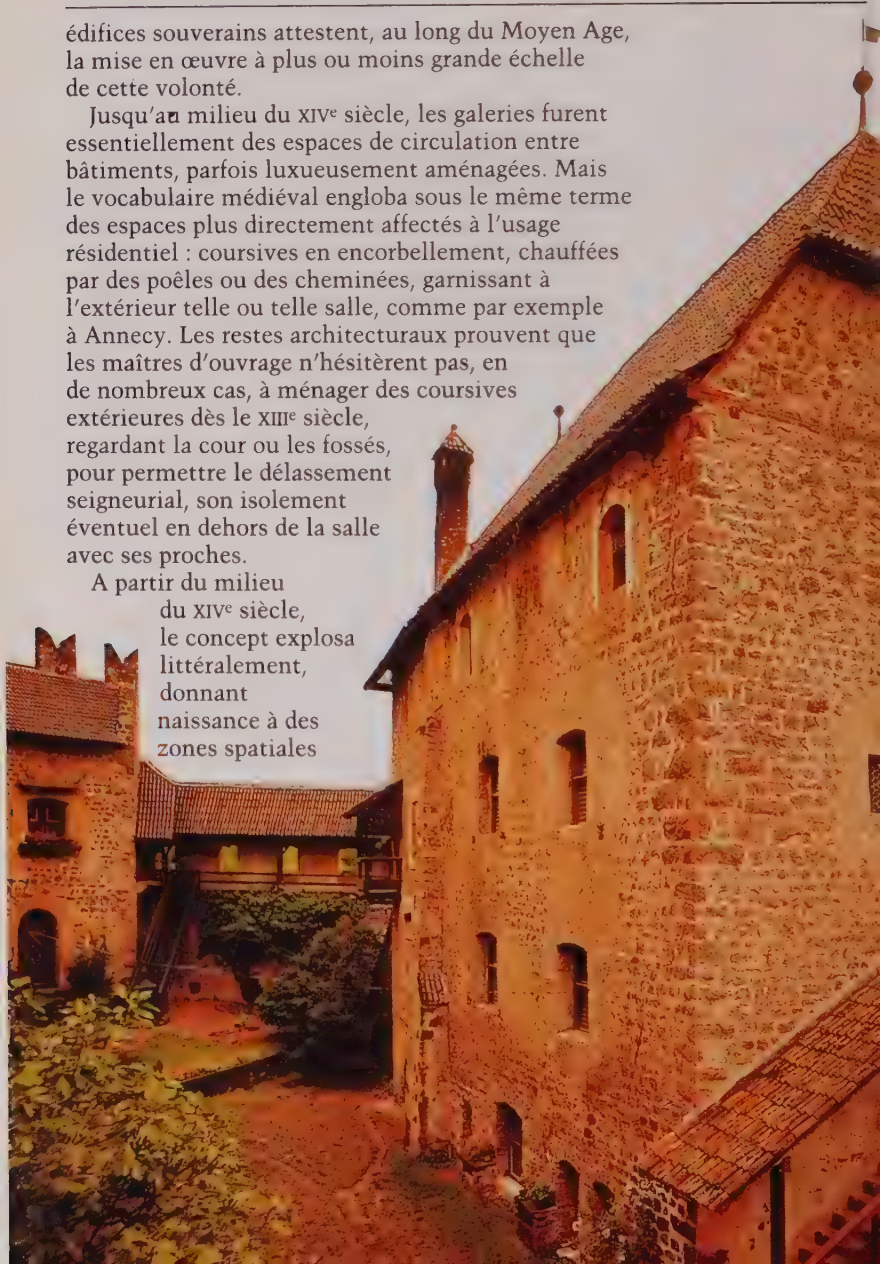
Dans le château-palais des XIVe-XVe siècles se multiplient les «galeries», simples passages couverts, ou salles annexes, servant au délassement à la conversation.

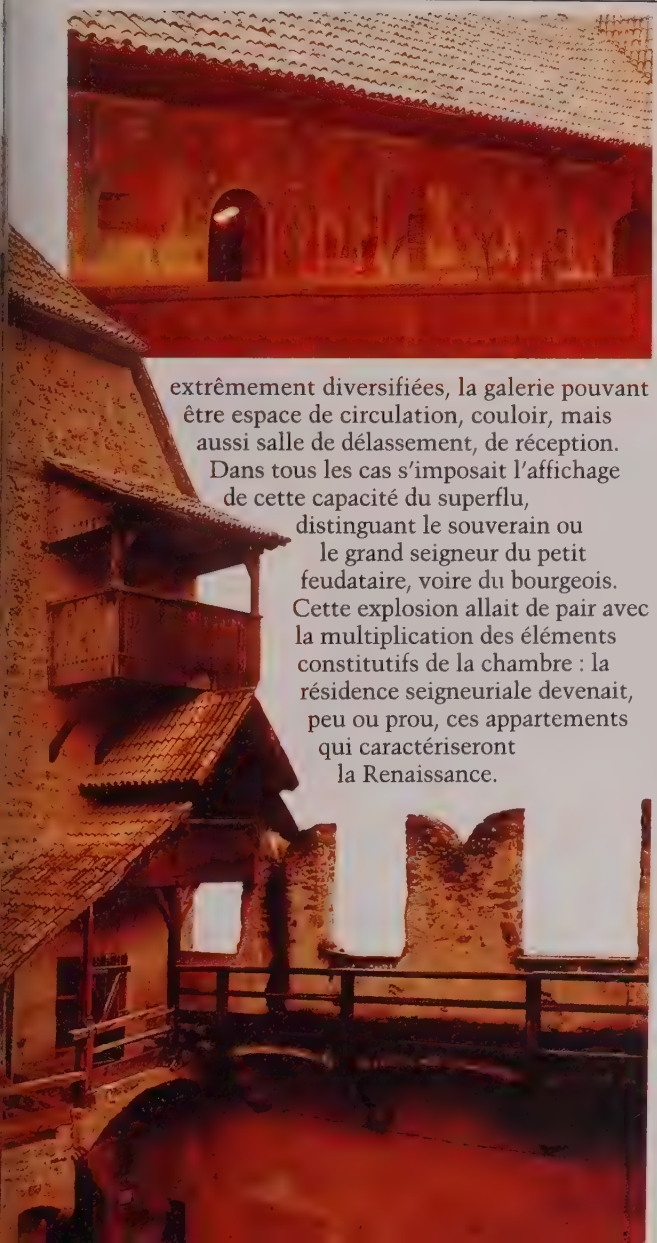
La grande vis de Saumur (au centre), construite peu après 1360 par Louis Ier d'Anjou, est l'une des premières, après la grande vis royale du Louvre (restitution par Viollet-le-Duc, à gauche), à orner et structurer la résidence princière. Désormais, la fonction de l'escalier est extériorisée ; de plus, le degré n'est plus réservé à la grande salle, mais dessert les appartements eux-mêmes.

édifices souverains attestent, au long du Moyen Age, la mise en œuvre à plus ou moins grande échelle de cette volonté.

Jusqu'au milieu du XIVe siècle, les galeries furent essentiellement des espaces de circulation entre bâtiments, parfois luxueusement aménagées. Mais le vocabulaire médiéval engloba sous le même terme des espaces plus directement affectés à l'usage résidentiel : coursives en encorbellement, chauffées par des poêles ou des cheminées, garnissant à l'extérieur telle ou telle salle, comme par exemple à Annecy. Les restes architecturaux prouvent que les maîtres d'ouvrage n'hésitèrent pas, en de nombreux cas, à ménager des coursives extérieures dès le XIIIe siècle, regardant la cour ou les fossés, pour permettre le délassement seigneurial, son isolement éventuel en dehors de la salle avec ses proches.

A partir du milieu du XIVe siècle, le concept explosa littéralement, donnant naissance à des zones spatiales





extrêmement diversifiées, la galerie pouvant être espace de circulation, couloir, mais aussi salle de délassement, de réception. Dans tous les cas s'imposait l'affichage de cette capacité du superflu, distinguant le souverain ou le grand seigneur du petit feudataire, voire du bourgeois. Cette explosion allait de pair avec la multiplication des éléments constitutifs de la chambre : la résidence seigneuriale devenait, peu ou prou, ces appartements qui caractériseront la Renaissance.

Le château de Runkelstein en Tyrol, outre un beau logis, classique dans les pays germaniques, avec son escalier couvert ménageant une arcade sous laquelle est placée une fontaine, présente la particularité de posséder un logis d'été. Celui-ci, construit par Niklas der Vinter à partir de 1388, se composait en rez de chaussée d'une halle (une galerie) ouverte sur la cour par quatre arcs, surmontée d'un étage articulé en deux salles. Ce logis d'été fut entièrement peint, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, sur le mur côté cour de la galerie supérieure, comme on peut le voir ci-dessus ; les peintures (restaurées en 1504-1508) représentent des écus, des scènes de chasse, de tournoi, des scènes de danse, de jeu de balle, mais aussi des scènes extraites de poèmes courtois.

On trouve au pied du donjon un escalier de cinquante-deux marches, qui descend à des souterrains pratiqués sous la marne [...] ; celui qui est à droite au pied dudit escalier n'a été poussé que sur la longueur de quarante toises ; celui de sa gauche se trouve bouché par des décombres à soixante-quinze toises, et paraît aller plus loin [...]. L'on va de ce souterrain dans un autre que l'on dit qui conduit à Dieppe, et dont l'entrée qui commence au bout de ce dernier est aussi bouchée par les décombres.

Description du château d'Arques-la-Bataille en 1708

CHAPITRE IV
DE L'ATTRIBUT AU MYTHE

Le château fort est incroyablement présent dans l'imaginaire collectif : combien de contes, combien de légendes en font un lieu chargé de mystères, ses murs et ses tours symbolisant souvent la restriction de liberté.

Curieusement, au fur et à mesure que s'est écoulé le temps depuis la construction des châteaux médiévaux, les mythes ont remplacé la symbolique ou les attributs. La désaffection progressive des constructions à partir de la fin du Moyen Age, l'incompréhension des générations postérieures pour des dispositifs devenus caducs et inexplicables, enfin la généralisation de la ruine qui rend le monument hermétique, tout cela a favorisé la naissance du mythe. Ainsi, dès le XVIe siècle, tout monument médiéval sera attribué aux «Romains», ou à des personnages légendaires comme la figure générique de Ganne ou Ganelon, inspirée de la chanson de Roland.

Le XVIIIe et le XIXe siècle marquèrent une époque de floraison des mythes autour du château fort ; incompréhension de la société médiévale et de ses productions monumentales, incapacité à réaliser l'«humanité» de celles-ci, contribuèrent à ancrer dans les esprits des visions populaires proches du folklore. Les destructions de la Révolution ne firent qu'accroître cette propension,

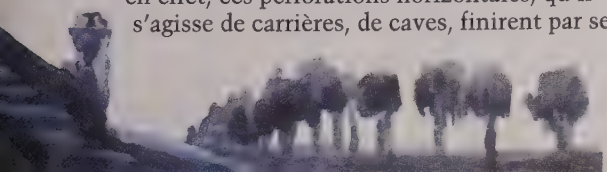
George Sand s'est laissée prendre à la magie du château fort, maniant à la fois le talent d'écrivain et celui de dessinateur (ci-dessous, un de ses dessins). Dans *Mauprat*, elle décrit La Roche-Guillebaud, rebaptisée La Roche-Mauprat : «On trouve, au plus fourré et au plus désert de la contrée, un petit château en ruines, tapi dans un ravin, et dont on ne découvre les tourelles ébréchées qu'à environ cent pas de la herse principale. [...] Quand le jour baisse et que l'engoulevent commence à glapir du haut des meurtrières, bûcherons et charbonniers passent en silence, pressant le pas, et de temps en temps font un signe de croix pour conjurer les mauvais esprits qui règnent sur ces ruines.»

le romantisme imposant les visions dramatiques.

Le souterrain, ou le «château-mystère»

Curieusement, l'un des mythes les plus tenaces, les plus présents, a été et reste celui du souterrain, alors que le Moyen Age a toujours mis en avant le rôle statutaire des éléments en élévation. La réalité vécue disparaît au profit d'une légende, histoire réinventée par l'imagination populaire : quel château n'a pas, au dire de ses guides, des réseaux longs parfois de dizaines de kilomètres ? Quel souterrain, connu par la tradition, ne s'est pas malencontreusement effondré de telle sorte qu'il est impossible de le reconnaître? Quel autre enfin ne reçoit pas la caution d'un vieillard chenu, dont un aïeul a parcouru l'intégralité du tunnel ?

C'est l'un des mythes modernes les plus présents du château, sans doute les plus éloignés de la réalité aussi. Il prend naissance dans les innombrables perforations que les hommes pratiquèrent à toute époque dans le sous-sol, destinées à fournir des matériaux aux édifices en élévation ou à fournir des caves de stockage, à température constante. Le souterrain ne fut, dans la majorité des cas, qu'une cave : il put être réseau de caves, comme dans la plus grande partie des villes médiévales. Au fil des siècles, en effet, ces perforations horizontales, qu'il s'agisse de carrières, de caves, finirent par se



« Si l'on oublie un instant la tour carrée qui le domine encore, ce n'est plus un donjon, ce n'est plus une ruine [...] ; c'est un énorme madrépore que pénètre et que remplit inextricablement de toutes ses antennes, de tous ses pieds, de tous ses doigts, de tous ses cous, de toutes ses spirales, de toutes ses trompes, de toutes ses chevelures, la végétation, ce polype effrayant. » Victor Hugo, *Le Rhin*, Lettre vingt-huitième.

Ci-dessus, un dessin de Victor Hugo.

rejoindre, s'interconnecter, s'emmêler dans de complexes écheveaux.

Châteaux souterrains

Pourtant, dans la symbolique médiévale, le souterrain salvateur n'a jamais existé ; le romantisme l'a inventé de toutes pièces. Alors, pratiqua-t-on jamais ce dispositif censé assurer aux défenseurs acculés le dernier exutoire ? La réponse est certainement négative ; car le Moyen Age fut bien plus pragmatique, et moins sentimental, que notre époque peut l'être. La fonctionnalité du «souterrain» n'avait pas de sens réel : pour qu'un souterrain-exutoire pût être efficace, il eût fallu que son débouché soit fort éloigné du site de départ, afin de ne pas risquer d'être inclus dans le périmètre des ouvrages de siège. Mais le Moyen Age n'avait pas plus les moyens financiers de percer des tunnels de château à château, de ville à ville, que nous ne les avons à notre époque...

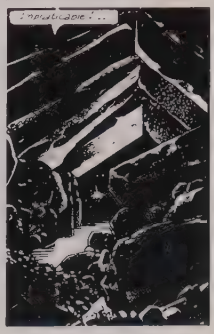
En revanche, il exista au Moyen Age des refuges souterrains, constitués justement par les réseaux de carrières, développés et aménagés à cet effet. En France, le plus célèbre des sites de ce type est celui des «muches» de Naours, en Picardie, énorme ensemble capable d'accueillir plus de trois mille personnes, lacis de souterrains aménagé dès le IXe siècle, qui fonctionna durant toutes les guerres. Rien à voir ici avec un site castral : il s'agissait d'un refuge pour les populations, indépendamment de toute

Le souterrain, espace insondable, labyrinthe obscur, inquiète et fascine ; il prend corps dans la bande dessinée, quand elle sait avec talent mêler réalité et imaginaire, ici *Les Compagnons du crépuscule*, de Bourgeon.

considération féodale.

De tels souterrains-refuges furent fréquents dans l'espace médiéval ; le plus souvent, il s'est agi de réalisations populaires, sans rapport avec le pouvoir en place. On ne peut exclure, cependant, l'existence de véritables châteaux rupestres : de ce point de vue, le Moyen-Orient apporte des exemples remarquables, parmi lesquels les «caves de Tyron», au Liban, sont les plus représentatives. Là, dans une vallée aux flancs abrupts, une forteresse souterraine aux accès vertigineux exista durant toutes les guerres croisées, voire au-delà. Ce qui étonne, dans tous ces exemples, c'est la vanité du procédé : car le refuge souterrain n'a de sens que s'il n'est pas connu. Si jamais son

« La visite du vieux château» (ci-dessus) par Métivet, dans *Le Rire*, n'a pas pris une ride, malgré ses quatre-vingt-dix ans passés : quand le mythe devient poncif...



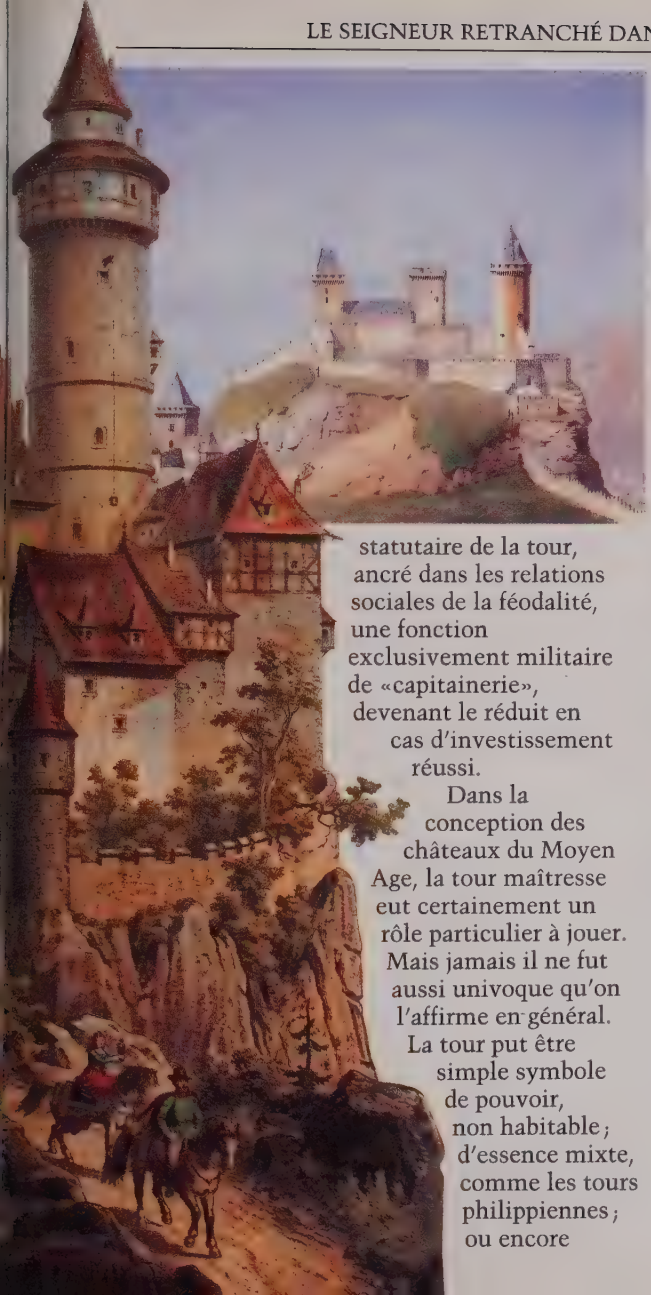
existence vient à être découverte, il se transforme en piège épouvantable, comme le terrier du lapin, susceptible d'un investissement bien pire que celui d'un château en plein ciel. Or l'histoire des sites de ce type suffit à prouver qu'aucun d'entre eux ne put demeurer secret et qu'ils se transformaient en effroyables mouroirs, dès lors que l'ennemi avait pu repérer les sources vitales d'approvisionnement, à commencer par l'eau.

– Le donjon [illegible] sur le haut de [illegible] jeune fiancée, la belle Fèvre de Lyon, et dans la salle [illegible] nore historique, dont il ne reste plus que des vestiges. (Le gro[illegible] légèrement.)

En suivant la visite de Métivet, voici le donjon (à gauche). Pour une fois, ce n'est pas l'ultime refuge, si ce n'est celui de l'humour...

Le donjon, ou l'«ultime refuge»

Dans la mythologie castrale moderne, la seconde place après le souterrain est sans doute celle réservée au «donjon» qui constitue, dans l'appréciation traditionnelle du château, l'ultime refuge. Cela repose sur une interprétation trop simpliste du château investi par une armée de siège : au cours de celui-ci, l'assiégeant devait s'emparer de la basse cour, puis de la cour noble. Lorsque l'assaillant était arrivé à ce stade, les défenseurs se réfugiaient nécessairement dans la tour maîtresse ou donjon. Lorsque la pression de l'ennemi devenait trop forte, alors s'offrait, pour les défenseurs, le dernier exutoire du... souterrain. L'époque romantique a substitué au rôle



statutaire de la tour, ancré dans les relations sociales de la féodalité, une fonction exclusivement militaire de «capitainerie», devenant le réduit en cas d'investissement réussi.

Dans la conception des châteaux du Moyen Age, la tour maîtresse eut certainement un rôle particulier à jouer. Mais jamais il ne fut aussi univoque qu'on l'affirme en général. La tour put être simple symbole de pouvoir, non habitable ; d'essence mixte, comme les tours philippiennes ; ou encore

« Au Moyen Age [...], le donjon était au château ce que celui-ci était à la ville. Les garnisons [...], chassées de la cité, se retiraient dans le château ; celui-ci pris, elles se réfugiaient dans le donjon. [...] Alors le seigneur trahi n'avait d'autre refuge que son donjon, dans lequel il se renfermait avec ses gens à lui. Il lui restait alors, pour dernière ressource, ou de se défendre jusqu'à l'extrémité, ou de prendre son temps pour s'échapper, ou de capituler.» Cette vision classique du rôle de la tour maîtresse est celle de Viollet-le-Duc, dans son *Dictionnaire*. Elle est malheureusement bien trop réductrice, laissant de côté les aspects résidentiels ou purement symboliques, illustrés par tant de sites. A commencer par les *Bergfried* germaniques (au centre), totalement inhabitables ; mais le château de Foix (ci-contre), avec ses trois tours maîtresses sur un site étriqué, montre la puissance du symbole, la construction d'une tour étant signe de puissance d'un nouveau maître d'ouvrage.

COUPE ET PROFIL DU CHASTEAU DE PONS pris par la ligne du plan C.D. ou parc ist dans lenfoncem la tour et autres baltimans et murs

L'imaginaire du château fort, c'est aussi sa restauration. Combien d'architectes et d'archéologues n'ont pas rêvé de restitutions ; les architectes des monuments historiques du siècle passé les ont formalisées avec des lavis d'une qualité d'exécution parfaite, comme au beau château de Rambures, lavé ici par Masqueray en 1886 (ci-contre). L'imagination a malheureusement parfois pris corps, au prix de baies repercées, de mâchicoulis ajoutés, défiant parfois l'analyse ; heureusement, il demeure parfois de superbes témoignages des états anciens. La comparaison entre l'état actuel de la tour maîtresse de Pons (photographie en haut à gauche), et celui du XVIIe siècle relevé par l'excellent ingénieur Claude Masse (en bas), atteste de cette part de rêve...

simple prison, telle la tour de Provins, dont le programme fut conçu dans les années 1150 comme celui d'un ensemble carcéral ; ou enfin tour-résidence. Dans aucun cas, elle ne fut exclusivement cet ultime refuge : seules les tours inspirées par Philippe Auguste s'accorderaient bien avec ce concept, puisqu'elles étaient entièrement isolées du reste du château.

Encore faut-il s'interroger : quand on examine un édifice comme celui de Coucy, où la tour maîtresse, double d'une tour philippienne classique, s'imposait face à la basse cour, on peut légitimement se demander si les fonctionnalités défensives furent déterminantes par rapport à une symbolique évidente.

Bien souvent, le donjon fut, au contraire d'un refuge, l'accueil de la fonction résidentielle. Et l'on peut affirmer que le Moyen Age pratiqua la construction de la tour maîtresse avec une grande souplesse conceptuelle : à l'intérieur se mirent en place des programmations à but civil où les espaces résidentiels formaient l'essentiel. Le cas de la tour de Vincennes est exemplaire de ce point de vue, comme l'est la grande famille des tours-maisons rectangulaires à tourelles circulaires qui firent florès dans l'orbite des seigneuries secondaires.

« J'ai escaladé le sentier, jadis si redoutable, où ont ruisselé l'huile bouillante, la poix allumée et le plomb fondu des mâchicoulis. » (« Visite du Schwalbennest » par Victor Hugo, dans *Le Rhin*, lettre vingt-huitième).

L'huile bouillante : la caricature de la défense

L'image la plus présente du château dans les esprits est celle du siège où, après avoir franchi les fossés (toujours en eau dans l'imagerie, contre toute réalité), les assaillants se livraient à l'échelade : alors, gravissant de hautes échelles accolées aux courtines, ils s'exposaient à la projection de divers ingrédients, parmi lesquels l'huile bouillante fait figure de préférée pour la plupart des guides professionnels.

Pauvres défenseurs, obligés par la tradition moderne à faire bouillir des marmites d'huile sur des feux ménagés sur les chemins de ronde, et à manipuler ces marmites pour déverser l'huile bouillante depuis les créneaux, les hourds, voire les mâchicoulis... Il est curieux de constater à quel point cette imagerie traditionnelle fait loi.

Pourtant, qui pourrait croire, à bien y réfléchir, que les défenseurs alimentaient en haut des murs des feux pour chauffer de lourdes marmites, remplies d'un liquide très coûteux, et au surplus que ces mêmes

A en croire les auteurs anciens, suivis par tant d'illustrateurs, les chemins de ronde des châteaux forts devaient abriter des industries bien coûteuses... En fait, les textes comme l'iconographie prouvent que, du haut des mâchicoulis ou des hourds, l'on jetait essentiellement des pierres – au lieu d'huile bouillante ; mieux, les orifices verticaux étaient utilisés pour le tir vertical (fichant) grâce aux armes de jet classiques.

défenseurs agrippaient les marmites brûlantes pour les déverser, sous le feu ennemi, sur quelques assaillants...? Les textes anciens permettent d'affirmer, au contraire, que la défense sommitale reposa essentiellement sur l'usage de projectiles solides, à commencer par les pierres qui étaient stockées, avant le siège, sur les sommets des tours et des courtines ; mais on utilisa également des matériaux tout aussi efficaces que l'huile bouillante, par exemple la chaux vive liquide.

Le règlement d'Hugues de Cardaillac, en 1347, pour le château de Bioule, prévoyait ainsi au sommet des tours des bacs de chaux vive. Par ailleurs, les récits de siège mentionnent le recours à des projectiles bien plus prosaïques : ne serait-ce que les tonneaux d'excréments lancés lors de tel siège alsacien au XIIIe siècle.

Mais, pour l'essentiel, l'attaque et la défense des places reposèrent sur l'usage des armes de jet, qu'il s'agisse des armes individuelles (arcs et arbalètes), ou collectives (trébuchets, catapultes), complétées par celui de projectiles manuels, pierres ou poutres. L'approche est certes moins romantique ; mais elle permet de comprendre que, durant le Moyen Age, comme auparavant pendant l'Antiquité, et plus tard à l'époque classique, la «poliorcétique» (l'art du siège) fut toujours affaire de spécialistes qui mirent en œuvre des méthodes de plus en plus évoluées ; les *ingeniatores*, ingénieurs au XVIe siècle, n'avaient cure d'huile bouillante. Pour eux, la façon de construire les machines ou les canons, les méthodes de progression vers la place, les moyens de détecter la mine ou la sape, formaient un corps de doctrine dont l'évolution est autrement significative que les discours faciles de guides touristiques en manque d'inspiration.

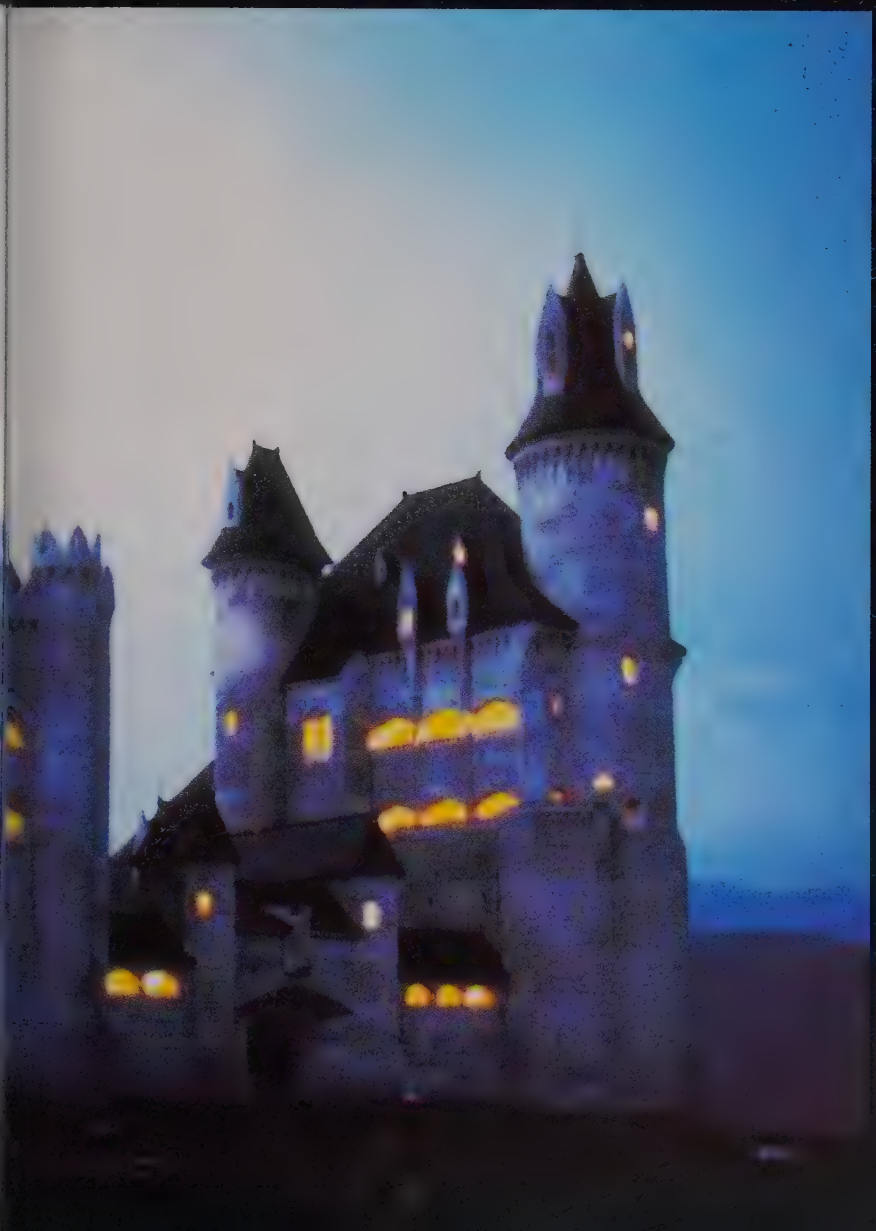
Lorsque le cinéma s'empare du château fort (ci-dessus, dans *Excalibur* et pages suivantes dans *Last Action Hero* et *Krull*), le résultat est en général à la mesure des rêves et des mythes ; mais il privilégie le spectacle, comme ci-dessus un combat dans des fossés remplis d'eau. L'échelade imposait de disposer d'une armée d'investissement nombreuse, et d'avoir identifié un secteur peu défendu ; la technique de la sape ou de la mine était autrement plus fréquente.

L'oubliette ou la justice seigneuriale par omission

Vient ensuite, dans la série des mythes modernes, celui de l'oubliette, cachot où les seigneurs auraient pris un malin plaisir à enfermer leurs prisonniers en les oubliant. L'oubliette est le pendant du souterrain ; la plupart des caves voûtées ménagées à la base des tours sont présentées comme des cachots insondables où les prisonniers croupissaient sans boire ni manger.

Or, ces caves de base de tour ont, en majorité, servi de lieu de stockage ; il existait un orifice à la clef de voûte, ou un trou d'homme pour y accéder par des treuils. Cependant, tout romantisme

« Ici les oubliettes ! où l'on jetait les cadavres tout vivants. C'étaient des abîmes sans fond, dont le fond était garni de lames de rasoir… » En 1902, Métivet poursuivait ainsi sa visite, prouvant que les avertissements d'un demi-siècle plus ancien de Mérimée n'avaient servi à rien : « C'est avec la même réserve qu'il faut examiner les cachots désignés sous le nom d'oubliettes, espèces de puits où l'on descendait des prisonniers destinés à périr de faim, ou bien qu'on tuait en les y précipitant… » Pas plus que ceux de Viollet-le-Duc : « Il n'y a pas de château du Moyen Age dans lequel on ne montre des oubliettes, et cependant nous devons avouer que nous avons très rarement trouvé de fosses auxquelles on puisse donner ce nom ; généralement, ce sont des fosses d'aisance. »



Si l'on oublie le terme d'oubliette, en revanche le cachot est un élément du programme castral : c'est au château que se rend la justice seigneuriale, et l'enceinte comprend un ou plusieurs lieux d'incarcération. Généralement situés dans les parties basses des tours, ils sont reconnaissables aux latrines murales qui garnissaient le local. Humidité, obscurité, puanteur ambiante devaient en faire des mouroirs pour les prisonniers de droit commun, ou pour ceux, pris dans quelque bataille, qui n'avaient pas les moyens de payer rançon. C'est bien ce climat que dépeint Granet représentant *Saint Louis délivrant des prisonniers à Damiette* (ci-contre) ou Bourgeon, un siècle plus tard, dans ses *Compagnons du crépuscule* (ci-dessous).

mis à part, la fonction carcérale a existé au sein du château, ne serait-ce que du fait de son statut dans la construction judiciaire féodale. Les cachots se distinguent des caves à la base des tours, par l'existence de latrines dans l'épaisseur du mur : on en trouve de beaux exemples à Najac, à Coucy, au Vivier. Mais, le plus souvent, les cachots étaient ménagés dans une tour, quitte à occuper la totalité du volume de celle-ci, comme à Provins.

Il est vraisemblable que l'accueil dans ces cachots ait laissé largement à désirer : malgré la présence de latrines, les conditions d'hygiène étaient pour le moins déficientes. Cependant, la notion d'«oubliette» cadre particulièrement mal avec la sociologie médiévale qui, en dépit de violences répétées, était celle d'un état de droit, ou d'intérêt. Le prisonnier était source de revenus ; aussi ne peut-on soupçonner les tenants de justice de les avoir oubliés dans des cachots insondables.

A la décharge cependant des tenants de la barbarie médiévale, il est probable que les chances de sortie en état d'intégrité physique d'un cachot castral – ou urbain de la même façon – étaient faible, sinon nulles.

La tour de César de Provins (ci-dessous une maquette en coupe) présentait la particularité d'être une tour maîtresse dont l'unique fonction était celle de prison. Les deux salles du volume central étaient espaces pour les gardes ; elles étaient entourées de cellules individuelles ménagées dans les tourelles et dans l'épaisseur des murs. La salle supérieure était pourvue de latrines communes, ainsi que de lavabos. A mi-hauteur, une galerie voûtée permettait une surveillance externe, évitant tout risque de révolte grâce à des fenêtres hautes d'où les gardiens pouvaient tirer sur les prisonniers. Cette tour servit dès l'origine de prison pour la justice seigneuriale, transférée à la fin du XIIe siècle à la commune de Provins.

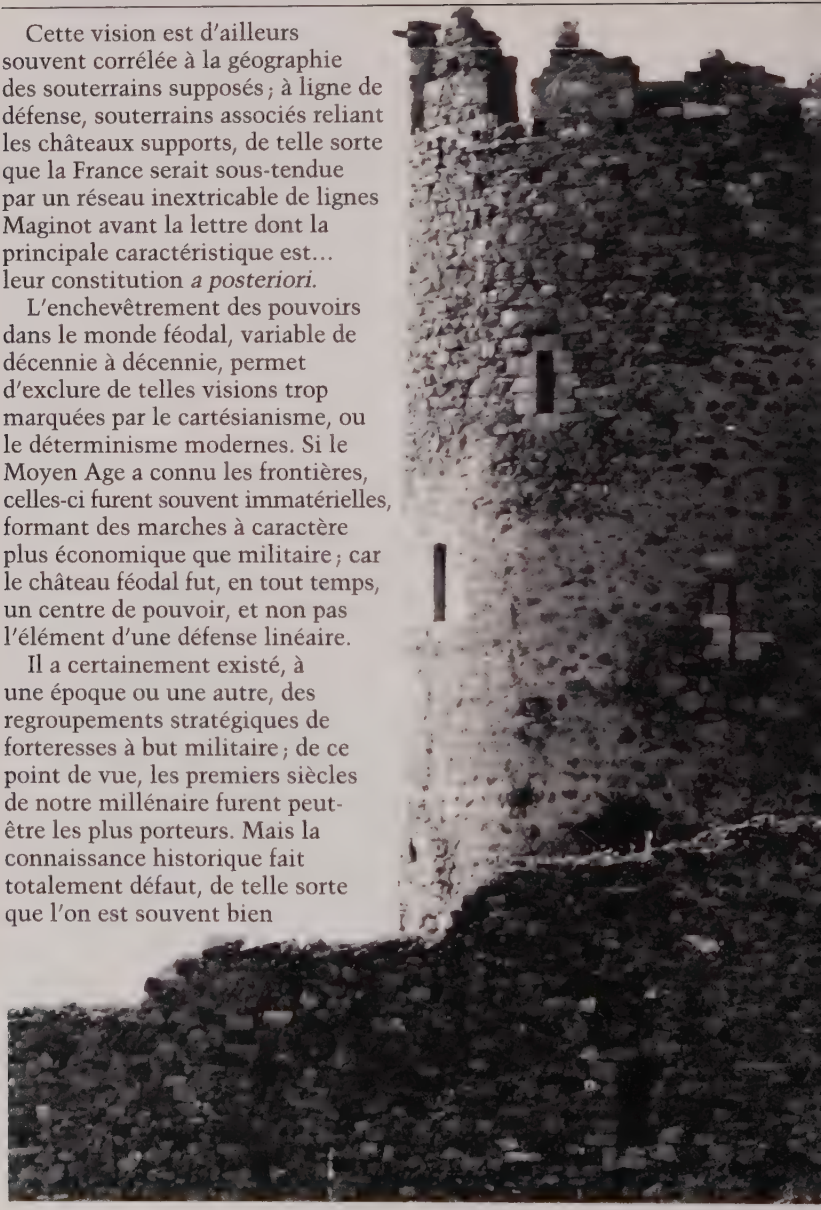
Les lignes de défense ou les châteaux, forts avant la lettre

Dès le XIXe siècle s'imposa une vision du château comme élément de stratégies défensives modernes ; comme si le Moyen Age avait été empli de «prés carrés» à la Vauban, pour chaque seigneurie, chaque baronnie, chaque comté, chaque duché. Ainsi naissent périodiquement des restitutions de lignes de défense multiples, valables pour telle ou telle entité féodale, appuyées sur des fortifications d'autant plus volontiers associées qu'on en connaît moins l'histoire.

Cette vision est d'ailleurs souvent corrélée à la géographie des souterrains supposés ; à ligne de défense, souterrains associés reliant les châteaux supports, de telle sorte que la France serait sous-tendue par un réseau inextricable de lignes Maginot avant la lettre dont la principale caractéristique est... leur constitution *a posteriori.*

L'enchevêtrement des pouvoirs dans le monde féodal, variable de décennie à décennie, permet d'exclure de telles visions trop marquées par le cartésianisme, ou le déterminisme modernes. Si le Moyen Age a connu les frontières, celles-ci furent souvent immatérielles, formant des marches à caractère plus économique que militaire ; car le château féodal fut, en tout temps, un centre de pouvoir, et non pas l'élément d'une défense linéaire.

Il a certainement existé, à une époque ou une autre, des regroupements stratégiques de forteresses à but militaire ; de ce point de vue, les premiers siècles de notre millénaire furent peut-être les plus porteurs. Mais la connaissance historique fait totalement défaut, de telle sorte que l'on est souvent bien



en peine d'identifier les possesseurs de telle ou telle motte. A l'inverse, les regroupements qui purent s'effectuer pendant la guerre de Cent Ans méritent d'être relativisés, la notion de stratégie étant exclue. Jamais, en effet, ne se constituèrent au Moyen Age des réseaux de fortifications construites *a nihilo* comme aux XVIIIe et XIXe siècles.

Réalité et rêves

Le château fort était, avant tout, espace de vie civile ; quelle que soit la carapace

Considérées à tort comme une ligne de défense dirigée contre la Catalogne, les forteresses royales édifiées dans les Corbières au XIIIe siècle étaient, en fait, des points d'appui pour le contrôle de ces montagnes volontiers rebelles. Ci-contre, les quatre châteaux de Lastours.

militaire, un château vivait plus longtemps en paix qu'en guerre, et l'on ne peut l'assimiler à un fort classique édifié pour une armée institutionnelle en quête de nouveaux espaces. Il représentait, pendant toute la durée du Moyen Age, un point de fixation du pouvoir, un lieu privilégié dont dépendaient des hommes et des fiefs ; il fut un espace de résidence, un centre administratif, et aussi un point d'appui militaire.

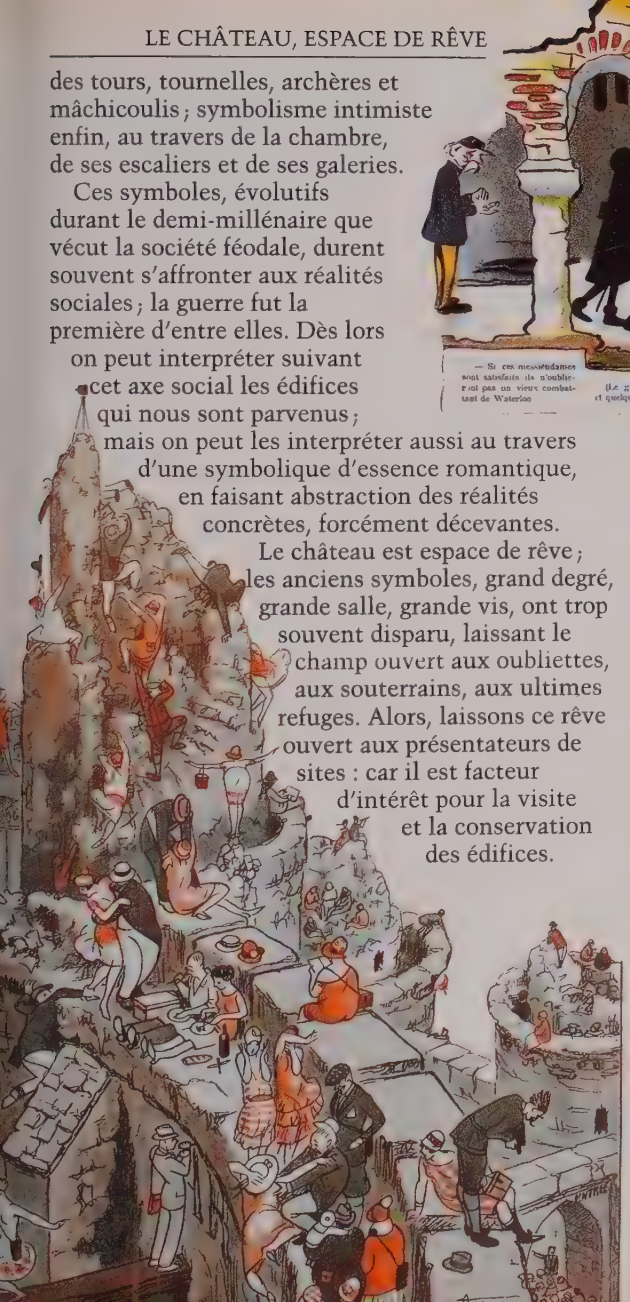
La leçon essentielle que l'on peut tirer de l'analyse des monuments conservés un peu partout en France, mais aussi à l'extérieur des frontières, réside dans le symbolisme déployé pour l'édification du château. Symbolisme civil, au travers de la grande salle ; symbolisme militaire, au travers

« A l'assaut des vieilles pierres. Aussi fort soit-il, aucun château ne peut résister au touriste» (ci-dessous). Laissons parler Hugo, une fois encore : «Cette ruine maudite et redoutée a sur les autres ruines du Rhin l'avantage de n'être pas exploitée. Aucun officieux ne vous suit dans l'ascension, aucun démonstrateur de spectres ne vous demande pour boire, aucune porte verrouillée et cadenassée ne vous barre le chemin à mi-côte. [...] Personne ne vous aide et personne ne vous gêne.»

des tours, tournelles, archères et mâchicoulis ; symbolisme intimiste enfin, au travers de la chambre, de ses escaliers et de ses galeries.

Ces symboles, évolutifs durant le demi-millénaire que vécut la société féodale, durent souvent s'affronter aux réalités sociales ; la guerre fut la première d'entre elles. Dès lors on peut interpréter suivant cet axe social les édifices qui nous sont parvenus ; mais on peut les interpréter aussi au travers d'une symbolique d'essence romantique, en faisant abstraction des réalités concrètes, forcément décevantes.

Le château est espace de rêve ; les anciens symboles, grand degré, grande salle, grande vis, ont trop souvent disparu, laissant le champ ouvert aux oubliettes, aux souterrains, aux ultimes refuges. Alors, laissons ce rêve ouvert aux présentateurs de sites : car il est facteur d'intérêt pour la visite et la conservation des édifices.



« L'intérieur du burg est d'un aspect lugubre. [...] La grande salle, dont le toit et les plafonds se sont effondrés, est encore royalement décorée par treize croisées toutes grandes ouvertes sur la vallée [...]. Je suis resté dans la masure jusqu'au coucher du soleil, qui est aussi une heure de spectres et de fantômes. [...] Tous les monstres de l'ombre se réveillent et commencent à fourmiller. Des grondements sourds, des frappements bizarres, des glapissements, des crépitations sous les feuilles, des soupirs faibles qu'on entend tout près de soi, des gémissements inconnus, les êtres difformes exhalant les bruits lugubres, ce qu'on entend jamais hurlé ou murmuré par ce qu'on ne voit jamais... » (Victor Hugo, *Le Rhin*). Page suivante, le château du Haut-Koenigsbourg, en Alsace.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

Les sources du Moyen Age sont nombreuses
qui rendent compte de l'intense activité architecturale,
en particulier dans le domaine du château fort.
Ce sont des textes médiévaux
qui ont été privilégiés ici,
afin de laisser apparaître la réalité,
même si elle prend parfois
une dimension symbolique.

Symboles et statuts : la motte et la tour

C'est au travers des chroniques et histoires écrites aux XIe et XIIe siècles que l'on peut le mieux cerner l'importance symbolique de la motte et de la tour. Très souvent, la motte y est intitulée dongio, *qui fait référence au pouvoir féodal (*dominium*), alors que* motta, *plus descriptif, sera employé dans les textes plus tardifs. La tour maîtresse est intitulée* turris*; enfin les tours de flanquement sont appelées* tornellae, *«tournelles». La construction de l'un ou l'autre de ces éléments est affaire de pouvoir et de statut; mais il n'est pas rare que le fait dépasse le droit...*

Le château de Conisborough, en Grande-Bretagne (à droite).

Mention de la construction d'une tour de bois au-dessus d'une motte (1026) (Annales de Vendôme)

*Eudes II, comte de Blois, dans sa lutte avec Foulques Nerra, bâtit en 1026 une tour de bois sur une motte plus ancienne. La prééminence de la tour s'affirme, mais celle de la motte (*dongio*) n'est pas moins présente.*

Eudes, débarrassé de ses problèmes avec le roi en France, investit cette année le château de Montboyau, qui avait été fortifié dix ans plus tôt environ par Foulques contre la ville de Tours. Il bâtit une tour de bois d'une hauteur étonnante au-dessus de la motte (*super dongionem*) du château. [...]

Publié par L. Halphen, *Recueil d'Annales angevines et vendômoises*, 1903, p. 60-61.

Construction d'une motte et d'une enceinte à Ardres vers 1060 (Chronique de Lambert d'Ardres)

Le XIe siècle voit s'imposer la fortification de terre, basée sur la motte appelée «donjon » dans la littérature.

Arnauld, sénéchal d'Eustache, comte de Boulogne, voyant que tout lui réussissait, et que tout répondait à ses vœux, disposa une écluse dans le marais près d'Ardres, à un jet de pierre de l'écluse du moulin, et une autre écluse. Entre deux, au milieu du marais de sable, d'une grande profondeur, il édifia une motte extrêmement haute, appelée aussi «donjon» éminent, entre les bases des escarpements voisins; elle était symbole contre les sièges.[...] Il entoura l'espace d'un fossé extrêmement fort, incluant à l'intérieur le moulin.[...]

Publié par V. Mortet, *Recueil de textes...*, Paris, 1911, p.180-182.

Description d'une tour de chevalier vers 1070 (Miracles de Saint-Benoît)

Le chevalier Seguin, spoliateur de l'abbaye de la Cour-Marigny, reçut une ambassade dans sa tour, au cours de laquelle, pris d'une violente colère, il se tua accidentellement en traversant le plancher. Ce texte montre le caractère fruste d'une demeure noble, mais également le caractère symbolique de la tour.

Sa maison était une tour de bois, car il était un homme puissant, faisant partie des plus nobles habitants du château de Châtillon. La tour avait à l'étage supérieur un appartement (*solarium*) où demeurait Seguin avec sa famille, où il tenait ses réunions, vivait avec ses proches, et dormait la nuit. De plus, dans ses parties inférieures, la tour contenait un cellier contenant des épices de diverses sortes, pour recevoir et conserver les vivres nécessaires. Le plancher de l'appartement était, comme de coutume, constitué de poutres de bois qui étaient peu épaisses en regard de leur largeur et surtout de leur longueur. [...] Il parlait en se tenant au bout d'une planche ; à peine avait-il vomi son discours de sa bouche empoisonnée, que la tête de la poutre se renversa, son extrémité se soulevant en hauteur. Tombant la tête en bas, sa chute fut telle que sa tête se ficha entre deux coffres comme un coin enfoncé dans le bois, le reste de son corps étant rejeté sur l'un des coffres ; [...]

Publié par E. de Certain, Paris, 1858, p. 296-300.

Châtillon-Coligny, tour maîtresse des années 1180, dans le Loiret.

Construction d'une maison ou tour ronde sur la motte de Guines en 1181 (*Histoire des comtes de Guines* par Lambert d'Ardres)

Dans ce texte, la «maison» ronde est certainement une tour maîtresse. Il est intéressant de constater que la symbolique de l'architecture intérieure l'emporte désormais sur celle de la motte, rappelée en préambule.

Baudouin, comte de Guines, bâtit à Guines au-dessus de la motte (*dunjo*) une maison ronde de pierres de taille; sa hauteur était telle qu'elle paraissait suspendue en l'air. Il prévit à la partie supérieure une terrasse plate, afin d'y placer une couverture de plomb au-dessus de la charpente [...]. Dans cette maison, il disposa des chambres d'apparat, d'autres destinées à la résidence, ainsi que des retraits, et des couloirs, au point que la maison différait peu d'un labyrinthe, à l'image de la résidence de Dédale. Plus loin, à l'extérieur de la maison, devant sa porte, il bâtit une chapelle aux murs de pierre et à la charpente de bois que Salomon n'aurait pas reniée. Il fit aussi construire sur l'enceinte extérieure du château un mur de pierre. Enfin il dota l'entrée de tours agressives et de machines de guerre.

Devis de construction d'une tour maîtresse commandée par Philippe Auguste à Villeneuve-sur-Yonne, entre 1205 et 1212 (Cartulaire de Philippe Auguste)

Le devis de construction de la tour maîtresse de Villeneuve par Philippe Auguste est d'un considérable intérêt, puisque cette tour demeure. La comparaison entre le devis et la réalité prouve que les dimensions furent adaptées; prévue d'un diamètre total de 15,4 mètres, la tour fut édifiée avec un diamètre de 16,5 mètres, et une répartition différente des volumes. Mais le programme d'ensemble fut respecté, celui d'une tour philippienne à deux portes dotées chacune d'un pont-levis.

La tour aura 14 toises (27, 20 m) de hauteur, 15 pieds (4,90 m) d'épaisseur, et 20 pieds (6,50 m) de diamètre; elle sera entourée d'un fossé de 20 pieds (6,50 m) de profondeur et de 40 pieds (13 m) de largeur, entièrement maçonné. Elle sera dotée de deux ponts-levis,

La tour de Foulques Nera, au château de Langeais, tour-résidence du XIe siècle, transformée au XIIe, est l'une des premières à avoir été construite en pierre.

et d'un hourdage complet, bâti de bois et renforcé de fer. Pour tout cela, il aura 1 600 livres.

Publié par J. Vallery-Radot, «Le donjon de Philippe Auguste à Villeneuve-sur-Yonne et son devis», dans *Château-Gaillard*, vol. II, Cologne, 1967, p.106-112.

Restrictions imposées par le comte de Champagne à l'un de ses arrière-vassaux pour la construction d'une maison fortifiée, en 1223

Le droit de fortifier fut un droit jurisprudentiel; nombre d'actes interviennent après coup, comme des régularisations, même pour des édifices mineurs. Les fortifications dites «adultérines» furent très nombreuses; le pouvoir tentait alors de restreindre la capacité militaire, interdisant fossés, tours de flanquement, voire encore hourds.

[…] Comme Henri de Mirvaux avait construit des murs autour d'une certaine maison qu'il possède à Givry près de Mirvaux, mon cher et fidèle Thomas de Mirvaux intenta une procédure contre lui, arguant du fait que la coutume est telle, dans le comté de Champagne, que toutes les fortifications doivent être tenues directement du comte, quel que soit leur statut à l'intérieur du comté. Aussi j'ai concédé au dit Henri que lui ou ses héritiers puissent bâtir autour de ladite maison un mur de quinze pieds et demi de hauteur (5 m), d'une épaisseur de deux pieds et demi (0,8 m), sans fossés ni tournelles de flanquement; les archères ou arbalétrières ne lui sont autorisées qu'à condition qu'elles ne soient pas pratiquées dans des hourds en surplomb, de telle sorte que n'existent que des murs plans, conformément à la coutume établie par ledit Thomas dans son fief […].

Publié par V. Mortet, P. Deschamps, *Recueil de textes…*, 1929, p. 233.

La normalisation «à la française» au XIIIe siècle

Si la vague des châteaux et des enceintes construits par Philippe Auguste utilise, au plan architectural, des concepts déjà éprouvés, la grande nouveauté est apportée par le caractère véritablement normatif de cette fortification, prouvé par la similitude dimensionnelle et technique des ouvrages construits. Et la force symbolique de cette normalisation (jusqu'à la taille de la pierre) fut telle qu'elle diffusa rapidement dans les constructions des grands vassaux de la couronne.

Destinée à être placée au Louvre, dans la galerie d'Apollon, sous la monarchie de Juillet, cette peinture de Mauzaisse (à droite) illustre la construction de la tour du Louvre. Philippe Auguste y est figuré en train de se faire présenter les plans par son architecte.

Devis de travaux de fortification commandés par Philippe Auguste en divers lieux, entre 1205 et 1212 (cartulaire de Philippe Auguste)

Les devis de l'administration de Philippe Auguste fournissent la preuve d'une organisation fortement structurée, dotée de normes, capable de mettre au point des devis précisément chiffrés. On en voit ici un exemple avec les constructions ordonnées à Soissons, Compiègne, Montargis, Cappy, qui mettent en évidence le rôle des tours de flanquement, ainsi que des portes à deux tours.

Saint-Médard de Soissons

Garnier doit construire à Saint-Médard 50 toises de mur neuf, et réparer 250 toises de mur, de telle sorte qu'il ait 4 toises (7,80 m) de hauteur jusqu'au parapet. Il doit construire aussi 4 tournelles neuves aux quatre coins, et réparer deux autres tournelles qui existent. Le tout pour 500 livres.

Compiègne

Gauthier de Meulant doit construire à Compiègne 60 toises de mur neuf de pierre de taille, d'une hauteur de 4 toises (7,80 m) jusqu'au parapet. Il rehaussera l'autre mur de telle sorte qu'il ait également 4 toises de hauteur jusqu'au parapet, et 4 pieds (1,30 m) de chemin de ronde; il doit le crépir et le reprendre totalement à la chaux. Il doit construire quatre portes à deux tours. Il fera aussi des fossés de 50 pieds de largeur (16,20 m), et de 30 pieds de profondeur (9,72 m). Tout ceci pour 2 000 livres dont les bourgeois payeront 900, le roi 1 100.

Montargis

Les tournelles de Montargis que Garnier doit construire pour 40 livres auront cinq pieds et demi (1,80 m) d'épaisseur de mur chacune, et huit pieds (2,60 m) de diamètre. Elles auront deux paires

d'étages planchéiés, avec parapet et crénelage au-dessus du mur. Les portes seront à deux tournelles, avec une herse devant, et une archère; pour chaque porte il sera payé 100 livres, et devra acheter la chaux et le bois pour les tournelles.

Cappy

Les murs de Cappy auront 5 toises (9,72 m) de hauteur, et sept pieds (2,30 m) d'épaisseur […]. Les fossés auront 60 pieds (19,5 m) de largeur, et 35 pieds (11,35 m) de profondeur; là où ils seront en eau, ils auront 15 pieds (4,90 m) de profondeur. On y bâtira deux portes partant du fond du fossé, avec des ponts-levis, et trois tournelles partant aussi du fond du fossé; elles auront 10 pieds (3,25 m) de diamètre intérieur, et 7 pieds (2,26 m) d'épaisseur. Pour cette tâche, il recevra 2 000 livres. Auparavant, il devra construire une tour à la tête de la chaussée, qui aura deux paires d'étages, 20 pieds (6,5 m) de diamètre interne, et 12 pieds (3,9 m) d'épaisseur; il en aura 1 200 livres.

Publié par V. Mortet, P. Deschamps, *Recueil de textes…*, 1929, p. 214-219.

Marché de construction pour la construction du château de «Dannemarche» à Dreux, en 1224

Ce marché, passé par Robert III Gâteblé, révèle tout l'impact de la normalisation philippienne. Le modèle de la tour maîtresse fut sans doute celle, royale, de Nogent-le-Roi, disparue aujourd'hui; à l'évidence, les tournelles de flanquement étaient prévues sur le modèle des tournelles philippiennes.

Sachent tous que telles sont les conventions entre Robert, comte de Dreux, et maître Nicolas de Beaumont-le-Roger, pour la construction d'un château au lieu-dit de Dannemarche à côté de Dreux. Ledit maître fera en cet endroit une tour maîtresse telle que la tour de Nogent, entièrement en maçonnerie, avec un puits. Le mur de basse cour, commencé en ce lieu, sera achevé de la largeur qu'il possède aujourd'hui, mais d'une hauteur supérieure de deux pieds; au-dessus sera réalisé un chemin de ronde et un crénelage. Il terminera trois tournelles entamées, et construira une quatrième à la même dimension; l'élévation des tours sera conduite jusqu'au ras du crénelage des courtines; au-dessus, il fera un chemin de ronde crénelé. Du côté de la ville, il fera deux tournelles de 10 pieds (3,25 m) de diamètre […]. Et il sera tenu de creuser un fossé autour de la tour maîtresse d'une profondeur de quatre toises (7,8 m), et d'une largeur de quatre toises et demie (8,8 m); il sera tenu également de bâtir un pont pour accéder à la tour au-dessus du fossé […].

Publié par V. Mortet, P. Deschamps, *Recueil de textes…*, 1929, p. 234

La fortification pure, au Moyen-Orient

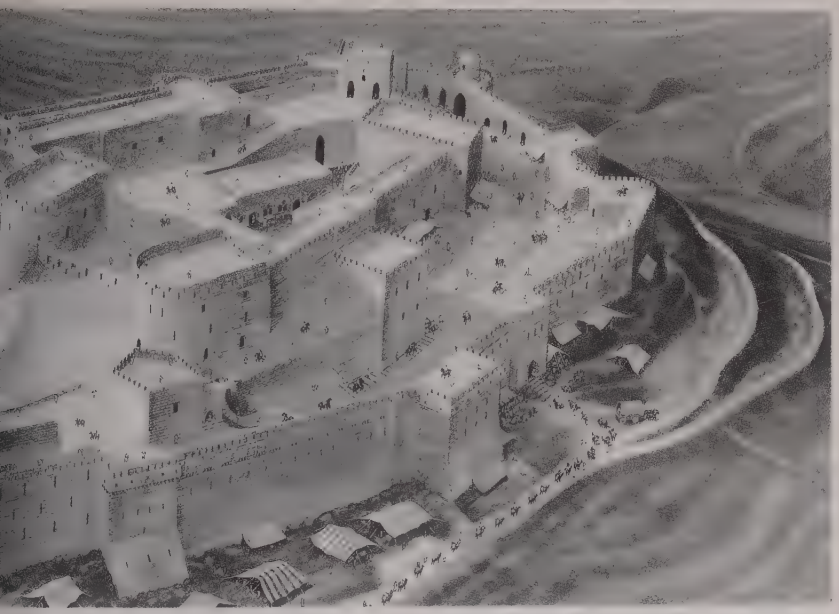
Lorsque les premiers croisés arrivèrent au Moyen-Orient, ils se contentèrent de décalquer l'organisation féodale; leurs premiers châteaux ne furent guère différents, dans leur ampleur, de ceux de la métropole, si ce n'est qu'ils furent construits tout de pierre. Ce n'est qu'à partir du milieu du XIIe siècle, avec la montée en puissance des Ayyùbides, que les ordres chevaleresques s'organisèrent en armées, avec leurs casernes établies dans des forts puissamment défendus. Ainsi naquirent les grandes forteresses aux nombreuses tours et aux immenses salles capables d'accueillir des garnisons pouvant aller, en temps de guerre, jusqu'à quatre mille personnes...

Le krak des Chevaliers, le plus spectaculaire des châteaux du Moyen-Orient (en haut).

Description des travaux exécutés par les Templiers au château de Saphet, en Terre sainte, à partir de 1240 (*De constructione castri Saphet*)

Le contexte de la fortification en Terre sainte fut très différent de celui de la métropole. En effet, les conditions de guerre permanente firent naître une armée de métier constituée par les grands ordres, le Temple, les Hospitaliers. Les châteaux bâtis par ces grands ordres – krak des Chevaliers, Tortose, Châtel-Pèlerin (Athlit), Margat, Saphet, et d'autres encore – furent tout à la fois forts, au sens moderne, et casernes, ce qui ne sera le cas en Occident qu'à partir du XVe siècle, lorsque s'imposeront les armées de métier.

[...] Les fortifications sont dotées de fossés creusés dans le rocher, qui ont une



profondeur de sept cannes (13,7 m) et une largeur de six cannes (11,7 m). Elles sont constituées de courtines qui ont vingt cannes (39 m) de hauteur, en largeur dix cannes (19,5 m), et forment un périmètre de 375 cannes (0,7 km). L'ensemble est considérable par l'ampleur des ouvrages avancés creusés dans la terre, et par les fossés dotés de souterrains. Au-dessus de ces tranchées, sous les ouvrages, les arbalétriers peuvent prendre position avec de grandes arbalètes, et défendre les abords sans être vus de l'extérieur. L'enceinte est flanquée de tours et d'ouvrages divers; il y a sept tours, chacune de douze cannes (23,5 m) de hauteur, et dix (19,6 m) de côté, le mur ayant deux cannes (3,9 m) d'épaisseur au sommet. On y remarque l'équipement considérable en balistes, perrières et en engins de tir; l'arsenal est constitué d'armes nombreuses, d'une grande variété et d'un grand prix [...].

Il faut parler des dépenses qui furent consommées pour ces édifices du Temple. Dans les premières deux années et demie, le Temple a investi un million cent mille besants sarrasins dans la construction du château. Au-delà, il a dépensé chaque année, en moyenne, quarante mille besants. Il faut approvisionner en temps normal pour 1700 personnes, et, en temps de guerre, pour 2200 soldats. Le service normal du château exige la présence de cinquante chevaliers; trente frères sergents, avec chevaux et armes, et cinquante Turcoples, avec chevaux et armes; trois cents arbalétriers; enfin huit cents serviteurs pour les tâches diverses.

Publié par V. Mortet, P. Deschamps, *Recueil de textes...*, 1929, p. 262-263.

La résidence seigneuriale et princière

Les chroniques fournissent des descriptions souvent hyperboliques des constructions militaires ou civiles de leurs héros. Parfois cependant, elles entrent suffisamment dans le détail pour être fiables, et donner des renseignements sur l'organisation interne de la résidence. Contrairement à ce qui est trop souvent affirmé, celle-ci est souvent très structurée, et peut ménager l'intimité, au moins pour le couple seigneurial, le prince ou l'évêque; mais dans une résidence campagnarde, la porcherie n'était pas bien loin des espaces de vie…

Les serviteurs montant à gauche des cuisines les bras chargés de plats, les musiciens dans leur loge surplombant sur la droite la table seigneuriale, les animaux de compagnie, le dressoir portant l'orfèvrerie, tout indique dans cette miniature (en haut) la richesse du prince et le confort de la grande salle du château. A droite, le palais comtal de Montélimar, datant du XIIe siècle.

Construction d'une grande maison noble au château d'Ardres vers 1120 (Chronique de Lambert d'Ardres)

Le seigneur d'Ardres bâtit dans le premier quart du XIIe siècle une maison ayant tous les caractères d'une tour maîtresse; la chronique mentionne exceptionnellement le nom du concepteur, un charpentier appelé Louis, capable de concevoir l'architecture de la demeure résidentielle.

La paix ayant été conclue, faite et confirmée, entre le comte de Guines Manassès et Arnauld, seigneur d'Ardres, celui-ci fit construire une maison de bois au-dessus de la motte (*dunjo*) d'Ardres, bâtie suivant les plus remarquables techniques de charpenterie, l'élevant au rang des maisons les plus évoluées de Flandre. L'auteur en fut Louis (*Lodewick*), ingénieur (*artifex*) ou charpentier de Bourbourg, disputant en cet art à Dédale. Il fit de cette maison un inextricable labyrinthe comprenant le cellier à provisions, les chambres, les chambres d'hôtes, les caves pour les grains et les vivres; dans la partie supérieure de la maison, il construisit une chapelle à l'endroit le mieux adapté dans la partie orientale.

Il divisa cette maison en trois plans, disposant chacun d'entre eux dans l'espace comme s'ils étaient suspendus. Le premier plan, au rez-de-chaussée, contenait les celliers et les greniers, ainsi que les coffres, les tonneaux et les jarres, et tous les autres récipients domestiques.

Le second niveau était destiné à l'habitat, et à la vie commune des habitants ; à ce niveau se trouvaient les chambres, ici celles des panetiers, ailleurs celle des bouteillers, ailleurs encore les grandes chambres du seigneur et de son épouse dans lesquelles ils reposaient. On y trouvait aussi la chambre d'apparat (*camera*), accompagnée d'un retrait (*latibulum*), ainsi que la chambre ou dortoir des filles et des enfants. Ici, dans la partie la plus secrète de la chambre, il y avait un cabinet retiré où l'on pouvait faire du feu, soit à l'aube, soit le soir, pour chauffer les malades, pour faire des saignées ou pour réchauffer les enfants sevrés.

La cuisine était contiguë à cet étage ; on y trouvait deux niveaux. Au niveau inférieur, l'on engraissait les porcs, on nourrissait les oies, les chapons et autres volatiles étaient préparés pour être tués et pour être mangés. Au niveau supérieur de la cuisine se trouvaient les cuisiniers et les préparateurs de cuisine ; c'est ici qu'étaient préparés les plats les plus raffinés destinés aux seigneurs, confectionnés grâce au travail des cuisiniers. C'est aussi en ce lieu qu'étaient préparés les repas quotidiens, reconnaissance du travail des familiers et des domestiques.

A l'étage supérieur de la maison se trouvaient des logis dans lesquels les fils du seigneur, voire les filles, si l'occasion se présentait, logeaient. A cet étage aussi, les gardes, et les sergents employés à garder la maison, les gardiens d'astreinte prenaient leur sommeil. Les escaliers et les couloirs menaient d'étage en étage, de la maison à la cuisine, de chambre en chambre, de la même façon de la maison à la galerie (*logium*). [...]

Publié par V .Mortet, P. Deschamps, *Recueil de textes...*, Paris, 1911, p.183-185.

Description des travaux exécutés par Guy de Mello, évêque d'Auxerre, en son palais entre 1247 et 1269 (*Gesta pontificum Autissiodorensium*)

L'auteur des chroniques des évêques d'Auxerre insiste ici sur la construction palatiale ; il pointe sur la séparation des niveaux dans la résidence princière, en insistant sur le caractère double de la salle, de la chapelle et de la chambre.

A Auxerre, à côté de la vieille salle épiscopale, il a élevé une autre salle à double étage d'une grande beauté, toute de pierre, percée de fenêtres délicatement sculptées, éclairée de vitraux transparents, au-dessus d'une cave voûtée dans laquelle on faisait reposer les vins. Il ajouta à cette salle une chapelle à double étage pour le service divin, et une chambre double donnant sur les deux étages de la salle, ainsi qu'une petite tour ménageant des vues superbes sur l'ensemble.

Publié par V. Mortet, P. Deschamps, *Recueil de textes...*, 1929, p. 202-203

Défense et résidence au XIVe siècle

Le milieu du XIVe siècle fait véritablement figure de tournant dans la construction du château; si le corset militaire demeure, la résidence s'organise de plus en plus à l'instar des grands palais princiers ou royaux, à commencer par le palais des Papes d'Avignon qui forme une charnière importante. On conserve beaucoup de comptes de construction de la seconde moitié du XIVe siècle, mais ils sont souvent difficiles d'exploitation en raison de leur caractère séquentiel et chronologique. Quelques devis, qui correspondent en fait au programme du maître d'ouvrage, sans doute proposé par son maître d'œuvre, permettent de cerner la globalité de la démarche et des volontés du constructeur.

Devis de construction d'une salle à deux tours au château de Beaufort-en-Vallée (17 avril 1346, Archives nationales, K 1144, n°38)

*En 1346, Guillaume Roger, frère du pape Clément VI, élevé au rang de comte de Beaufort, fait dresser un devis de construction pour une salle à deux tours jouxtant l'ancienne motte seigneuriale, et de réparation de l'enceinte ceinturant la motte. Ce devis, publié par Godard-Faultrier (*Revue de l'Anjou, *1873), fait bien apparaître la double préoccupation, défensive et résidentielle.*

Surélévation de la tour dessus la porte

Premièrement que l'étage de la tour dessus la porte aura 12 pieds de haut dans œuvre jusqu'au plancher dessus [...] Item que l'étage du solier au-dessus aura 10 pieds de hauteur de mur. Item au milieu de chaque mur latéral du dit étage, il y aura une fenêtre qui ne sera pas trop haute mais large pour tirer de long et de travers d'une espringale. Item entre chaque fenêtre et le coin, il y aura une archère pour tirer à l'arbalète. [...]

Réparation du mur d'enceinte

Item le mur ancien qui est du côté du degré par où on monte en la tour, qui existe encore, demeurera entier, ainsi que le contrefort qui y est. Item ce contrefort sera remaçonné plus haut et bretêché comme une tournelle. Item l'autre contrefort qui est de l'autre côté plus près de la tour dessus la porte [...] sera rehaussé, crénelé et bretêché de la même façon que l'autre contrefort qui est de l'autre côté. [...]

Item, là où le mur ancien du côté du degré de la tour dessus la porte et le mur nouveau se raccordent sera fait un tuyau par dehors, couvert de pierre de taille, bon et fort, pour faire deux latrines, et évacuer celles-ci jusqu'au fond du fossé.

Il y aura une bouche suffisamment grande pour curer et vider ces latrines lorsqu'il le faudra. Item une autre paire de latrines seront faites de l'autre côté, à l'opposé, en semblable forme et manière que les précédentes.

Item toute l'enceinte ronde jusqu'aux tours neuves sera crénelée et sera munie de corbeaux supportant des guérites permettant de défendre les murs à l'abri.

Construction de deux tours neuves

Item les deux tours nouvelles commencées seront achevées en la manière qu'elles sont entamées, en les amincissant en montant. [...] ainsi elles auront environ 120 pieds de hauteur de maçonnerie sous la charpente de bois. Item chaque tour aura deux étages ou soliers à voûte de pierre et deux étages à planchers. Item il y aura en chacun des soliers une grande pierre pour évacuer les eaux au-delà du mur. Item chacune des tours sera garnie en haut de corbeaux de pierre comme pour l'enceinte circulaire.

Item en chacune des tours il y aura des fosses de latrines (chambres aisées) hors des murs, où aboutiront des tuyaux solides qui descendront jusqu'au fond du fossé; ces fosses pourront être curées chaque fois que de besoin; les tuyaux seront percés de fenêtres pour vider l'air vicié des latrines. Item il y aura en chaque tour dans la chambre basse deux ou trois sièges de latrines; ils seront faits du côté de l'enceinte ronde, afin de ne pas vicier l'air de la chambre, ni celui de la salle.

Item au second étage ou solier de la tour neuve qui est à droite, côté Est, qui sera voûté de pierre, il y aura une chapelle; et au-dessus il y aura selon les vœux du seigneur une garde-robe ou ce qu'il lui plaira. [...]

Item aux autres étages de ladite tour qui est à gauche pourront être une bouteillerie, des garde-robes, ou ce qui plaira au seigneur.

Construction de la salle neuve

Item le long de la grande salle ancienne, sera l'entrée de la salle entre les deux tours dessus-dites, au milieu. Item au coin de la dite salle neuve, à gauche, près de la tour neuve, il y aura un escalier qui descendra jusqu'à la plus basse voûte qui est au pied du mur ancien de la salle; et de là on entrera en l'autre voûte qui est au-dessus. L'escalier sera fait de telle façon qu'on puisse y descendre une pièce de vin. [...]

Item, comme l'autre voûte ancienne au-dessous était à refaire, qu'elle était trop haute pour que l'on puisse disposer deux bons étages dans la haute salle, elle sera abaissée d'une toise; et l'on scellera dans cette voûte et toutes autres au-dessus des crochets et des anneaux de fer bons et forts pour pendre lards ou ce qu'on voudra. [...]

Item les murs de la grande salle seront bretêchés de corbeaux de pierre et crénelés jusqu'aux tours neuves, de la même façon qu'à l'enceinte ronde. Item en haut, là où sont les trous de boulins anciens, seront mis des corbeaux de pierre bons et forts qui porteront les saillies de bois là où retombera la charpente de la salle. Item on pourra aller tout autour de la salle sur le mur jusqu'aux tours par un chemin de ronde, et on disposera de grandes bouches de pierre pour évacuer les eaux. [...].

Dimensions

Item la salle aura dedans œuvre 48 pieds de long et 34 pieds de large environ. Item le mur ancien de ladite salle à l'arrière sur le fossé aura 90 pieds de haut. Item du haut de la motte du château jusqu'aux fondations des tours, il y a 50 pieds environ. Item les tours auront dedans œuvre 15 pieds carrés environ.

Le rôle du maître d'ouvrage

Le plus souvent, rois et princes se contentaient d'ordonner la construction d'édifices, pour marquer leur règne et leur présence, définissant éventuellement les grandes orientations du programme. Cela n'empêcha pas certains de s'investir personnellement : on prête à Richard Cœur de Lion une part de la conception de Château-Gaillard. Tout dépendait, en fait, de son statut et de sa capacité de s'entourer de spécialistes. Philippe Auguste, par exemple, s'entoura d'un groupe de techniciens qui établissaient ses devis. Et c'est, en définitive, Christine de Pisan qui donne le meilleur éclairage sur le rôle du maître d'ouvrage que fut Charles V à Vincennes, organisant une Thélème avant la lettre...

Constructions d'Henri Ier Beauclerc en Normandie (1106-1135)
(*Chronique* de Robert de Torigny)

Henri Ier Beauclerc fut certainement l'un des grands constructeurs du début du XIIe siècle en Normandie. Bâtisseur de tours maîtresses, comme à Caen ou à Vernon (cette dernière non repérée), il fit également réaliser des travaux de fortification plus «terre à terre».

Le roi Henri construisit autour de la tour de Rouen, qui fut fondée par Richard, premier duc des Normands à l'intérieur de son palais, un mur haut et large, doté de hourds (*propugnaculis*); il disposa à l'intérieur de cette enceinte les bâtiments conformes à la dignité d'une maison royale. Il ajouta aussi les hourds qui manquaient à certaines des tours. Dans l'une de ces tours est une fenêtre appelée «le saut de Conan», car Henri fit jeter de cette fenêtre un traître appelé Conan, homme opulent de la ville de Rouen, qui voulait livrer la ville aux hommes de Guillaume, roi d'Angleterre.
Il construisit une tour rien moins qu'immense en son château de Caen, et il suréleva l'enceinte de ce château qui avait été construite par son père. […]
De même, il fortifia remarquablement le château d'Arques d'une tour et de murs d'enceinte. Et il fortifia également les châteaux de Gisors, Falaise, Argentan, Exmes, Domfront, Ambrières, Vire, Gavray. Il bâtit aussi une tour à Vernon.

Publié par L. Delisle, 1872, p.164-165.

Construction du Château-Gaillard par Richard Cœur de Lion (1196-1202)
(*Chroniques* de Guillaume le Breton)

Les Chroniques *de Guillaume le Breton fournissent une vision remarquable de la*

forteresse de Château-Gaillard. Pour une fois, il n'est pas question de tour maîtresse, mais au contraire d'une enceinte et de tours de flanquement, le tout bâti en pierre.

Au-dessus de la ville [Les Andelys], se détachait un éperon d'une très grande hauteur, encadré d'un côté par le fleuve de Seine, et, des autres côtés, par de petites collines d'une hauteur à peu près équivalente, séparées par des valleuses. Sur cet éperon très haut, il [Richard Cœur de Lion] édifia une forteresse; il bâtit une enceinte formée d'un mur très haut, entourée de fossés très profonds creusés dans la pierre vive; au-delà des fossés, il aplanit le monticule le plus proche, et dota l'ensemble de murs et de tours d'une hauteur exceptionnelle. La troisième colline fut incluse à l'intérieur de fossés très profonds; il fortifia l'ensemble d'un mur de pierre de grande hauteur, et de fossés équivalents. Enfin il appela la forteresse «Gaillard», nom qui symbolise en France l'impétuosité.

Publié par H.-Fr. Delaborde, *Gesta Philippi II, régis Francorum*, t. I, 1882, p. 207-210.

Dessein de Charles V pour la construction du château de Vincennes (1364-1380), d'après Christine de Pisan (*Livre des fais et bonnes mœurs du sage Roy Charles*)

Charles V, lorsqu'il fit construire la puissante enceinte de Vincennes à partir des années 1370, avait une idée très précise en tête : regrouper dans cette enceinte tout le cercle de ses proches, en leur offrant des appartements dans les tours rectangulaires flanquant celle-ci. Effectivement, les tours furent conçues en fonction de ce programme; mais les circonstances politiques empêchèrent que celui-ci se concrétise. Christine de Pisan rapporte cette volonté originelle.

[...] Il avait l'intention de faire du château du bois de Vincennes, qui était remarquable et de grande beauté, une ville close; son dessein était d'établir en de beaux «manoirs» la demeure de certains seigneurs, chevaliers, et autres personnages, ses préférés. Chacun y aurait eu sa résidence à vie selon son importance. Ce lieu, ainsi voulait le roi, devait être franc de toute servitude, sans aucune charge pour l'avenir, sans impôt d'aucune sorte [...]

Publié par Solente, Paris, 1936-1940, p. 77.

Le rôle de l'homme de l'art

La construction a toujours été affaire de spécialistes, capables de concevoir l'espace en trois dimensions et de le structurer pour répondre à un programme, capables aussi de maîtriser la technique pour sa mise en œuvre. Ces spécialistes purent être, selon les cas, des maçons, des charpentiers ou des ingénieurs militaires. Le statut de ces personnages fut reconnu, surtout à partir du milieu du XIVe siècle : on songerait ainsi au fameux Raymond du Temple, maître des œuvres de Charles V.

Mention de la construction de la tour d'Ivry-la-Bataille en 1094 (*Historia ecclesiastica* d'Orderic Vital)

Il est amusant de constater que, dès la fin du XIe siècle, pouvaient se répandre des légendes à propos de la construction des châteaux considérés comme hors d'âge. C'était le cas d'Ivry, où la tradition donnait un rôle macabre à Aubrée, veuve du comte de Bayeux, trois quarts de siècle plus tôt.

La forteresse d'Ivry est assurément une tour réputée, forte et très défendue ; elle fut construite par Aubrée, femme de Raoul, comte de Bayeux. Hugues, évêque de Bayeux, frère de Jean, archevêque de Rouen, tint cette place pendant longtemps face aux ducs de Normandie. On dit que cette maîtresse-femme fit décapiter Lanfroy, l'architecte, dont la réputation de technicien dépassait tous les spécialistes contemporains en France, et qui avait été le maître de l'œuvre de cette tour après avoir construit celle de Pithiviers, afin qu'il ne reproduisît nulle part ailleurs œuvre similaire.

Publié par A. Le Prévost, Guérard et L. Delisle, 1838-1855.

Construction d'un château en une nuit par le châtelain de Bourbourg (vers 1139) (*Histoire des comtes de Guines* par Lambert d'Ardres)

Lambert d'Ardres montre ici dans un premier temps le caractère souvent non contrôlé de la naissance d'une motte au XIe siècle ; puis il relate, un siècle plus tard, l'utilisation qui put en être faite par un ambitieux, jusqu'à préfabriquer une tour maîtresse de bois pour l'implanter en une nuit sur la motte.

Un certain Amaury, personnage riche de la région de Brédenarde, issu de la famille des Echardes, avait tant confiance en ses hommes et ses amis, qu'il envisagea d'élever une enceinte terrassée, ainsi qu'une motte (*dunjo*) au nord du village d'Audruicq. [...] Depuis, le lieu-dit porte le nom d'Ammerval (*Amalri vallum*), non sans raison.

[...] [Après plusieurs années et l'abandon du site] Henri, châtelain de Bourbourg, envoya en secret des arpenteurs (*geometricos*) et des charpentiers à Ammerval, afin qu'ils fassent le tour du site à l'aide de perches, et qu'ils mesurent la fortification en proportion; le but était qu'ils construisent secrètement à Bourbourg une tour, des hourdages et autres dispositifs en fonction des mesures prises, sans qu'Arnoul de Gand, comte de Guines, et ses hommes le sachent; puis qu'ils mettent en place l'ensemble à Ammerval dans le silence de la nuit, à l'aide de soldats et d'hommes nombreux. [...] Il appela le château de ce site «A la fleur», non pas, comme on le disait, qu'ait été érigée une lance au sommet de la tour, et qu'à la tête de la lance aient été attachées des fleurs des champs, mais parce qu'il plaça en la fortification de ce château la fleur et l'électuaire des soldats, des sagittaires et des autres militaires pour combattre les hommes de Guines.

Publié par J. Heller, *Monumenta Germaniae Historicae, Scriptores*, XXIV, 1879, p. 589-590.

Description d'une tour-résidence par Chrétien de Troyes à la fin du XIIe siècle (*Cligès*)

Si les chroniques mettent en exergue les éléments militaires, au contraire les romans ou poésies mettent très souvent en valeur le luxe résidentiel en tant qu'élément de différenciation. Dans son Cligès, *Chrétien de Troyes décrit ainsi une tour-résidence dotée de chambres nombreuses, d'un escalier en vis et dont la décoration est présente grâce à des peintures murales; le confort existe grâce à des étuves alimentées par des canalisations souterraines. Une vision sans doute idéale, mais qui illustre les aspirations des cours princières, dès la fin du XIIe siècle. Il faut noter également la référence à l'architecte, compétent en maçonnerie, mais aussi en peinture et en aménagement interne.*

Au-dessous de la ville, en un vallon, Jean avait construit une tour; il y avait travaillé non sans peine. Il y mena Cligès; il lui fit visiter les étages décorés de peintures belles et superbement enluminées. Il lui montra les chambres et les cheminées, et l'entraîne haut et bas dans la tour. Cligès visite ainsi cette maison secrète que nul ne connaît ni ne fréquente. Il traverse une chambre après l'autre, jusqu'à estimer avoir tout vu. La tour lui a tant plu qu'il dit qu'elle est bonne et belle; sa damoiselle y sera bien tous les jours qu'elle y vivra, et jamais homme ne le saura [...].

Jean, qui avait été le maître d'œuvre, ouvre la porte secrète; il la manœuvre bien pour qu'elle ne se démette ni ne se casse. L'un après l'autre ils pénètrent dans la tour, et descendent par une vis au travers d'un étage voûté où Jean avait son atelier, et où il travaillait quand il n'avait rien d'autre à faire [...]. La demeure est ainsi adaptée à ses hôtes qu'elle offre des chambres et des étuves approvisionnée en eau chaude grâce à des chaudières reliées par des conduits souterrains [...].

Publié par A. Micha, Paris, 1982.

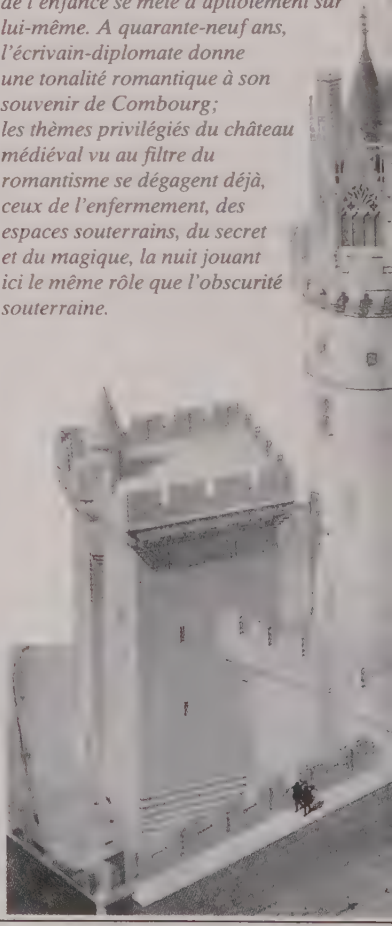
Château romantique, château monument historique

«Si les châteaux forts sont, par essence, sévérité et violence, nous trouvons, même dans les plus rigoureux, des éléments de familiarité qui sont comme des sourires dans des visages impassibles : les vestiges d'un logis seigneurial qui fut accueillant, quelquefois de simples fenêtres, orbites sans yeux, subsistant dans une rude muraille. Alors surgissent des visions d'un Moyen Age violent mais aimable aussi.»

Henri-Paul Eydoux,
Châteaux fantastiques,
Flammarion, 1969.

Souvenirs de François René de Chateaubriand au château de Combourg, rédigés en 1817.

Châteaubriand, dans ses Mémoires d'outre-tombe, *a su peindre son passé en le mettant en scène sur un décor romantique à souhait; l'architecture, la nature ne sont appréciées,* a posteriori, *qu'en fonction de sentiments où le regret de l'enfance se mêle d'apitoiement sur lui-même. A quarante-neuf ans, l'écrivain-diplomate donne une tonalité romantique à son souvenir de Combourg; les thèmes privilégiés du château médiéval vu au filtre du romantisme se dégagent déjà, ceux de l'enfermement, des espaces souterrains, du secret et du magique, la nuit jouant ici le même rôle que l'obscurité souterraine.*



Le château de Mehun-sur-Yèvre, par Darcy, architecte des Monuments historiques, au XIXe siècle.

A l'extrémité occidentale de cette bourgade, les tours d'un château féodal montaient dans les arbres d'une futaie éclairée par le soleil couchant. [...] Au fond de la cour, dont le terrain s'élevait insensiblement, le château se montrait entre deux groupes d'arbres. Sa triste et sévère façade présentait une courtine portant une galerie à mâchicoulis, denticulée et ouverte. Cette courtine liait ensemble deux tours inégales en âge, en matériaux, en hauteur et en grosseur, lesquelles tours se terminaient par des créneaux surmontés d'un toit pointu, comme un bonnet posé sur une couronne gothique. [...]

La fenêtre de mon donjon s'ouvrait sur la cour intérieure; le jour, j'avais en perspective les créneaux de la courtine opposée, où végétaient les scolopendres et croissait un prunier sauvage. La nuit, je n'apercevais qu'un petit morceau du ciel et quelques étoiles. [...] Relégué dans l'endroit le plus désert, à l'ouverture des galeries, je ne perdais pas un murmure des ténèbres. Quelquefois, le vent semblait courir à pas légers; quelquefois, il laissait échapper quelques plaintes; tout à coup, ma porte était ébranlée avec violence, les souterrains poussaient des mugissements, puis ces bruits expiraient pour recommencer encore.

François René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, I, II, 2 et I, III, 3.

Le château du Haut-Kœnigsbourg, en Alsace, reconstruit entre 1899 et 1908 par Bodo Ebhardt pour l'empereur Guillaume II.

Rapport de Prosper Mérimée sur le palais des Papes en Avignon lors de son voyage dans le Midi en 1835.

Mérimée avait été nommé inspecteur général des Monuments historiques en 1830. Sa description du palais des Papes est marquée par une vision univoque, sacrifiant la fonctionnalité de la résidence princière à celle de la fortification «revisitée» où les lignes de défense, les réduits, les pièges tendus à l'ennemi deviennent l'essentiel du programme. Cette vision imaginaire (Avignon n'a jamais été pris de vive force…), parallèle à la sensibilité romantique, sera le fil conducteur des analyses de Viollet-le-Duc; cependant Mérimée, baigné de culture classique, est encore loin de l'intelligence des programmes que l'architecte développera dans son Dictionnaire, *qui lui permettra de réhabiliter l'architecture médiévale.*

A voir le château des Papes, le plus considérable de tous ces bâtiments, on dirait la citadelle d'un tyran asiatique plutôt que la demeure du vicaire d'un Dieu de paix. Construit sur un rocher escarpé, il élève ses tours massives à une hauteur prodigieuse. Rien dans cet immense édifice ne paraît avoir été donné à l'art; partout l'agrément et même la commodité ont été sacrifiés à la sûreté. Non seulement l'épaisseur des murs, leur élévation, les fossés qui les bordent, semblent défier les attaques de vive force; mais on a encore prévu le cas d'une surprise. L'intérieur du palais est aussi bien fortifié que l'extérieur. La grande cour est dominée de tous côtés par des tours et de hautes courtines. Maître de la porte et de cette tour, l'assaillant n'a rien fait encore, c'est un nouveau siège qu'il lui faut entreprendre; enfin toutes ces défenses emportées, reste une tour à forcer. La porte se brise, l'ennemi se précipite dans l'escalier, il va pénétrer dans l'appartement que le pape a choisi pour sa retraite. Tout d'un coup l'escalier se perd dans une muraille. Au-dessus une espèce de palier, où l'on ne peut monter que par une échelle, est garni de soldats, qui peuvent assommer un à un ceux qui déjà se croyaient vainqueurs.

Ce château, dont la plus grande partie date de la première moitié du XIVe siècle, peut être considéré comme un modèle de l'architecture militaire à cette époque. On est frappé de la rusticité de sa construction, de l'irrégularité choquante de toutes ses parties […]. Ainsi les tours ne sont pas carrées, les fenêtres n'observent aucun alignement, on ne rencontre pas un seul angle droit, et la communication d'un corps de logis à un autre n'a lieu qu'au moyen de circuits sans nombre.

Prosper Mérimée, *Notes de voyages*.

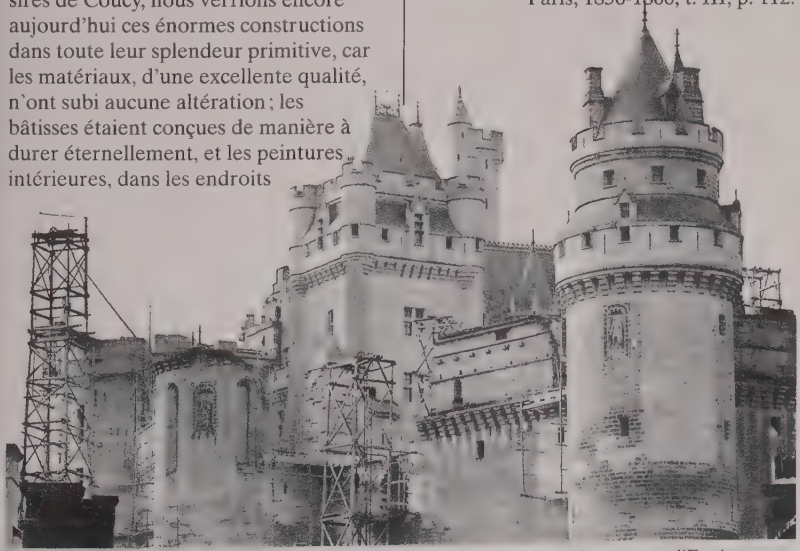
Article «château», relatif à Coucy, dans le «Dictionnaire raisonné de l'architecture» par Viollet-le-Duc.

Eugène Viollet-le-Duc a livré, dans son Dictionnaire, *une somme incomparable d'analyses de programmes des châteaux médiévaux. Dans la ligne droite de son époque, l'architecte se livre à des interprétations générales souvent guidées par une philosophie socio-historique totalement dépassée; de plus, il voue une admiration sans borne aux constructeurs du Moyen Age. Mais il garde, dans sa démarche, un esprit d'archéologue, faisant la part des choses entre la légende et le constat; il sera le premier à dénoncer les mythes relatifs aux souterrains et aux oubliettes.*

Si l'on eût laissé au temps seul la tâche de dégrader la résidence seigneuriale des sires de Coucy, nous verrions encore aujourd'hui ces énormes constructions dans toute leur splendeur primitive, car les matériaux, d'une excellente qualité, n'ont subi aucune altération; les bâtisses étaient conçues de manière à durer éternellement, et les peintures intérieures, dans les endroits abrités, sont aussi fraîches que si elles venaient d'être faites.

Autant qu'on peut le reconnaître dans la situation actuelle, le château de Coucy est traversé dans ses fondations par de nombreux et vastes souterrains, qui semblent avoir été systématiquement disposés pour établir des communications cachées entre tous les points de la défense intérieure, et les dehors. La tradition va même jusqu'à prétendre qu'un de ces souterrains, dont l'entrée se voit dans les grandes caves sous le bâtiment d'habitation [...], se dirigeait à travers les coteaux et les vallées jusqu'à l'abbaye de Prémontré. Nous sommes loin de garantir le fait, d'autant que des légendes semblables s'attachent aux ruines de tous les châteaux du Moyen Age en France.

Eugène Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, Paris, 1856-1866, t. III, p. 112.



Le chantier de reconstruction du château de Pierrefonds, entreprise gigantesque d'Eugène Viollet-le-Duc pour l'empereur Napoléon III (voir l'ouverture du livre, pages 1 à 9).

GLOSSAIRE

Principaux termes employés dans le texte de cet ouvrage.

Arbalétrière : Voir archère.

Archère : Fente verticale ouverte dans un mur pour le tir aux armes à corde (arc, arbalète). Appelée parfois arbalétrière, sans doute du fait de l'usage privilégié de cette arme dans la défense des places. L'archère est desservie intérieurement par un ébrasement qui peut être simple ou pratiqué dans une niche voûtée ; l'ébrasement peut posséder une plongée permettant au tireur de viser vers le bas.

Archère-canonnière : Voir canonnière.

Archères spéciales : La fente de l'archère peut être aménagée pour faciliter le tir. Lorsqu'elle possède une plongée, le bas de la fente peut être élargi en triangle, en cercle ou en rectangle : c'est l'archère à étrier. La fente peut être aussi élargie sur la moitié inférieure : c'est l'archère en rame. Les aménagements peuvent concerner aussi la visée horizontale, grâce à des croisillons horizontaux : ce sont les archères cruciformes. La forme la plus aboutie est l'archère à croisillon horizontal, toutes les extrémités étant pourvues d'étriers : c'est l'archère en croix pattée.

Ban : Mot d'origine germanique désignant l'étendue du pouvoir féodal sur les hommes et sur les choses ; il a donné l'adjectif «banal». Un four banal était un four seigneurial où la population était contrainte, féodalement, de cuire son pain. Le ban détermina, ou se réappropria la corvée, permettant de réquisitionner les hommes assujettis pour l'édification de travaux d'intérêt public.

Barbacane : Ouvrage avancé placé devant une entrée pour la protéger et empêcher l'ennemi de la forcer par une attaque directe. Ouvrage appelé à partir du XVe siècle boulevard ou plus rarement ravelin.

Basse cour : Espace situé dans l'enclos castral (ou enceinte), séparé du cœur de la forteresse contenant les bâtiments nobles par un fossé, accueillant les services et les habitats des assujettis. Certaines basses cours des premiers temps ont pu devenir des bourgs castraux, beaucoup sont devenues dépendances, et on rencontre aussi des basses cours où, aux époques plus récentes, s'est transféré le cœur de forteresse noble, tout simplement pour un problème de place.

Bergfried : Ce mot germanique a donné, en français, «beffroi». Il désigne les tours maîtresses non habitables qui dominaient les logis fortifiés constituant les châteaux de crête. Bien que le mot ne soit pas utilisable en langue française, le concept se retrouve dans bien des tours maîtresses, en Dordogne, en Limousin, voire en Languedoc.

Bossage : Le bossage est un mode de taille de la pierre, laissant subsister en parement une face en saillie. Celle-ci peut être dressée (bossage plat à liseré), ou seulement dégrossie (bossage rustique); d'autres combinaisons existent, entre les bossages semi-rustiques et les bossages rustiques sans liserés.

Canonnière : A partir des années 1400, les fentes de tir s'adaptent à l'usage des armes à feu. Les gros calibres étant rejetés dans les hauts, les anciennes archères sont percées d'orifices circulaires pour permettre le tir des armes portables. Prennent naissance, dans les constructions neuves, des meurtrières à double usage : un orifice permet le tir des armes de moyen calibre, alors qu'une fente, indépendante ou non, au-dessus, autorise le tir à l'arc.

Canonnière à la française : A partir du dernier quart du XVe siècle, la fente et l'orifice de tir de la canonnière s'enfoncent dans la maçonnerie, le plan de l'ébrasement prenant

la forme d'un X, pour éviter l'affaiblissement de la muraille. C'est ce que l'on appelle la canonnière à la française.

Chemise : Enceinte enserrant le cœur d'une forteresse (tour maîtresse) en épousant sa forme. La chemise peut être entière sur le plan de son périmètre, ou au contraire ne protéger qu'une partie de la tour maîtresse située en position exposée.

Console : Support en maçonnerie, formé de deux, trois assises ou plus, de pierre en saillie destiné à recevoir un hourdage de bois, ou une ceinture de mâchicoulis.

Couleuvrine : Arme à poudre, à l'origine semi-portable, exigeant un support de bois placé dans l'ébrasement pour effectuer le tir. A partir du XVIe siècle, le terme ne désigne plus que des armes lourdes de siège.

Degré : Escalier droit menant à une grande salle.

Donjon : Etymologiquement, le terme désigne le cœur féodal de la forteresse, c'est-à-dire la motte. Au cours du Moyen Age, il désigne d'une façon générale l'ensemble des bâtiments où s'exprime le pouvoir féodal, c'est-à-dire la grande salle et la chambre; mais, dès le XIVe siècle, il peut désigner la tour maîtresse, quoique de façon rare. C'est au XIXe siècle que le mot prend définitivement son sens actuel, celui de tour maîtresse dernier refuge.

Echauguette : Ouvrage en surplomb, contenant une petite pièce, souvent situé à un angle.

Flanquement : Ouvrage en saillie sur une courtine, permettant de battre celle-ci par son tir.

Galerie : Terme générique désignant, dans le vocabulaire médiéval, tout espace de circulation couvert et fermé. Une galerie peut être un couloir, ou une salle affectée à la déambulation récréative.

Hourd : Coursière en bois formant surplomb en couronnement d'une courtine ou d'une tour, permettant le tir vertical (tir fichant) par des ouvertures ménagées dans son sol.

Mâchicoulis : Coursière en pierre ayant la même fonction que le hourd.

Mâchicoulis breton : Mâchicoulis dont le parapet repose sur des consoles en demi-pyramide inversée.

Mâchicoulis sur arc ou sur contrefort : Mâchicoulis dont le parapet repose sur des contreforts par l'intermédiaire d'arcs bandés entre ceux-ci.

Marque de tâcheron (marque lapidaire) : Signe gravé sur le nu d'une pierre d'appareil. Les marques lapidaires peuvent être des marques de pose, destinées à préciser l'emplacement de a pierre dans l'édifice, ou des marques de tailleurs de pierre, destinées à reconnaître l'atelier de taille.

Merlon de terre : Butte artificielle de remblai de profil triangulaire, supportant une palissade ou un mur.

Mine : Cheminement souterrain construit par l'assiégeant pour parvenir sous la muraille et y ménager une chambre dont l'effondrement doit provoquer une brèche.

Motte : éminence artificielle créée pour servir de base à une enceinte ou une tour, commandant le reste de la place.

Oriel : Ouvrage en avant-corps, généralement en surplomb, contenant de petites pièces annexes.

Perron : étymologiquement, table ou banc de pierre placé devant le grand degré, ou au sommet de celui-ci. Par extension, désigne le degré lui-même.

Quatre-feuilles : Plan tréflé à quatre absides ou tours.

Sape : Ensemble des travaux souterrains menés lors d'un siège par l'assiégeant.

Shell-keep : Enceinte couronnant une motte, recevant sur son pourtour intérieur les bâtiments d'habitation.

Trébuchet : Sorte de catapulte.

Veuglaire : Canon de moyen calibre.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux

- Chatelain (A.), *Châteaux forts, images de pierre des guerres médiévales*, Paris, Rempart, 1983 (Bonne synthèse récente facilement accessible).
- Chatelain (A.), *Donjons romans des Pays d'Ouest*, Paris, Picard, 1973 (Inventaire des tours maîtresses rectangulaires à contreforts).
- Eydoux (H.-P.), *Châteaux fantastiques*, 5 vol., Paris, Flammarion, 1969-1973 (Irremplaçable découverte mêlant vision archéologique et romantique).
- Fino (J.-F.), *Forteresses de la France médiévale*, Paris, Picard, 3e éd., 1977. (Bonne évocation des techniques de construction et de l'armement).
- Fournier (G.), *Le Château dans la France médiévale*, Paris, Aubier, 1978. (Aspects historiques et sociologiques).
- *La Maison forte au Moyen Age*, éd. M. Bur, Paris, Editions du CNRS, 1986 (De la motte à la maison forte, château au petit pied...).
- Mesqui (J.), *Châteaux et enceintes de la France médiévale. De la défense à la résidence*, 2 vol., Paris, Picard, 1991-1993 (La plus récente synthèse exhaustive).
- Salch (Ch.-L.), *Dictionnaire des châteaux et des fortifications du Moyen Age en France*, Strasbourg, Publitotal, 1979 (Une extraordinaire liste illustrée de tous les sites fortifiés de France).

Sur la résidence et le décor

- *Le château médiéval, forteresse habitée (XIe-XVIe siècles). Archéologie et histoire : perspectives de la recherche en Rhône-Alpes*, sous la dir. de J.-M. Poisson, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1992 (Documents d'archéologie française, n° 32). (Actes d'un colloque fournissant des vues remarquables sur la vie castrale).
- *Architecture et vie sociale à la Renaissance*, éd. J. Guillaume, Paris, Picard, 1994 (Malgré son titre, contient plusieurs chapitres consacrés au Moyen Age).
- *Manorial Domestic Buildings in England and Northern France*, éd. G. Meirion-Jones et M. Jones, The Society of Antiquaries of London, Londres, 1993 (Remarquable série d'articles sur les résidences seigneuriales au Moyen Age).
- Robin (F.), *La Cour d'Anjou-Provence. La vie artistique sous le règne de René*, Paris, Picard, 1985 (Excellente approche de l'art princier, dans et hors le château).

Quelques approches régionales récentes

- Alsace : Biller (Th.), Metz (B.), *Die Burgen des Elsass*, t. III, 1250-1300, Munich, Deutscher Kunstverlag, 1995.
- Gascogne : Gardelles (J.), *Les Châteaux du Moyen Age dans la France du Sud-Ouest. La Gascogne anglaise de 1216 à 1327*, Paris, Arts et Métiers graphiques, 1972.
- Ile-de-France : Mesqui (J.), *Ile-de-France gothique. II. Les demeures seigneuriales*, Paris, Picard, 1988.
- Haute-Loire : *Châteaux de Haute-Loire*, éd. R. Thomas, Brioude, Watel, 1993.
- Lorraine : Giulato (G.), *Châteaux et maisons fortes en Lorraine centrale*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1992 (Documents d'archéologie française, 33).
- Rhône-Alpes : *Châteaux médiévaux en Rhône-Alpes*, ouvr. coll., Lyon, 1990. (Art et Archéologie en Rhône-Alpes. Cahiers René de Lucinge, n° spécial, 6).
- Rouergue : Miquel (J.), *L'Architecture militaire dans le Rouergue au Moyen Age*, Rodez, Edition française d'Arts graphiques, 1981, 2 vol.

Sur l'Allemagne

- Antonow (A.), *Planung und Bau von Burgen im Süddeutschen Raum*, Alexander Antonow Verlag, Frankfurt-am-Main, 1983.
- Biller (Th.), *Die Adelsburg in Deutschland. Entstehung, Form und Bedeutung*, München, Deutscher Kunstverlag, 1993.

Sur la Grande-Bretagne

- Brown (R. A.), Colvin (H.-M.), Taylor (A.-J.), *The History of the King's Works*, Londres, Her Majesty Stationery Office, vol. I-III, 1963.
- Renn (D.), *Norman Castles in Britain*, Londres, John Baker Humanities Press, 1973.
- Thompson (M. W.), *The Rise of the Castle*, Cambridge University Press, 1991.

Sur l'Italie

- Marconi (P.), Fiore (F.-P.), Muratore (G.), Valeriani (E.), *Monumenti d'Italia, I Castelli*, Novara, Istituto geografico de Agostini, 1978.

Sur les pays méditerranéens

- Benvenisti (M.), *The Crusaders in the Holy Land*, Jerusalem, 1970.
- Deschamps (P.), *Les Châteaux des croisés en Terre sainte*, t. I, *Le krak des Chevaliers*, Paris, 1934 ; t. II, *La Défense du royaume de Jérusalem*, Paris, 1939 ; t. III, *La Défense du comté de Tripoli et de la principauté d'Antioche*, Paris, Geuthner, 1973.
- Eydoux (H.-P.), *Les Châteaux du soleil*, Paris, Perrin, 1982.
- Müller-Wiener (W.), *Burgen der Kreuzritter*, Berlin, Deutscher Kunstverlag, 1966.

Quelques monographies récentes exemplaires

- Aigues-Mortes : Inventaire général des Monuments et des richesses artistiques de la France. *Gard : canton d'Aigues-Mortes*, Paris, Imp. nationale, 1973.
- Angers : Mallet (J.), *Le Château d'Angers*, Nantes, 1991 (Images du Patrimoine).
- Annecy : Chalmin-Sirot (E.), *Le Château d'Annecy*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1990.
- Avignon : Gagnière (S.), *Le Palais des Papes d'Avignon*, Avignon, 1983.
- Bonaguil : Séraphin (G.), Nespoulos (J.-L.), *Bonaguil, demeure seigneuriale en Agenais*, Cahors, Quercy-recherche, 1979.
- Fécamp : Renoux (A.), *Fécamp : du palais ducal au palais de Dieu*, Paris, Editions du CNRS, 1991.
- Montreuil-sur-Mer : Faucherre (N.), *Montreuil-sur Mer, ville fortifiée*, Lille, Service de l'Inventaire, 1993.
- Paris, La Bastille : *Sous les pavés, la Bastille, Archéologie d'un mythe révolutionnaire*, ouvr. coll., Catalogue de l'exposition présentée du 12 octobre 1989 au 7 janvier 1990, Paris, Caisse nationale des Monuments historiques et des Sites, 1989.
- Vincennes : Chapelot (J.), *Le Château de Vincennes. Une résidence royale au Moyen Age*, Paris, Editions du CNRS, 1994.

- Pour l'amusement, on peut relire l'*Histoire d'une forteresse*, d'Eugène Viollet-le-Duc, rééd. Mardaga, 1978, qui raconte à la façon du XIXe siècle l'histoire architecturale d'une ville et d'un château imaginaires, la Roche-Pont, à défaut de consulter les articles de son *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*.

Principaux recueils de textes anciens (cités dans les «Témoignages et documents»)

- Mortet (V.), *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture..., XIe-XIIe siècles*, Paris, 1911.
- Mortet (V.) et Deschamps (P.), *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture..., XIIe-XIIIe siècles*, Paris, 1929.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Sauf mention contraire dans le crédit photographique (p. 169), les photographies contemporaines de châteaux sont de l'auteur.

COUVERTURE

1er plat Château d'Anjony, à Tournemire (Cantal); infographie Paul Coulbois.
4e plat Siège de la ville de Duras, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
Dos Château de Bonaguil, à Fumel (Lot-et-Garonne).

OUVERTURE

1 Château de Pierrefonds, photographies avant et pendant la restauration de Viollet-le-Duc, Arch. phot. Paris.
2-3 Eugène Viollet-le-Duc, *Château de Pierrefonds, Vue à vol d'oiseau*, aquarelle, Paris, Centre de Recherche des Monuments Historiques (CRMH).
4-5 Idem, *Coupe*.
6-7 Idem, *Elévation*.
8-9 Idem, *Elévation*.
11 Conrad Kyeser, illustration tirée de *Bellifortis*, manuscrit, XIVe siècle, Universitätsbibliothek, Goetingen.

CHAPITRE 1

12 Conrad Kyeser, illustration tirée de *Bellifortis*, manuscrit, XIVe siècle, Universitätsbibliothek, Goetingen.
13 *Le Dieu Amour assiégé dans son château*, ivoire, école française du milieu du XIVe siècle. Musée du Bargello, Florence.
14-15 *Prise de Château Gaillard*, illustration de Christian Broutin (Gallimard).
16h Siège de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, tiré de Haimon, *Sur Ezechiel*, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
16b Château à motte et basse cour à la fin du XIe siècle.
17 Construction d'un camp fortifié à Hasting, *Tapisserie de la reine Matilde*, XIe siècle, cathédrale de Bayeux.
18 Château de Gisors.
18-19 Attaque du château à motte de Dinan, *Tapisserie de la reine Matilde*, XIe siècle, cathédrale de Bayeux.
20b et 20-21 Deperthes, *Elévation et plan du château d'Arques-la-Bataille*, aquarelles, 1927, CRMH, Paris.
21 Lebreton, *Château de Lavardin*, aquarelle, CRMH, Paris.
22h Audience solennelle accordée à Harold dans son palais de Rouen, *Tapisserie de la reine Matilde*, cathédrale de Bayeux.
22b Château de Loches, tour maîtresse, maquette, musée national des Monuments français, Paris.
23 La Tour de Londres, manuscrit, The British Library, Londres.
24h Château à motte, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
24-25 Garrez, *Plan et élévation de la Tour César à Provins*, aquarelles, 1844, CRMH, Paris.
25 Château de Conisborough.
26h Le château de Dourdan, détail du «Mois d'Avril» tiré des *Très Riches Heures du duc de Berry*, miniature des frères Limbourg, vers 1415. Musée Condé, Chantilly.
26m Le Louvre en 1200, plan en relief, musée du Louvre, Paris.
27h *Coupe et élévation du donjon de Philippe Auguste à Rouen*, dessin anon, vers 1875, CRMH, Paris.
26-27 Phillipe Auguste en prière, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
28 Château de Coucy, tour maîtresse, photographie vers 1900.
29 Château de Coucy, maquette en coupe de la tour maîtresse et maquette d'ensemble, musée national des Monuments français, Paris.
30 Tour-beffroi du château de l'Ortenberg (Bas-Rhin).
31 Château de Rathsamhausen (Bas-Rhin).
32 Château de Vincennes, détail des *Heures d'Etienne Chevalier*, miniature de Fouquet, musée Condé, Chantilly.
32-33 Château de Vincennes, coupe sur le donjon (illustration de l'auteur).
33 Château de Gand, Belgique.
34 Château de Vitré, illustration Guides Gallimard.
34d Pont-levis restauré du château de Langeais (Indre-et-Loire).
35h Château de Suscinio (Morbihan).
35b Darcy, *Château de Mehun-sur-Yèvre*, aquarelle, CRMH, Paris.
36h Château

d'Ampudia, Espagne.
36-37 Château de Vincennes, tiré des *Très Riches Heures du Duc de Berry*, miniature des Frères Limbourg. Musée Condé, Chantilly.
37h Château de Combourg (Ille-et-Vilaine), détail des mâchicoulis.

CHAPITRE II

38 Construction d'un château polygonal, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
39 Château de Restormel.
40 Construction d'un château, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
41 Château symbolique, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
42h Château de Beaumaris.
42b Château de Harlech.
43 Siège d'un château, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
44h Château de Poitiers, détail du «Mois de Juillet» tiré des *Très Riches Heures du Duc de Berry*, miniature des Frères Limbourg. musée Condé, Chantilly.
44b Géomètre, manuscrit, The British Library, Londres.
45h Château de Bellver (Majorque), cour intérieure.
45b Château de Bellver, vue d'ensemble.
46-47 Castel del Monte (Puglia).
48h Bruneau, *Château de Loches* (Indre-et-Loire), aquarelle, CRMH, Paris.
49h Château de Loches, archère.
48-49b Construction de Carthage et de Rome, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
50 Château d'Etampes, tour en quatre-feuilles.
51 Carcassonne, tour de l'enceinte.
52 Eugène Viollet-le-Duc, *Porte Narbonnaise de Carcassonne*, aquarelle, Fonds Viollet-le-Duc.
52-53 Château d'Angers.
53h Château de Saône, Syrie, maquette, musée national des Monuments français.
54 Château de Clisson.
54-55b Masqueray, *Château de Rambures*, plan aquarellé, 1886. CRMH, Paris.
54-55h Siège d'un château, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
56 Château de Falaise, archères.
57g Château de Clansayes (Drôme), archère en croix pattée.
57d *Château de Najac* (Aveyron), dessin aquarellé, 1885. CRMH, Paris.
58-59 Canonnières de formes diverses (illustrations de l'auteur).
58 Château de la Hunaudaye, Pléven (Côtes-d'Armor), canonnière en allège de fenêtre.
59 Château de Coca à Segovie, Espagne.
60 Conrad Kyeser, illustration tirée de *Bellifortis*, manuscrit, XIVe siècle, Universitätsbibliothek, Goetingen.
60-61 Siège d'une ville, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
61 Hourd, illustration du *Dictionnaire* de Viollet-le-Duc.
62 Palais des Papes en Avignon.
62-63 Le Château de Saumur, détail du «Mois de Septembre» tiré des *Très Riches Heures du Duc de Berry*, miniature des Frères Limbourg. musée Condé, Chantilly.
64-65 Le krak des Chevaliers.
66-67 Château de Heindenreichstein.
67h Château de Buedingen à Vogelsberg (Allemagne).
67b Construction de Castel Nuovo à Naples, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
68 Aigues-Mortes, marque de tâcheron.
68-69 Construction d'un château, *Bible de Toggenburg*, 1411, Staatliche Museen zu Berlin.
70-77 Guillaume Revel, *Armorial des terres appartenant à Charles, duc de Bourbon, duc d'Auvergne et comte du Forez*, manuscrit, successivement : châteaux de Nonette, Tournoël, Châteaugay, Chazeron, Lavieu, Cervières, Montbrison, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.

CHAPITRE III

78 Grande salle de château, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
79 Dressoir, fin du XVe siècle, musée du Louvre, Paris.
80-81 Fête à la Cour, miniature flamande, vers 1470. Österreichische Nationalbibliothek, Vienne.
82b Le Roi Perceforest et sa cour, manuscrit, Bibliothèque nationale de France,

département des manuscrits, Paris.
82-83 Grande salle du Palais Royal de Westminster.
84 Androuët du Cerceau, *Vue intérieure de la grande salle du Palais de la Cité à Paris, construite par Philippe le Bel*, Bibliothèque nationale de France, Paris.
84-85 Décor de la salle du château d'Avio (Italie).
85m Grande salle du château de Chillon, (Suisse).
86-87 Grande salle du château de Poitiers.
87h Magne, *Palais de Justice de Poitiers* (ancien château), aquarelle, 1906, CRMH, Paris.
88h Ferdinand Piloty, *Wolfram von Eschenbach quittant sa mère*, (peinture du cycle de Parsifal), château de Neuschwanstein.
88b Perron du château de Coucy (Aisne).
89 Entrée d'un château, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
90 Grand degré du palais des ducs de Bourgogne à Brancion.
90-91 Perron de la grande salle du Palais à Paris, illustration du *Dictionnaire* de Viollet-le-Duc.
91h Salle et degré d'un château, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
92 Le repas dans la grande salle, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
93 La Chambre seigneuriale, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
94 Scène de bain, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
94-95 Plan du château de Chinon (illustration de l'auteur).
95h Ruines du château de Druyes-les-Belles-Fontaines.
95m Scène «nocturne», manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
96h Cabinet privé seigneur, in *Le Senechal Livre des Cent ballades*, manuscrit, musée Condé, Chantilly.
96b Garde-robe seigneuriale, manuscrit. Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
97g Château de Pierrefonds, avant restauration, photographie, CNMHS.
97d Latrines en encorbellement du château d'Alluyes (Eure-et-Loire).
98h Oriel de la chapelle du château de Landsberg.
98-99 Deverin, *Elévation et coupe de la chapelle du château Chateaubriant*, 1909, CRMH, Paris.
99g Chapelle haute de Tarascon (Bouches-du-Rhône).
100 Conversation galante dans un jardin, miniature de Loyset Liedet, bibliothèque de l'Arsenal, Paris.
101 René d'Anjou dans son cabinet, manuscrit. Bibliothèque royale, Bruxelles.
102 «Grande vis du Louvre», illustration du *Dictionnaire* de Viollet-le-Duc.
102-103 Grande vis de Saumur (Maine-et-Loire).
103 Galeries de châteaux, manuscrit. Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
104-105 Château de Runkelstein (Allemagne).

CHAPITRE IV

106 J.- M. Breton, illustration pour *L'Oiseau bleu*, conte de Marie d'Aulnoy, vers 1900, collection particulière.
107 Scène du film *Robin des Bois*.
108 George Sand, *Château de fantaisie*, aquarelle, collection particulière.
109 Victor Hugo, *Burg dans les Vosges*, dessin, collection particulière.
110-111h *La visite au vieux château*, caricature de Metivet, in *Le Rire*, 1902.
110-111b Illustrations tirées de *Les Compagnons du Crépuscule*, bande dessinée de Bourgeon.
112 *La visite au vieux château*, caricature de Metivet, in *Le Rire*, 1902.
112-113 *Le départ pour la chasse au XIIIe siècle*, lithographie, XIXe siècle.
113 Boeswildwald, *Château de Foix*, aquarelle, 1883, CRMH, Paris.
114 Château de Pons, état actuel.
114-115 Château de Pons, relevé XVIIIe siècle. Service historique de l'armée de terre, Vincennes.
115 Masqueray, *Château de Rambures*, aquarelle, 1886, CRMH, Paris.
116 «Les Normands assiègent Paris», illustration scolaire.
116-117 Siège du château de Wartburg, manuscrit, Bibliothèque universitaire, Heidelberg.
117 «Jeanne Hachette défend Beauvais», illustration scolaire.
118 Siège du château de Chinon, manuscrit, musée Goya, Castres.
118-119 Scène du film *Excalibur*.
119 *La visite au vieux château*, caricature

de Metivet, in *Le Rire*, 1902.
120-121 Images des films *Last Action Hero* et *Krull*.
122h Granet, *Saint Louis délivrant des prisonniers français à Damiette*, peinture, château de Fontainebleau.
122b Illustration tirée de *Les Compagnons du Crépuscule*, bande dessinée de Bourgeon.
123 Tour César de Provins, maquette en coupe, musée national des Monuments français, Paris.
124-125 Châteaux de Lastours.
125 Châteaux alignés, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
126-127 Vallée, *A l'Assaut des vieilles pierres*, caricature in *La Vie parisienne*, 1925.
127 *La visite au vieux château*, caricature de Metivet, in *Le Rire*, 1902.
128 Château du Haut-Koenigsburg.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

129 Siège de Falaise, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
131 Château de Conisborough
132 Château de Châtillon-Coligny
133 Château de Langeais, donjon de Foulques Nera.
134 Mauzaisse, *Philippe Auguste faisant élever la Grosse Tour du Louvre vers 1200*, peinture, mairie de Peyrolles-en-Provence.
136-137 Le krak des Chevaliers, illustration gallimard Jeunesse.
138 Banquet dans une Grande Salle, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
139 Palais comtal de Montélimar.
143 Siège d'un château, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
144 Chantier de construction, manuscrit, Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, Paris.
146-147 Darcy, *Château de Mehun-sur-Yevre*, aquarelle, CRMH, Paris.
148 Château du Haut-Koenigsburg.
149 Chantier du château de Pierrefonds. Arch. phot., Paris.

INDEX

A

Abbach 27.
Aigues-Mortes 34, *69*.
Aliénor d'Aquitaine 84, *87*, 88.
Alluyes *97*.
Ampudia *36*.
Angers *53*, 88, 98.
Anjou, comtes d' 22.
Anjou, ducs d' *63*.
Annecy 104.
Aragon, rois d' *67*.
Arnould d'Ardres 13.
Arques en Corbières 32.
Arques-la-Bataille *20*, 107.
Augusta 49.
Auxerre 103.
Avignon, palais des Papes 62, *62*.
Avio *85*.

B

Bädingen *67*.
Barnard Castle 27.
Baybars, sultan *65*.
Bayeux, comtesse de 22.
Beaumaris 42, *42*.
Beaumont-le-Richard 93.
Bellver 44, *45*.
Benoît XII *62*.
Berry, Jean de 33.
Besigheim 27.
Bioule 118.
Bosra 24.
Bothwell Castle 27.
Boulogne-sur-Mer 85.
Bourbon 98.
Bourbon, Louis de *71*.
Bourbon-l'Archambault 69.
Bourges 26,85, 90, 98.
Brancion *90*.
Brie-Comte-Robert 33.
Bussy-le-Château *19*.

C

Caen 88.
Caerlaverock 44.
Caernavon 53.
Carcassonne 34, *51*, *52*, 53, *61*.
Cardaillac, Hugues de 118.
Carisbrooke 48.
Castel del Monte 43, 44, *46*, 49.
Castel Nuovo (Naples) *67*.
Cervières *71*.
Charles V *32*, *37*, *100*.
Château-Chesnel 66.
Château-Gaillard *14*, 61.
Château-Thierry 34.
Châteaubriant *99*.
Châteaugray *71*.
Chazeron *71*.
Chester, comte de 16.
Chevreuse 62.
Chillon *85*.
Chinon 26, *94*.
Cité, palais de la (Paris) 83, *84*, 90, *91*, 92.
Clément VI *62*.
Clifford's Tower 25.
Clisson *55*.
Coca *59*.
Combourg *37*.
Commequiers 44.
Concressault 44.
Conisborough 25, *25*.
Conway 42.
Coucy 27, 29, *53*, 62, 84, *88*, 89, *91*, 98, 100,116, 123.
Coucy, Enguerrand III de 26, *29*.
Coudray-Salbart 49.
Crépy-en-Valois 33.
Culan 60.

D

Damas 24.
Deverin *99.*
Dinan *19.*
Domfront 49.
Doué-la-Fontaine 21.
Dourdan 26, *27.*
Douvres 49.
Druyes-les-Belles-Fontaines *95.*
Durham, évêque de 16.

E – F

Edouard III 42, *42.*
Eguisheim 44.
Elven 31.
Etampes 25, *51.*

Falaise *56,* 98.
Farcheville 62.
Flint 42.
Foix *113.*
Forez *71.*
Foulque Nerra, comte d'Anjou 21.
Frédéric II de Hohenstaufen 43, *46* , 49.
Fréteval 24.

G

Gand *33.*
Garnier 39.
Gisors *18,* 25, *25,* 26, 48, 49.
Goltho 16.
Guillaume le Conquérant *19,* 21, 22, *23.*
Guillaume le Roux *18, 83.*

H

Hamelin Plantagenêt *25.*
Harlech 42, *42.*
Hastings *17.*
Haut-Koenisgsburg *127.*
Heidenreichstein 66, *67.*
Henri Ier d'Angleterre *18,* 88.
Henri II *18.*
Henri II Plantagenêt 88.
Henri le Libéral, comte de Champagne 24, *24.*
Hongrie 30, 43.
Houdan 24, 25.
Hugo, Victor *109, 116, 126, 127.*
Husterknupp 17.

I – J – K

Ivry-la-Bataille 22.

Jaime II *45.*
Jean de Berry *35,* 44, *44, 71,* 85, *87.*
Jean IV, duc de Bretagne *35.*

Kergounadéach 66.
Krak des Chevaliers 62, *65.*

L

La Motte-Feuilly 60, 66.
La Rochelle 31.
Lagrange-Bléneau 62.
Lambert d'Ardres 13.
Landsberg *98.*
Langeais 21, *34.*
Langres 69.
Laon 26.
Lastours *125.*
Lavardin *21.*
Lavieu *71.*
Le Havre 69.
Le Vivier 123.
Les Montils 24.
Lillebonne 26.
Loches 22, *23, 49,* 98.
Londres, tour de 22, *23,* 93, 98.
Longtown 25.
Louis Ier d'Anjou *103.*
Louis XI *34.*
Louvre 25, 26, *27,* 42. *100,* 102, *103.*

M

Maeqab 62.
Masqueray *115.*
Masse, Claude *115.*
Maubergeon, tour (Poitiers) *87.*
Maurepas 25.
Mehun-sur-Yèvre 33, *35.*
Mérimée, Prosper *119.*
Metz-le-Maréchal 24, 25, 32.
Mondoubleau 24.
Montargis 39, 84, 90.
Montauban-de-Bretagne 33.
Montbazon 22.
Montbrison *71.*
Montferrand-du-Périgord 33.
Montfort, comte de 24.
Montlhéry 42.
Montreuil-Bellay 69.
Mortemer 25.
Moulins 98.

N – O

Najac *56,* 123
Naours 110.
Nemours 32.
Neuenburg 27.
Nonette *71.*

Odiham 25.
Ortenberg *31.*
Oudon 31.

P

Parthenay 49.
Pays de Galles *42.*
Pembroke 27.
Pestillac 33.
Philippe Auguste *14,* 25, 26, *26,* 27, *27,* 39, 40, 42, 44, 48, 52, 116.
Philippe d'Alsace, comte de Flandres *33.*
Philippe le Bel 34, 83, *84, 91,* 101.
Philippe le Bon *90.*
Pierrefonds 1, *97.*
Plantagenêt, dynastie 49, *49.*
Plessis-Grimoult 33.
Poitiers 44, *44,* 84, *87,* 92.
Pologne 30, 43.
Pons *115.*
Pontefract 25.
Portchester 48.
Provins, 24, *24,* 34, 116, 123, *123.*

Q – R

Queenborough 44.

Rambures *55,* 115.
Ratsamhausen *31.*
Ravel 53.
Reichenberg 27.
René d'Anjou *100.*
Revel, Guillaume *71.*
Rhin, Le (Victor Hugo) *109, 116, 126, 127.*
Richard Cœur de Lion 14, 61.
Richard Ier, duc 22.
Richard II *83.*
Riom 26.
Robert de Bellême *18.*
Roche-Guillebaud *108.*
Rouen 22, 26, *27.*
Roumanie 43.
Rozemont 62.
Runkelstein (Tyrol) *105.*

S

Safita 24.
Saint Louis 44, *53.*
Saint-Jean-de-Jérusalem, Hospitaliers de *65.*
Saint-Sauveur-en-

Puisaye 24.
Saint-Sauveur-le-Vicomte 31.
Sainte-Chapelle 98.
Saône (Sahyun), Syrie *53.*
Sarzay 32.
Saumur *63,* 102, *103.*
Schwalbennest *116.*
Senlis 98.
Senonches 33.
Sheizar 24.
Sherbone 48.
Suscinio 33.

T – U

Tarascon *98.*
Tortose 24.
Tournoël 69, *71.*
Trévoux 31.
Troyes 89, 90, 98.

Uchaux *56.*

V – W

Verneuil-sur-Avre 26.
Vernon 26.
Villeneuve-sur-Yonne 26.
Vincennes 31, *32,* 46, 98, *100,* 116.
Viollet-le-Duc *52, 61, 103,* 119.
Vitré 33, *34, 35.*

Wesminster, 82, *83,* 84, *84,* 88.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Aerofilms Ltd 25h, 39, 42h, 42b. Aïsa, Barcelone 13, 36h, 45h, 59, 67b, 116-117, 118. Altitude/Franck Lachenet 1er plat de couverture. Arch. phot. Paris/© Spadem 1995 1, 149. Archiv fur Kunst und Geschichte, Berlin 82b, 88h. Bibliothèque nationale de France dos, 16h, 24h, 26, 38, 40, 41, 43, 48-49b, 54-55h, 60-61, 70-77, 78, 84, 89, 91h, 92, 94, 95m, 96b, 125, 129, 138, 143, 144. Bibliothèque royale, Bruxelles 101. Bildarchiv Preussischer Kulturbesitz, Berlin 68-69, 80-81, 112-113. The British Library, Londres 23, 44b. Cat's coll. 107, 118-119, 120-121. Caisse nationale des Monuments historiques et des sites/© Spadem 1995 2-3, 4-5, 6-7, 8-9, 52, 97g, 128, 148. J.-L. Charmet 57d, 106, 109, 114-115. Dagli Orti 17, 18-19, 22h, 64-65, 103. DR 4e plat de couverture, 14-15, 16b, 18, 20b, 20-21, 21, 22b, 24-25, 28, 29, 30, 32-33, 34, 35h, 35b, 37h, 45b, 48h, 49h, 50, 51, 53h, 54, 54-55b, 56, 57g, 58, 58-59, 61, 62, 68, 87h, 88b, 90, 90-91, 94-95, 95h, 97d, 98h, 98-99, 99g, 102, 102-103, 110-111b, 113, 114, 115, 122b, 123, 124-125, 132, 134, 136-137, 139, 146-147. Edimédia 108, 110-111h, 112, 119, 126-127, 127. Ferrante Ferranti 46-47. Gallimard/Jean Bernard 52-53. Gallimard/Lessing 82-83, 86-87, 131. Giraudon 26h, 32, 36-37, 44h, 62-63, 96h. Institut de France/G. Fessy 34d, 133. Magnum/Erich Lessing 11, 12, 31, 33, 60, 66-67, 67h, 85m, 104-105. Réunion des musées nationaux 26m, 79, 122h. Scala, Florence 84-85. Tapabor 116, 117. Jean Vigne 93, 100.

REMERCIEMENTS

L'éditeur remercie Guy Cogeval, conservateur du musée national des Monuments français, et Jean-Daniel Pariset, conservateur de la bibliothèque du Patrimoine, ainsi que Jean-Pierre Aniel, conservateur à la Bibliothèque nationale de France, pour leur aimable concours.

ÉDITION ET FABRICATION

Découvertes Gallimard
Direction Pierre Marchand et Elisabeth de Farcy
Graphisme Alain Gouessant. Fabrication Violaine Grare. Promotion-Presse Valérie Tolstoï.

Les châteaux forts, de la guerre à la paix
Edition Frédéric Morvan. Maquette Vincent Lever et Aalam Wassef (Témoignages et documents). Iconographie Frédéric Morvan et Anne Soto. Lecture-correction François Boisivon et Catherine Houchot. Montage PAO Paragramme. Photogravure Mirascan.

Table des matières

I LES ATTRIBUTS MILITAIRES DU CHÂTEAU FORT

14 Mythe et réalité
16 La terre : matériau et symbole
18 Du bois à la pierre
20 La tour maîtresse
22 Outre-Manche
24 La géométrie appliquée
26 Philippe Auguste bâtisseur
28 Coucy : la démesure
30 L'aire germanique
32 Les tours royales
34 La porte
36 L'affirmation du pouvoir

II FORMES ET SYSTEMES

40 La maîtrise de la pierre
42 Des enceintes régulières
44 Le cercle parfait
46 La symétrie
48 La complexité des formes
50 La puissance des tours
52 Jusqu'en Orient
54 Vers les bastions
56 Des archères pour impressionner
58 L'importance des armes à feu
60 De l'arbalète au canon
62 Une dentelle de pierre
64 Le krak des Chevaliers
66 L'enduit : marque de richesse
68 L'appareil de maçonnerie
70 Châteaux d'auvergne et de Forez

III LES ATTRIBUTS CIVILS DU CHÂTEAU-PALAIS

80 Le cœur du château
82 La grande salle, preuve de souveraineté
84 Salle contre «hall»
86 La grande salle de Poitiers
90 Des escaliers monumentaux
92 Habiter le château
94 Promiscuité et distinction
96 Un art de vivre
98 La maison de Dieu
100 Entre cour et jardin
102 Vis et galeries
104 Galeries promenades, galeries couloirs

IV DE L'ATTRIBUT AU MYTHE

108 Quand la cave devient souterrain
110 Les vrais refuges souterrains
112 Le seigneur retranché dans le donjon
114 Le château restauré
116 Plomb fondu et huile bouillante
118 Croupir dans les oubliettes
120 Le cinéma s'empare du château fort
122 Prisons et cachots
124 Châteaux et stratégie
126 Le château, espace de rêve

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

130 Symboles et statuts : la motte et la tour
134 La normalisation «à la française» au XIIIe siècle
136 La fortification pure, au Moyen-Orient
138 La résidence seigneuriale et princière
140 Défense et résidence au XIVe siècle
142 Le rôle du maître d'ouvrage
144 Le rôle de l'homme de l'art
146 Château romantique, château monument historique
150 Glossaire
152 Bibliographie / Annexes

L'Egypte oubliée • 2/ Les baleines • 3/ La saga de l'espace • 4/ Picasso • 5/ Le Mont-Blanc • 6/ La Longue
rche • 7/ Goya • 8/ La Vendée déchirée • 9/ Verdi • 10/ Galilée • 11/ Esclaves et négriers • 12/ Alexandre
mas • 13/ Les Vikings • 14/ Les Peaux-Rouges • 15/ Le défi des pôles • 16/ Pompéi • 17/ Van Gogh • 18/
raux • 19/ Les fossiles • 20/ Les Mayas • 21/ Sur des mers inconnues • 22/ Mahomet • 23/ Montaigne • 24/
criture • 25/ Vers l'Ouest • 26/ Le ciel • 27/ Alexandre le Grand • 28/ Le Mont-Saint-Michel • 29/ Brésil,
pée métisse• 30/ Les galères • 31/ L'homme réparé • 32/ Le sang • 33/ Les Aztèques • 34/ La fièvre de l'or
5/ Le cinématographe •36/ Degas • 37/ Les Incas • 38/ L'île de Pâques • 39/ Wagner • 40/ L'Amazone • 41/
zart • 42/ À vos plumes, citoyens ! • 43/ La Bounty • 44/ Rodin • 45/ Pirates et flibustiers • 46/ David • 47/
architectes de la liberté • 48/ La révolution des savants• 49/ Gauguin •50/ Gandhi • 51/ Berlioz • 52/
mment la terre • 53/ Marco Polo • 54/ Villa, Zapata et le Mexique en feu • 55/ Cézanne • 56/ La Rome
ique •57/ Les sorcières • 58/ Le siècle de Louis XIV • 59/ Le triomphe des arcs • 60/ Mémoires du Louvre •
Versailles • 62/ La tour Eiffel • 63/ Les Gallo-Romains • 64/ Angkor • 65/ Voltaire • 66/ Rousseau • 67/ Le
gage des signes • 68/ Carpeaux • 69/ Les dinosaures • 70/ Chopin • 71/ Bagnes et forçats • 72/ La presse •
Velázquez • 74/ Des guerres de Religion à la Fronde • 75/ Les paquebots • 76/ Rembrandt • 77/ Les
mples de l'opéra • 78/ Dans la nuit des abysses • 79/ Freud • 80/ La Renaissance • 81/ Le Tour de France •
Les sports américains • 83/ Le football • 84/ La Grèce antique • 85/ La Nouvelle-Calédonie • 86/
issance de la Grèce • 87/ Le chef d'orchestre • 88/ La Bibliothèque nationale • 89/ Les Etrusques • 90/
lliam Penn et les quakers • 91/ Newton • 92/ La grenouille • 93/ Les éléphants • 94/ Le faucon • 95/ Le
cistercien • 96/ Champollion • 97/ De l'Indochine au Viêt-Nam • 98/ Le Néolithique • 99/ Le Japon •
)/ L'Encyclopédie • 101/ De Gaulle • 102/ Rimbaud • 103/ La Gaule retrouvée • 104/ Byzance • 105/ Le
t • 106/ Beethoven • 107/ L'escrime • 108/ Seurat • 109/Les surréalistes • 110/ Les missions jésuites • 111/
sel • 112/ Le tennis •113/ Les volcans • 114/ L'épopée du jazz /1 • 115/ L'épopée du jazz /2 • 116/ Bach •
7/ Les sources du Nil • 118/ Les momies • 119/ Jules Verne • 120/ Christophe Colomb • 121/ Le fer • 122/
lectricité • 123/ La poste • 124/ Les loups • 125/ Les abeilles • 126/ Shakespeare • 127/ Les sports d'hiver •
3/ Rollermania • 129/ Les Croisades • 130/ Les Scythes • 131/ Monet • 132/ Toulouse-Lautrec • 133/ Les
x olympiques • 134/ Le cirque • 135/ Le carnaval • 136/ Guimard • 137/ Stendhal • 138/ La perspective •
)/ Le crime à l'écran • 140/ Hollywood • 141/ L'histoire au cinéma • 142/ Barcelone • 143/ L'Afrique du
d • 144/ La tauromachie • 145/ Les Arts déco • 146/ Marianne • 147/ L'école •148/ Sissi •149/ Rossini •
)/ Balzac • 151/ l'univers • 152/ La sirène • 153/ Le Douanier Rousseau • 154/ Géricault • 155/ Lawrence
rabie • 156/ Vivre sous l'Occupation • 157/ La guerre de Sécession • 158/ Les Celtes • 159/ Darius • 160/
rock • 161/ Les vampires • 162/ Le billard • 163/ La loi du ring • 164/ Le rugby • 165/ Matisse • 166/ La
rse • 167/ Le suffrage universel • 168/ La police • 169/ Titien • 170/ Jésus • 171/ La mort • 172/ Carthage
73/Pont-Aven • 174/ Compostelle • 175/ Cnossos • 176/ Bergman • 177/ Renoir • 178/ Vuillard • 179/ Le
rbusier • 180/ Les cathédrales • 181/ Rabelais • 182/ L'homme et la Forêt • 183/ Cléopâtre • 184/ La mine
charbon • 185/ Le corps • 186/ Miró • 187/ L'invention des musées •188/ Les divas • 189/ Les premiers
rétiens • 190/Le Vaudou • 191/ La Mésopotamie • 192/ Le téléphone • 193/ Einstein • 194/ Bouddha • 195/
palais de la Découverte • 196/ Soliman • 197/ Charles-Quint • 198/ Jeanne la Pucelle • 199/ Humboldt •
)/ Les utopies• 201/ Les Palestiniens • 202/ Le débarquement • 203/ Manet • 204/ New York • 205/ Saint-
tersbourg • 206/ Femmes et religions • 207/ Les jardins • 208/ Le tunnel sous la Manche • 209/ Jean Renoir
210/ Les acteurs français 1929 1959 • 211/ La franc-maçonnerie • 212/ Les émigrants • 213/ L'affaire
eyfus • 214/ La Libération de Paris • 215/ L'homme avant l'homme • 216/ Tombouctou • 217/ Périclès •
8/ Les Tsiganes • 219/ L'Assemblée nationale • 220/ Jaurès • 221/ L'École normale supérieure • 222/ Le
nservatoire des Arts et Métiers • 223/ Au temps de l'impressionnisme • 224/ La Gaumont • 225/ Schubert
226 / Le défi humanitaire • 227/ La météo • 228/ A table • 229/ La peste • 230/ Babylone • 231/ Derain •
2/ Le cheval • 233/ Poussin • 234/ La radio • 235/ Louis Pasteur • 236/ La Shoah • 237/ Les Réformes • 238/
Palais de justice • 239/ La mode • 240/ La Fontaine • 241/ Chagall • 242/ L'architecture de la Renaissance
243/ Brancusi • 244/ La Seconde Guerre mondiale • 245/ Charles Chaplin • 246/ Les ateliers du 7e Art /1 •
7/ Les ateliers du 7e Art /2 • 248/ La bombe atomique • 249/ Le Museum d'histoire naturelle • 250/
hliemann • 251/ L'O. N. U. •252/ Purcell• 253/ Madame de Sévigné • 254/ Caravage • 255/ Les
mpagnons • 256/ Les châteaux-forts • 257/ Zola • 258/ Le Western • 259/ La civilisation romaine • 260/
s Templiers • 261/ L'Institut de France • 262/ Le Conservatoire de musique • 263/ La Commune • 264/ Les
utes du ciel • 265/ La famine en Irlande • 266/ L'archéologie sous marine • 267/ La course automobile •
8/ Les Mérovingiens • 269/ L'histoire des papes • 270/ La 2 CV • 271/ Courbet • 272/ Che Guevara • 273/
bande dessinée • 274/ Le rap • 275/ Le Front populaire • 276/ Ebla • 277/ Corot • 278/ Beaumarchais • 279/
ndrars • 280/ Internet •281/ La médecine d'urgence • 282/ Le CEA • 283/ Le Printemps de Bourges • 284/
héraldique • 285/ L'aventure mystique • 286/ En route ! • 287/ Bacon • 288/ L'invention du tourisme • 289/
alder • 290/ Le festival d'Avignon • 291/ Le patrimoine • 292/ Truffaut • 293/ Léonard de Vinci • 294/
escartes • 295/ Le Paléolithique • 296/ Les D O M • 297/ La danse • 298/ Les légendes arthuriennes • 299/
rt et Sciences • 300/ Les nombres • 301/ La Guerre d'Algérie • 302/ L'alchimie • 303/ La Cité interdite •
04/ Vivaldi • 305/ Kafka • 306 Qu'est-ce qu'on ne sait pas? • 307/ Qui sommes nous? • 308/ Les salles de
néma • 309/ La Provence •310/ Les rois khmers • 311/ George Sand • 312/ Gustave Moreau • 313/ Le
uple hébreu • 314/ Le Festival de Cannes • 315/ Jacques Prévert • 316/ Appelés en guerre d'Algérie • 317/
musique sud-américaine • 318/ Une histoire de la beauté • 319/ Les Cathares • 320/ L'Inde Moghole • 321/
histoire du livre Tome 1 • 322/ Fernand Léger • 323/ Hong Kong • 324/ Magna Grecia • 325/ Naître • 326/
langage • 327/ La révolution russe • 328/ Aragon • 329/ Georges de La Tour • 330/ Lutèce • 331/ Le Mont
thos • 332/ La danse moderne • 333/ Sherlock Holmes • 334/ La Beat generation • 335/ Les Échecs • 336/
s pierres précieuses • 337/ Ferrari • 338/ Les roux • 339/ Couperin • 340/ Lewis Carroll • 341/ Victor Hugo
342/ Un jour en France • 343/ L'expédition d'Egypte• 344/ Ramses II • 345/ De l'indigène à l'immigré • 346/
ers la terre d'Israël • 347/ Delacroix • 348/ Don Juan • 349/ La mémoire • 350/ Mai 68 • 351/ Les Chevaliers
Malte • 352/ Le phare d'Alexandrie • 353/ Les mégalithes • 354/ Saint François d'Assise • 355/ Les stades
gloire • 356/ Saint-Exupéry • 357/ La Grande Guerre 1914-1918 • 358/ Les Phéniciens • 359/ Le Théatre de
oulevard• 360/ La redécouverte de la Chine ancienne

09-BEL-019

Le château fort fut avant tout un espace de vie civile, habillé d'une carapace fortifiée. Symbole du pouvoir féodal, centre administratif, lieu de la justice mais aussi de la corvée, habitation du seigneur : toutes ces fonctions sont aussi importantes que la puissance militaire, car le château vécut plus longtemps en paix qu'en guerre. C'est ainsi qu'à travers toute l'Europe, et jusqu'en Terre sainte, les bâtisseurs ont cherché la meilleure adéquation entre forme et défense, entre espace et confort. Et pourtant, au cours des siècles, le château fort est devenu le symbole d'un Moyen Age obscur, réduit par le romantisme aux seuls donjons-refuges, oubliettes, huile bouillante et souterrains mystérieux. Sans ignorer pour autant la force de cet imaginaire, Jean Mesqui retrouve ici le lien étroit qui unit les formes et les emblèmes de l'architecture médiévale.

Chevaliers en armes, tournois, troubadours et gentes dames : l'imaginaire des châteaux forts à travers manuscrits et peintures romantiques. Plans et relevés d'architecture, représentations des châteaux disparus, dans leur splendeur médiévale, photos des multiples forteresses européennes encore intactes. Plus de 170 illustrations.

A 53297
ISBN : 2-07-053297-6

9 782070 532971

catégorie 5